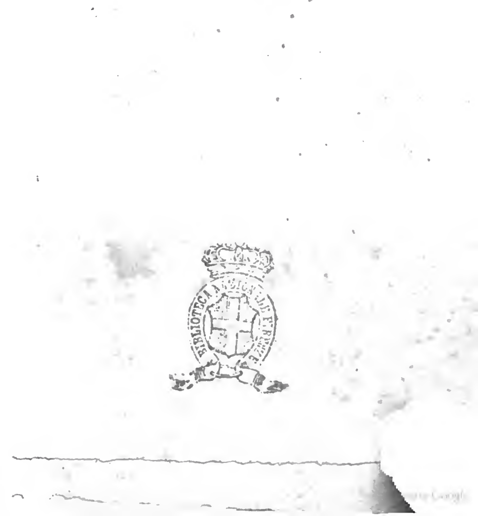


Tablettes

NAPOLITAINES.

Trois exemplaires ont été déposés à la bibliothèque royale.

IMPRIMERIE DE H. REMY.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

PESTUM.

TABLETTES
NAPOLITAINES,

PAR

SANTO-DOMINGO,

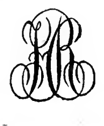
AUTEUR DES TABLETTES ROMAINES.

Aux superstitions j'arrache le bandeau.
VOLT.

Deuxième Édition,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.





Bruxelles,

CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES PAROISSIENS, Nº 232.

1829.

AVANT-PROPOS.

Le succès qu'ont obtenu mes *Tablettes Romaines* [1] me donne quelque confiance pour publier mes *Tablettes Napolitaines;* car celles-ci sont le complément de celles-là, et toutes les deux réunies présentent sur les mœurs de l'Italie Inférieure un petit tableau où tous les objets, coordonnés entr'eux par de nombreuses affinités, contribuent à l'effet général de la composition.

Il y a dans mes Tablettes Romaines

[1] Une nouvelle édition de cet opuscule est maintenant sous presse; elle se compose de deux volumes : dans le premier j'ai fait une augmentation considérable aux anciens chapitres mutilés en France, et j'en ai ajouté de nouveaux dans le second volume.

une foule de notions que j'ai laissées suspendues, comme celles qui regardent les Brigands, les Castrats, les Funérailles, attendu que les mœurs napolitaines mettent seules la dernière main à tous ces détails. Quand l'origine d'un abus, d'un crime, d'une abomination est à Rome, les résultats se trouvent souvent à Naples. Si dans cette dernière ville sont établis les amphithéâtres où l'on mutile les hommes pour leur donner de belles voix, c'est parce que le pape recherche ces belles voix pour ses églises ; et si l'on a perfectionné au pied du Vésuve l'horrible recette de l'*Aqua-Tofana,* c'est parce qu'on a souvent employé ce poison sur les bords du Tibre.

Je n'exagère donc point en affirmant que les mœurs de Naples se lient aux mœurs de Rome comme les conséquences se rattachent à leur principe.

Ce n'est qu'à Naples qu'on peut se faire une idée de toute l'influence du charlatanisme sacerdotal sur la destinée d'un peuple. Certes, je ne prétends pas ravir à Rome moderne son titre incontestable de capitale du fanatisme; mais, de même que les villes manufacturières exportent aux colonies une foule d'objets à peine ébauchés dont ne voudrait pas la métropole, ainsi Rome expédie pour Naples une immense quantité de superstitions de pacotille qui seraient dédaignées des Romains. Mais il n'est pas de denrées superstitieuses, quelque dégoûtantes qu'elles soient, qui ne trouvent de nombreux consommateurs à Naples. Voilà pourquoi j'ai dit et prouvé dans ces Tablettes que le Romain actuel, comparé au Napolitain, semble un esprit-fort.

Ce qui donne encore une importance

didactique aux mœurs napolitaines, c'est que l'on y trouve la fusion des mœurs grecques et égyptiennes; la coutume des momies s'est perpétuée à Naples, comme le prouve le chapitre intitulé : *Fête des Morts*, et, chose étonnante, l'on n'a presque rien écrit sur ce pays, quoique par les phénomènes physiques et les *étrangetés* morales qu'il présente, il soit fait pour piquer la curiosité, plus qu'aucun autre pays de l'Italie et peut-être du monde entier.

AVANT-PROPOS.

Pour rendre plus complète cette seconde édition des *Tablettes Napolitaines*, j'y ajoute mon voyage dans la Grande-Grèce, et une description détaillée des temples de *Pestum*. Du reste je ne puis que répéter ce que j'ai dit dans l'avant-propos de la 1re édition de cet ouvrage. C'est que les *Tablettes Napolitaines* doivent être considérées comme le complément des *Tablettes Romaines*. Toutes les deux réunies présentent sur les mœurs de l'Italie Inférieure un petit tableau où tous les objets, coordonnés entr'eux par de nombreuses affinités, contribuent à l'effet général de la composition.

Il y a, dans mes *Tablettes Romaines*, une foule de notions que j'ai laissées suspendues,

comme celles qui regardent les Brigands, les Castrats, les Funérailles, attendu que les mœurs napolitaines mettent seules la dernière main à tous ces détails. Quand l'origine d'un abus, d'un crime, d'une abomination est à Rome, les résultats se trouvent souvent à Naples. Si dans cette dernière ville sont établis les amphithéâtres où l'on mutile les hommes pour leur donner de belles voix, c'est parce que le pape recherche ces belles voix pour ses églises; et si l'on a perfectionné au pied du Vésuve l'horrible recette de l'*Aqua-Tofana*, c'est parce qu'on a souvent employé ce poison sur les bords du Tibre.

Je n'exagère donc point en affirmant que les mœurs de Naples se lient aux mœurs de Rome comme les conséquences se rattachent à leur principe.

Ce n'est qu'à Naples qu'on peut se faire une idée de toute l'influence du charlatanisme sacerdotal sur la destinée d'un peuple. Certes, je ne prétends pas ravir à Rome mo-

derne son titre incontestable de capitale du fanatisme ; mais, de même que les villes manufacturières exportent aux colonies une foule d'objets à peine ébauchés dont ne voudrait pas la métropole, ainsi Rome expédie pour Naples une immense quantité de superstitions de pacotille qui seraient dédaignées des Romains. Mais il n'est pas de denrées superstitieuses, quelque dégoûtantes qu'elles soient, qui ne trouvent de nombreux consommateurs à Naples. Voilà pourquoi j'ai dit et prouvé dans ces Tablettes que le Romain actuel, comparé au Napolitain, semble un esprit-fort.

Ce qui donne encore une importance didactique aux mœurs napolitaines, c'est que l'on y trouve la fusion des mœurs grecques et égyptiennes; la coutume des momies s'est perpétuée à Naples, comme le prouve le chapitre intitulé : *Fête des Morts*, et, chose étonnante, l'on n'a presque rien écrit sur ce pays, quoique par les phénomènes physiques

et les *étrangetés* morales qu'il présente, il soit fait pour piquer la curiosité, plus qu'aucun autre pays de l'Italie et peut-être du monde entier.

Pour prémunir le public contre les ruses frauduleuses dont se servent certains libraires qui vendent sous mon nom des *Tablettes Anglaises* et autres pitoyables compilations du même genre, je crois devoir prévenir mes lecteurs que je ne reconnais pour miennes que les *Tablettes Romaines*, *Napolitaines*, et *Parisiennes*.

TABLETTES

NAPOLITAINES.

DIORAMA

DES ENVIRONS DE NAPLES.

Oui j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

DELILLE.

Les sermens des poëtes ressembleraient-ils à ceux des joueurs ou des diplomates ou des ....? car Delille n'a pas franchi les Apennins : combien ne doit-on pas regretter que cet amant passionné de la nature ne l'ait pas vue à Naples dans toute sa virile majesté et

parée de toutes les grâces d'une éternelle jeunesse!

Hic ver assiduum atque alienis mensibus æstas.

Si Delille avait écrit ses vers en présence, et, pour ainsi dire, sous la dictée des beaux sites chantés par Virgile, peut-être, recevant des inspirations analogues à celles du poëte latin, eût-il conquis l'Énéide à la langue française, comme il lui avait déjà conquis les Géorgiques. La poésie des lieux féconde la poésie des pensées; les muses ne font résonner leurs lyres que sur l'Hélicon; le point élevé d'où l'on contemple les merveilles de la terre et du ciel, est, pour un enfant d'Apollon, le trépied sacré.

Telles sont aujourd'hui mes réflexions au sommet du promontoire qui, le fort Saint-Erme sur sa tête, le fort de l'OEuf [1] à ses pieds, divise la ville de Naples en deux par-

[1] C'est au fort de l'OEuf que le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, fut enfermé par Odonère, roi des Hérules, l'an 476.

ties, orientale et occidentale. De cette éminence, l'œil, devenu centre du plus imposant des paysages, en embrasse toute l'étendue et la variété; à gauche, le long cordon des Apennins oppose un front couvert de cyprès et de neiges, au front chauve et brûlant du Vésuve [1], qui, toujours respecté des frimas, s'isole en souverain de la foule des monts, et s'avance jusqu'au rivage de la mer comme pour se mirer dans ses ondes; la colonne de flamme exhalée de son cratère représente, selon ses divers degrés d'impétuosité, tantôt un panache guerrier balancé par les vents, tantôt l'ardente respiration de cette montagne vivante. Ses secousses convulsives menacent de vomir encore des

[1] *Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo*
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.
GEORG.

Telles on aime à voir ces campagnes fécondes,
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes,
Tels les champs de Capoue, et ces vallons fameux
Que du bouillant Vésuve épouvantent les feux.
DELILLE.

fleuves de feu et des pluies de rochers embrasés. J'entends ses rugissemens plus formidables que les rugissemens des lions africains, lorsqu'ils ébranlent le cap des Tempêtes. Aux yeux de certaines religions, qui font du Dieu de l'univers le génie de la vengeance et de la destruction, le Vésuve, lançant vers le ciel des tourbillons de soufre et de fumée, doit paraître un grand autel élevé par la nature à son Créateur, pour y brûler un éternel encens.

Sur la pente insensible du volcan sont répandus des villages, des villes, des palais, des maisons de plaisance entrecoupées de massifs de citronniers et d'orangers tout couverts de fleurs et de fruits. Mes regards, en suivant la courbure du rivage, se fixent avec émotion sur les murs de Sorrente, berceau du Tasse : là, s'essayèrent ses premiers pas ; là, environné des beautés et des phénomènes de la nature, il retrouva cette divine extase qui, aux mêmes lieux, avait

inspiré Virgile. C'est en côtoyant le golfe de Baies, c'est sous l'ombrage des bois de l'Élysée qu'il fut saisi de cet enthousiasme épique qui créa les enchantemens et le palais d'Armide. Ses vers réfléchissent-ils l'image des passions brisant tous les freins? c'est dans l'onde du Styx qu'il trempe ses pinceaux, c'est aux flammes du Vésuve qu'il allume son génie. Heureux! s'il n'avait point quitté le séjour de délices où le ciel le fit naître, pour aller prostituer sa lyre à un Alphonse...; et si, comme Homère, il avait préféré mendier son pain, à mendier les faveurs d'une tête couronnée.

En face du château Saint-Erme, le golfe de Naples, étendu en largeur du cap Misène au cap Minerve, se déroule majestueux jusqu'à ce qu'il se confonde à l'horizon avec l'azur du ciel. La mer, toute scintillante des feux du soleil, mollement agitée par une brise légère, court au loin blanchir de son écume les écueils noirâtres de Caprée, qui

apparaît menaçante, comme si Tibère l'habitait encore. Cette île aride, inhospitalière, de tous côtés hérissée par la nature, de rochers perpendiculaires touchant aux nues, était certes en harmonie avec le cœur du monstre couronné qui, inaccessible comme elle, la choisit pour y méditer ses vengeances, et y cacher ses immondes voluptés. Caprée, à plus de vingt milles du rivage, semble le toucher, et son aspect formidable poursuivant l'œil de l'observateur, offre un rapport frappant avec l'inévitable tyrannie qui, à toutes les distances, menace toujours de nous écraser.

A droite, le mont Pausilippe se courbe en croissant et s'allonge dans le golfe de Naples : au delà s'élève l'île de Procida, contrastant par sa surface plane, le luxe de sa végétation et sa riante culture, avec la montueuse île d'Ischia sa voisine, dont le volcan, endormi maintenant, ne l'était pas au temps de Virgile, qui représente le géant

Typhée accablé sous le poids de la montagne et exhalant sa fureur par le soupirail. Le plus beau titre de noblesse d'Ischia et de Procida est d'avoir été citées par le poëte latin, et de retentir dans ses vers, au bruit des rochers jetés par les Romains dans le golfe des Baies, pour servir de fondement à leurs palais[1]. Cette Baies, si célèbre dans les annales de la dissolution romaine, et qui, selon l'expression des auteurs du temps, métamorphosait toutes les Pénélopes en Hélènes, aujourd'hui veuve de tant de somptueux édifices, en présente à peine quelques vestiges reconquis par les flots.

Un morne et lugubre silence habite ces ri-

[1] Telle aux rives de Baie, antique enfant d'Eubée,
Dans le golfe de Cume avec fracas tombée,
Une masse de roc qu'unit un dur ciment,
Ébranle au loin la rive en son noir fondement :
Inarime en frémit, et du géant Typhée
Presse d'un nouveau poids la poitrine étouffée;
L'air en tremble, la mer craint un second chaos
Et de son vieux limon noircit au loin les flots.

DELILLE.

vages; on dirait qu'ils sont tristes encore des joies des Caligula et des Néron, et que le sang d'Agrippine, égorgée dans ces lieux, y flétrit la nature et l'épouvante encore. Le lac d'Averne touche le golfe de Baies. Les Champs-Élysées en sont bien plus éloignés. Ainsi les excessives voluptés sont plus voisines des douleurs que de la félicité.

Je ramène mes regards sur le golfe de Naples : plusieurs frégates et vaisseaux de guerre, les uns à l'ancre, les autres, les ailes déployées, volant sur les ondes, complètent le mouvement et la vie de la perspective maritime, qui semble rivaliser avec la perspective terrestre, pour faire éclore dans l'âme mille idées et mille sensations nouvelles. Que viennent faire ici ces escadres de diverses couleurs? Représenteraient-elles des oiseaux de proie, poursuivant d'un vol acharné le phénix de la liberté partout où il s'efforce de renaître? Quelle que soit leur destination, elles produisent sur le golfe un effet très-

pittoresque. Un brillant soleil de janvier, aussi chaud que celui de mai en France, colore vivement tous ces riches aspects des cieux, de la terre et des flots, en les enveloppant comme d'un réseau lumineux. Quelle imagination ne serait anéantie devant ce sublime spectacle ! quelle magique, quelle fabuleuse création peut en approcher ! Quelles fictions des poëtes ne sont prosaïques à côté de cette poétique réalité ! Ailleurs la nature n'a fait que des esquisses; ici, voulant créer un tableau parfait, elle a réuni tout ce que les sites du globe offrent de plus enchanteur, comme Zeuxis choisit les traits des plus belles femmes de la Grèce pour en composer sa Vénus.

Si l'on m'accusait d'exagération, j'en appellerais à tous les voyageurs qui n'ont pas vu avec des yeux éteints cette partie du globe où sont étalées toutes les merveilles de la création. Constantinople seul peut le disputer à Naples; mais quelque magnifiques que soient

les rives du Bosphore, elles ne sont point éclairées par le flambeau d'un Vésuve [1].

Du château Saint-Erme, mes regards quittant l'horizon pour décrire une moindre circonférence, aperçoivent le Champ-de-Mars où deux nombreuses armées pourraient se livrer bataille, et près duquel le Champ-de-Mars de Paris n'est qu'un modeste enclos. A l'orient s'élève, sur une colline, le château royal appelé *Capo di Monte*, dont la lourde masse semble affaisser la terre qui le porte et menacer la ville de Naples; l'architecte n'a fait qu'une mauvaise épigramme : car l'existence des rois est si légère aux peuples, qu'il faut leur bâtir des palais presque aériens. Quoi qu'il en soit, ni la France, ni aucun des grands États de l'Europe ne possèdent d'aussi nombreuses, d'aussi magnifiques de-

[1] Florus, liv. 1, c. 16, dit de la campagne de Naples : *Omnium non modo Italiæ, sed toto orbe terrarum pulcherrima Campaniæ plaga est.*

meures royales que le petit royaume des Deux-Siciles. Les arpens envahis par ces immenses constructions nourriraient plus de vingt mille individus. Inconvenante réflexion des esprits chagrins ! Les bons esprits, au contraire, trouvent ces vingt mille sujets trop heureux de la satisfaction de penser que leur souverain bien logé.



ASPECT DE NAPLES.

O Naple, heureux séjour, campagnes fortunées,
De pampres, de citrons, de myrtes couronnées,
Que de fois sous tes plans d'arbustes toujours verts,
Qui mêlent leur azur au sombre azur des mers,
J'égarai mon regard sur ton théâtre immense!
Combien je jouissais! Soit que l'onde en silence
Mollement balancée et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
S'avancer lentement, s'allonger et marcher,
Et bondir tout à coup de rocher en rocher....
Cet horizon, ce ciel, cette mer turbulente,
Montant, tombant, roulant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mes oreilles, mes yeux,
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

DELILLE.

RIEN de plus gracieux, de plus pittoresque que ces deux arcs du littoral qui, se réunissant au fort de l'OEuf, donnent la figure d'un cœur aux lignes décrites par les édifices qui bordent la mer. Les églises terminées en dômes, les maisons sans toits, dont les

terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs ressemblent à des jardins suspendus en l'air, prêtent à Naples une physionomie animée et orientale.

Descendons dans la ville : sur une surface égalant à peine la sixième partie de celle de Paris, elle compte quatre cent mille âmes : aucune capitale de l'Europe n'est aussi populeuse. Notre rue Saint-Honoré semble déserte comparée à la rue de Tolède, où une fourmilière d'individus circulent et se croisent au milieu d'un nombre infini de voitures qui paraissent, tant leur course est rapide, glisser sur les larges pavés de laves.

Dans les *corricoli*, espèce de cabriolets étroits même pour deux personnes, sont entassés pêle-mêle six, huit, et quelquefois dix individus, moines, filles, prêtres, soldats : les uns dans l'intérieur, les autres assis sur le brancard, ou debout derrière avec le cocher, qui crie sans cesse en agitant son fouet, et en l'allongeant par-dessus le *corri-*

colo pour frapper l'animal à quatre pieds, sauf à atteindre de temps à autre ceux qui n'en ont que deux. Tout cela se précipite avec fracas, conduit par la Providence et par un seul cheval efflanqué qui, ayant le brancard élevé au niveau de ses oreilles, semble toujours sur le point d'être enlevé dans l'air. Il y a souvent plus de cent équipages de ce genre dans la seule rue de Tolède, la plus longue, la plus large et la plus belle de Naples, et peut-être de toutes les villes d'Europe.

Sur les deux côtés de cette rue sont étalées confusément des boutiques amovibles de fruits, de comestibles, de marchandises de toute espèce, à la vente desquelles président des femmes qui portent suspendus à leurs mamelles un ou deux enfans, tandis que trois ou quatre autres se jouent entre les jambes maternelles, en poussant des cris sauvages et discordans.

A l'aspect de cette profusion, de ce trop

plein de population qui déborde de toutes parts dans les rues de Naples, on sent tout à coup diminuer son respect pour ces êtres à l'effigie divine, dont la nature est si prodigue en ce pays, qu'elle semble les faire éclore aussi facilement que les insectes les plus multipliés et les plus vils : cette satiété, ce dégoût de l'espèce humaine qu'on éprouve involontairement à Naples, s'affaiblit-il en observant les individus?

PORTRAIT PHYSIQUE DU NAPOLITAIN.

Les Napolitains ont les traits beaux et réguliers, mais ternes, brunis par le soleil; leur physionomie froide, intérieure, plutôt africaine qu'européenne, fait un triste contraste avec l'aspect si riant, si libéral de la nature. Le sourire, ce don réservé à l'homme à l'exclusion de tous les autres animaux, n'épanouissant jamais ni leurs joues ni leurs lèvres, se reproduit artificiellement aux coins

des yeux, et donne à leurs visages, au lieu d'une teinte de bienveillance et de grâce, je ne sais quel air de dissimulation et de fausseté.

Plus le Napolitain économise les pensées, plus il prodigue les mots : sa vivacité consiste dans des gestes multipliés, dans des projections de bras pareilles à celles qu'emploient les nègres pour subvenir à la disette de leur idiome. Le nègre ne pouvant s'adresser aux oreilles, parle aux yeux ; la mobilité des muscles de sa face est en harmonie avec les mouvemens de ses membres. La face du Napolitain reste immobile et impassible au milieu de l'agitation de toute sa personne. L'un s'efforce de mettre, pour ainsi dire, ses sentimens en relief ; l'autre s'applique à les faire rentrer en lui-même. Le premier regarde directement les yeux de son interlocuteur en lui ouvrant les siens où étincelle son âme ; le second ne jette qu'un regard oblique vers les pieds de celui à qui il parle, et son œil est tellement voilé, qu'il

semble comme les oiseaux posséder deux paupières, dont la plus ténue toujours abaissée, s'interpose entre l'observateur et lui. Aussi ses prunelles vacillantes, incertaines, produisent, quand on veut y lire, l'effet d'une eau trouble, et impriment à son visage un caractère de crainte et de servilité. Avec une taille élevée et des membres bien proportionnés, il a une démarche molle, efféminée, les jarrets fléchissans, les épaules un peu arrondies, la tête basse : on dirait qu'il n'ose regarder le ciel, tant il est confus d'être environné des merveilles de la nature. Ouvre-t-il la bouche, c'est pour vous prodiguer les complimens les plus fastidieux, les plus dégoûtantes protestations de dévouement; il pousse l'humilité jusqu'à l'humiliation. Vous seriez tenté de lui dire alors : Eh! malheureux, n'as-tu pour être poli que les secours de la bassesse?

Doit-on revenir des fâcheuses impressions qui de prime-abord indisposent contre ce

peuple? Est-il indigne du beau pays où il vit? En serait-il un exotique habitant? Ce sont des questions faciles à résoudre, pour peu qu'on étudie son histoire et qu'on observe ses mœurs actuelles, ses usages, sa civilisation et sa conduite politique.



GETTATORI,

MADONNA, PULICINELLO.

Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince;
Mais qu'à la ville, et surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé ....

Tel est ici l'emploi de notre sainte religion, qui, comme son divin fondateur, semble être destinée à toutes les mortifications. Les femmes empruntent son voile pour dissimuler leurs intrigues; elles assignent des rendez-vous à leurs amans dans les édifices consacrés à Jésus, à Marie, etc., *auprès du confessionnal à gauche en entrant.* Il n'y a qu'un pas de la place où se commet le péché à celle où il s'absout. L'amour se sert d'une horloge toute mystique : l'heure est indiquée en langage religieux.

Vous me trouverez, mon ami, dit la Napolitaine, quand sonnera *l'ave Maria*, à l'église de St-Pierre, dans la chapelle de la mère des pécheurs. Nous resterons ensemble jusqu'à *l'angelus*. Ainsi les temples du Seigneur, qui jadis, par d'indévots Français, étaient changés en écuries, subissent ici une pire métamorphose. Les bêtes, soumises au seul instinct, ne peuvent outrager la Divinité; mais que des êtres doués de raison choisissent des lieux consacrés aux plus pures émanations de l'âme, pour se livrer au délire des sens, voilà ce qui doit révolter le moraliste.

A mon arrivée dans cette ville, le hasard me fit faire la connaissance d'un jeune Salernitain; il se plaisait à me conduire dans les sites les plus pittoresques des environs de Naples : il me quittait toujours à la naissance du crépuscule, en prétextant des affaires indispensables. Un soir, ayant eu la curiosité de le suivre, je le vis entrer dans une église.

Le lendemain, je le complimentai sur sa dévotion ; il rougit : — Pourquoi rougir? lui dis-je, vous avez peur du diable, il n'y a pas de mal à cela. Indigné d'être taxé d'une faiblesse d'esprit, il m'avoue un vice du cœur. Que d'hommes ressemblent à mon Salernitain! — Bien loin d'avoir peur du diable, répond-il, nous sommes les meilleurs amis du monde. Allons! je vais vous confier mon secret, ne me trahissez pas : je n'ai jamais pu aimer une femme, mais j'aime les femmes, et je leur fais la chasse à Naples, comme dans mes bois de Salerne je fais la chasse aux lapins. — J'entends, vous êtes un Lovelace; mais quel rapport a cette vocation avec vos fréquentes stations dans les églises? — C'est dans ces lieux que toutes les femmes viennent nouer leurs intrigues. Je m'embusque au coin d'un bénitier ou derrière les ailes d'un ange, et dès que j'ai reconnu madame la comtesse Fal.., ou madame la marquise Hor..., ou toute autre, j'écris un petit billet à la délinquante,

et je demande le prix de ma discrétion. — Mais vous courez le risque d'avoir les bras rompus par les amans de ces dames. — Oh! nullement; une femme n'expose jamais celui qu'elle aime. — Savez-vous bien que votre conduite éloignera de vous tous les honnêtes gens? capter les faveurs d'une femme est excusable; les arracher, c'est une lâcheté! — Ah! quel raisonnement peu orthodoxe! écoutez le mien : employer la ruse, l'artifice des protestations d'amour éternel, pour détourner une faible créature de ses devoirs conjugaux et maternels, voilà une manœuvre odieuse; mais trouver une beauté toute séduite, et prélever un tribut éphémère sur sa fragilité, c'est ramasser une parcelle du verre qu'un autre a brisé. — Vous êtes trop jésuite pour moi, M. le Salernitain; j'oublierai votre confidence, oubliez que vous m'avez connu. Et je lui tournai les talons.

A peine avais-je fait vingt pas, que je me repentis de l'avoir ainsi congédié; j'aurais

dû, me dis-je, découdre et ne pas rompre avec cet homme ; il pourrait m'être utile dans mes études de mœurs. Tant l'intérêt personnel est prompt à contrôler un bon mouvement !

A Naples, les femmes, lorsqu'elles se rendent visite, ajoutent à leurs salutations des baisers pleins de réserve et de froideur, qui effleurent à peine l'épiderme de leurs joues ; mais les hommes, partout où ils se rencontrent, aux cérémonies funèbres ou nuptiales, aux spectacles, aux promenades, dans les boutiques des marchands d'orviétan et les salons des ministres, se jettent dans les bras l'un de l'autre avec vivacité, avec verve, et se couvrent la bouche de baisers redoublés. Vous les croiriez des amis intimes qui se retrouvent après une longue absence, ce sont des gens qui ne se sont parlé qu'une ou deux fois ; qui, le dos tourné, deviennent aussi étrangers que le pape et le grand lama. Se connaissent-ils un peu ? ils se méprisent à coup sûr, et se haïssent peut-être.

Les Grecs se saluaient par le baiser, comme on le voit dans Homère; ont-ils transmis cet usage aux Napolitains, qui se prétendent leurs descendans? Que les savans décident cette question; pour moi, je ne puis faire aucun rapprochement entre les héros des Thermopyles et ceux des Abruzzes.

La lâcheté de l'esprit est sœur de l'autre lâcheté, aussi les Napolitains sont-ils les plus superstitieux des Italiens, c'est-à-dire des hommes; ils portent au cou, aux doigts, à leurs chaînes de montres, des talismans pour se préserver de l'influence pernicieuse de ceux à qui ils attribuent le pouvoir de jeter des sorts : ils appellent ces individus *Gettatori*. Leurs amulettes sont faites de morceaux de corail taillés en corne; ils les touchent à l'instant qu'ils aperçoivent des *Gettatori*. Les moines sont de ce nombre; ils jugent la rencontre de la gent porte-froc, comme du plus mauvais augure, et du plus loin qu'ils la découvrent, ils dirigent contre elle toute la muette

artillerie de leurs talismans. Cette opinion est au nombre des mille et une oppositions entre les mœurs de Naples et celles de Rome. Dans la ville sainte, on croit que le moine le plus crasseux porte bonheur à la maison devant laquelle il passe, et c'est à qui lui baisera le froc et les mains. Les boutiques de bijoutiers sont remplies d'objets contre les sortiléges; c'est une grande branche de l'industrie nationale.

Les anciens multipliaient partout l'effigie du dieu des jardins, les Napolitains prodiguent plus encore les images de la Vierge et de l'enfant Jésus; les rues, les restaurans, les cafés en sont tapissés. On les voit au théâtre des marionnettes, dans les escaliers des maisons, où elles sont environnées d'étranges offrandes, et dans les lieux de la plus dégoûtante prostitution.

Le peuple de Naples a condamné la Sainte-Vierge à présider à tous les actes de sa vie. Sous son portrait brûlent des lampes dont l'huile empeste l'atmosphère.

J'ai vu des femmes tremper leurs doigts dans cette sainte-ampoule comme dans l'eau bénite.

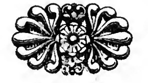
Comment Rome, qui a déployé un génie si fécond, si inventif dans le culte des images, s'est-elle laissé surpasser par Naples? car je n'ai vu aucun Romain ni Romaine faire le signe de croix avec de l'huile de poisson, brûlant sous le nez d'une Sainte. Espérons que cette édifiante coutume se naturalisera bientôt sur les bords du Tibre. Cette innovation cadrerait parfaitement avec les merveilles du règne de Léon XII. D'ailleurs le sacre de Charles X, qui a valu tant d'argent au clergé, doit faire prévaloir la dévotion accommodée à l'huile, sur toutes les autres préparations. Tout combustible n'a-t-il pas droit de bourgeoisie à Rome?

Naples avait jadis une grande renommée dans les sciences et dans les lettres; Cicéron et Sénèque l'appellent la mère des études. Aujourd'hui les gens éclairés y sont fort rares.

Le gouvernement a ses raisons pour clouer le peuple dans l'ignorance : s'il connaissait ses droits, il ne tarderait pas à les réclamer ; on lui donne des reliques au lieu de livres, des miracles au lieu d'instruction. Ici les thaumaturges sont toujours en exercice. Les Romains semblent des esprits forts, comparés aux Napolitains. Les premiers demandent encore *du pain et des spectacles ;* les seconds ne réclament que *du macaroni et des miracles.*

Pulicicello, devenu roi, se voyant privé de macaroni, comme d'un aliment trop vulgaire, dit en patois napolitain : *momo me sprencepo :* « dans le moment, je quitte la royauté. » Ce Pulicicello imite dans ses rôles un paysan calabrois lourdement spirituel, qui débite d'un ton grotesque les propos les plus effrontés et les plus graveleux ; il excite la plus bruyante hilarité parmi les spectateurs. Ceux-ci vont de *Pulicicello* au prédicateur, et du prédicateur à *Pulicicello ;* voilà comme ils partagent leur temps.

Les prêtres sont innombrables à Naples ; ils lèvent mille contributions sur la crédulité populaire. La superstition est pour eux un feu sacré qu'ils ont soin d'alimenter sans cesse. Les cerveaux fins vivent des cerveaux faibles ; c'est la règle.



VIE DE CAFÉ.

C'est donc ainsi, troupe ingrate et frivole,
Que vous usez de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que vous passez des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

VOLTAIRE.

CETTE ville de Naples, si belle, si imposante dans son ensemble, est, observée en détails, de la plus dégoûtante saleté : les portiques, les pérystiles, les vestibules des temples, des palais, des maisons sont encombrés d'ordures inamovibles : les grands seigneurs et les dames du bel air, en rentrant dans leurs hôtels, subodorent sans cesse ces sacrifices quotidiens, trop heureux s'ils ne rencontrent pas les sacrificateurs.

Un seul trait suffira pour apprécier les Napolitains en fait de propreté : les artistes-décrotteurs n'ont pas d'autres ateliers

que les cafés, où des individus de toutes les classes savourent le Moka au milieu d'un nuage épais de poussière qui s'élève de plusieurs paires de bottes frottées par des misérables vêtus de haillons et de crasse. Tandis que dans la pièce voisine, des joueurs de billard, nobles, bourgeois, demi-manans, fument, crient, s'injurient, et se donnent parfois des coups de queue : j'ai vu un comte frapper ainsi un marquis ; je crus qu'ils allaient sortir et tirer l'épée ; mais ils continuèrent à jouer avec un calme si grand que je le pris pour une fureur concentrée dont l'explosion serait terrible comme celle du Vésuve. Le lendemain je revins au même lieu, curieux de connaître les résultats de cette affaire, où leurs vies me semblaient compromises ; quelle fut ma surprise, de retrouver les deux nobles champions à leurs postes de billard, jouant comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde !

Il faut, dira-t-on, que les lois contre les

duels soient bien sévères à Naples? nullement; cette heureuse terre, vierge de ces sortes de délits, a toujours épargné au législateur la peine de les réprimer.

Jamais, dans ce pays, des abbés journalistes ne peuvent donner carrière à leur éloquence cicéronienne, en fulminant des *quousque tandem* contre les combats singuliers; la littérature napolitaine y perd des morceaux classiques, mais la population y gagne; jamais un intrépide curé, armé de la lance de son suisse, debout à la porte de son église, n'en a interdit l'entrée aux cadavres des duellistes sollicitant un *de profundis* et *de l'eau bénite*, ce qui prive la ville de Naples de scènes fantastiques mêlées d'horreur et de ridicule; du moins la religion, déjà si décréditée, n'a pas à combattre un nouveau scandale qui fournisse des armes à ses ennemis.

Mais si les Napolitains ne se battent pas régulièrement, comment s'y prennent-ils, lorsqu'ils jugent à propos de se venger? Leur

méthode est des plus simples : un homme s'approche d'un autre homme, comme pour lui demander des nouvelles de sa santé, et il lui enfonce sans bruit un poignard dans le cœur.

Les cafés sont encore au nombre des théâtres où se passent ces sortes de catastrophes.

Je me promenais devant le café d'*Italie :* j'aperçois un rassemblement où il y avait plus de désœuvrement que de curiosité, plus de curiosité que d'intérêt : un individu se détache du groupe, je l'interroge ; il me répond qu'un *signore* est entré dans le cafe *d'Italie,* où il a poignardé un autre *signore,* à l'instant où celui-ci prenait une tasse de café. Le curieux me contait cela avec une figure inaccessible à l'émotion, comme s'il avait parlé de la chose la plus à l'ordre du jour, la plus insignifiante. Je veux ajouter quelques nouvelles questions, mon homme était déjà loin ; je m'approche, j'entre dans

le café, où j'apprends que l'assassin, après avoir vu tomber sa victime dans son sang, s'est retiré sans marcher très-vite, et sans être poursuivi. Un parisien, M. *Irisson,* était comme moi témoin de cet événement; nous ne trouvions pas d'expressions pour peindre l'horreur dont nous étions pénétrés.

Avant d'étudier les habitans de Naples dans leurs relations intimes au sein de leurs pénates, j'ai dû les observer dans leur vie extérieure, lorsqu'ils fréquentent les lieux publics : c'est là que l'homme, étant moins en garde contre les atteintes d'un explorateur, découvre plus aisément les endroits faibles : on ne se montre jamais mieux que lorsqu'on croit n'être pas vu; la nature, cessant d'être comprimée, reparaît avec son caractère primitif, comme le bâton qui, n'étant plus captif au sein de l'eau, remonte à la surface. Je dirai peu de chose de ces hommes qui, asservis aux protocoles, attachés sans cesse à la chaîne des usages, des étiquettes, sont des

êtres artificiels moitié automates, moitié singes et ne valent pas les frais d'examen.

J'ai visité les bibliothèques publiques, je les ai trouvées à peu près désertes; le petit nombre d'individus occupés à lire étaient étrangers : on compte dans cette grande capitale à peine deux ou trois cabinets littéraires : non-seulement ils sont loin d'être florissans, mais ils ne pourraient subvenir à leurs dépenses s'ils n'étaient fréquentés par les Français et les Anglais ; en revanche, les cafés, multipliés bien plus qu'à Paris, ont peine à contenir la foule qui sans cesse entre et sort; aussi les deux battans des portes de ces repaires de l'oisiveté sont-ils jour et nuit perpétuellement ouverts :

Facilis decensus averno est,
Noctes atque dies patet atri Janua ditis.

Il n'est que trop aisé de descendre aux enfers,
Les palais de Pluton nuit et jour sont ouverts.

C'est dans les cafés que les Napolitains consument tout leur temps dans d'insipides en-

tretiens, énervant leur santé par des liqueurs fortes, leur esprit par la lecture de feuilles plates et mensongères, qui ajoutent la corruption du goût à celle des mœurs.

Les habitans de Mytilène interdirent toute instruction aux enfans de leurs alliés. Les tenir dans l'ignorance leur parut le meilleur moyen de les tenir dans l'asservissement; sous ce rapport, l'invention des cafés est fort utile au gouvernement, car rien ne favorise autant l'oisiveté et l'éloignement de l'étude; il existe un rapport, très-grand peut-être, entre la décadence d'un peuple et le besoin qu'il a de ces sortes d'établissemens.





ACADÉMIE DES ÉTUDES.

Regia solis erat sublimibus alta columnis
Clara micante auro flammasque imitante Pyropo.

« Je préfère, disait Pierre-le-Grand, en visitant l'hôtel des Invalides de Paris, je préfère un pareil édifice au gain d'une bataille rangée. » Le magnifique palais de Naples, appelé *Académie des études*, serait digne d'une semblable réflexion; c'est aussi un hôtel des Invalides, où les statues mutilées des dieux et des héros ont trouvé un somptueux asile.

Tanucci, ministre de Charles III, eut l'honneur de fonder cette académie savante, chargée spécialement de déchiffrer les manuscrits d'Herculanum. Aucune description ne peut donner l'idée de l'ingénieux procédé dont on se sert pour développer en feuilles

minces les rouleaux de papirus où sont contenus les écrits de la docte antiquité, et que l'action des laves vésuviennes a entièrement carbonisés. Plus on considère ce prodige d'adresse, de patience et d'habileté, plus on l'admire; car il consiste à faire sortir d'un morceau de charbon la pensée humaine. Je suis resté pendant une heure, cloué à ma place, devant ce spectacle.

Si le dieu des beaux-arts descendait une seconde fois sur la terre, il choisirait pour sa demeure l'Académie des études; là il aurait sous la main les chefs-d'œuvre qu'il inspira à ses artistes de prédilection; là sont debout, étalés dans une suite de splendides appartemens, les marbres vivans qu'on a fait sortir des entrailles de la terre, où ils étaient enfouis depuis deux milles années; comme si l'homme, que les dieux ont, selon les fables, si souvent ressuscité, avait voulu prendre sa revanche avec eux, en les faisant sortir de leurs tombes. Là sont étalés dans un ordre parfait tous

les objets servant à tous les besoins, à tous les plaisirs des anciens, et qui nous révèlent leurs usages, leurs mœurs, en un mot *leur vivre*.

Il faudrait entasser volume sur volume, je ne dis pas pour décrire, mais seulement pour compter les trésors de ce vaste musée, dont les villes de Pompéi, d'Herculanum et de Pestum sont tributaires.

Une salle où se trouve une collection de marbres qui représentent les écarts de la volupté délirante des anciens, pique la curiosité des voyageurs. A mon grand étonnement, j'y vis pénétrer plusieurs femmes, quoiqu'une inscription les avertît de laisser, en entrant, la pudeur sur le seuil de la porte. Une jeune anglaise entr'autres, pressait des plus vives questions son chevalier : elle ne faisait grâce à aucune statue, à aucun *simulacre*. Elle s'arrêta immobile devant un satyre et une chèvre, dont l'attitude rappelle le *torvis tuentibus hirci*. Est-ce que c'était,

dit-elle, un usage des anciens? Voilà donc ces beautés britanniques qui, s'effarouchant au moindre mot, semblent avoir des sensitives dans l'oreille! comme elles s'aguerrissent en Italie!

Voulant aujourd'hui m'occuper spécialement de Pestum, je n'ai donné une attention particulière qu'aux objets trouvés dans les tombeaux et dans les ruines de cette ville grecque. J'avais vu gravés tous ces objets dans les ouvrages qui traitent de Pestum; j'ai admiré l'exactitude des auteurs qui, ne s'étant point laissé emporter par leur imagination, ont peint les vénérables débris d'antiquité tels qu'ils existent. Les armures trouvées à Pestum dans les tombeaux, couvertes de moisissure et de rouilles verdâtres, sont disposées élégamment et en forme de trophées, aux quatre angles de la salle. Mon âme éprouvait une espèce de contraction en les considérant; elle était comme oppressée du poids des siècles, qui semblaient avoir

gravé leur passage sur ces casques, ces cuirasses et ces javelots.

Afin de reproduire, pour les curieux, les sensations de ceux qui ont fait ces découvertes, on a représenté, en petit, avec une effrayante ressemblance, les tombeaux et les objets qu'ils renfermaient lorsqu'ils ont été ouverts. Mon imagination a soudain agrandi toutes ces petites tombes, et le squelette d'un pied de long m'a paru en avoir six. Je me suis cru dans le temple de Cérès à Pestum, que je vais bientôt visiter.

Ces coupes, ces vases, cet appareil des festins; l'ameublement de ce réduit sépulcral, ces images de la vie, destinées à émousser ce que les idées de la mort ont de trop aigu, tout remplit de douces larmes l'œil de l'observateur, et rappelle cette expression des anciens; *il a vécu*, délicatesse dont ils se servaient pour ne pas effaroucher l'orgueil de l'existence.

L'urbanité plaît jusque dans les tombeaux.

Que vois-je encore ? un casque près d'une tête de mort, une cuirasse près d'un squelette ; quelles associations ! Il me semble entendre la gloire protester contre le néant. Guerrier ! qu'as-tu fait pour mériter l'honorable distinction de dormir ton long sommeil dans le temple des dieux ? As-tu assujetti au frein des lois les tyrans de ta patrie ; et cette lance, que la rouille n'a pu dévorer, a-t-elle repoussé l'étranger de ton pays natal ? Un jour, peut-être un jour, dans Herculanum on exhumera ton nom avec les fastes de l'histoire, orgueilleuse de tes nobles faits d'armes, et l'admiration des siècles égalera cette immense ardeur dont tu fus enflammé pour la gloire !

ADJUDICATION
DES AMES DU PURGATOIRE.

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni;
Quisque suos patimur manes; exinde per amplum
Mittimur Elysium et pauci læta arva tenemus.

VIRG.

De ces âmes alors commencent les tortures;
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures;
Les autres s'épurer dans des brasiers ardens,
Et d'autres dans les airs sont les jouets des vents:
Enfin chacun revient, sans remords et sans vices,
De ces bois innocens habiter les délices;
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens.

Trad. de DELILLE.

En méditant ces vers de Virgile, on se demande comment le catholicisme s'est avisé si tard d'instituer le purgatoire. Jusqu'au treizième siècle, la cour de Rome n'accordait que deux chances à la grande loterie de l'éternité : le paradis et l'enfer. Encore fal-

lait-il avoir un quine pour gagner le premier conformément à l'évangile et à Virgile, qui s'accordent sur le petit nombre des élus. *Pauci lœta arva tenemus*. Les prêtres catholiques sentaient la nécessité de respecter ces deux grandes autorités, et celles de David et de la Sybille : *teste David cum Sybillâ*. Les païens entendant la voix de leurs anciennes connaissances, la sybille, Virgile, etc., entraient dans le nouveau culte, comme des oiseaux dans un filet où les appelle un de leurs semblables ; c'est, en terme de fauconnerie, la chasse à la pipée.

L'enfer, *sans amendement*, origine de *la mort sans phrase*[1], avait encore l'avantage de terrifier des esprits trop accoutumés à transiger avec l'Averne. Mille craintes pour une espérance, voilà la base de toute bonne cosmogonie. De là l'extrême rigueur de l'église, pendant les douze premiers siècles. En s'appropriant l'enfer, le paradis (ou jardin)

[1] Mot d'un conventionnel.

des Grecs, elle repoussa leurs limbes et leur purgatoire. Mais obsédés par les réclamations des mères, auxquelles il répugnait de voir leurs enfans, faute de baptême, tomber de leurs flancs dans les feux éternels, les papes laissèrent entrevoir le séjour des limbes destiné aux poupons. Les femmes furent toujours si dévouées aux prêtres, que ceux-ci devaient, par reconnaissance, faire quelque chose pour elles.

Toutefois l'église ne se prononça jamais sur les limbes, qui contrarient son principe fondamental : *hors de l'église point de salut*. Le purgatoire, loin d'entraîner le même inconvénient, présentait au génie fiscal du vicaire apostolique le moyen d'asseoir un de ses impôts indirects les plus productifs, impôt devenu nécessaire au luxe de la cour de Rome.

En conséquence, les moines, ces escarmoucheurs de l'armée papale, reçoivent leurs instructions : ils s'escriment en faveur du purgatoire sur les divers points de la chrétienté.

Bientôt l'un d'eux a une révélation où des âmes environnées de flammes lui demandent des prières, pour accélérer la fin de leurs supplices. Voilà l'idée du purgatoire enracinée dans les esprits : et le moyen de résister à une révélation !

Les choses ainsi élaborées par ses prédécesseurs, Innocent III, au commencement du treizième siècle, met la dernière main à l'œuvre : il érige la doctrine du purgatoire en article de foi ; lui-même exploite ce dogme, en recevant de Jean-sans-terre cinq cents marcs d'or, pour délivrer des flammes *purgatoriales* l'âme excommuniée d'un parent de ce prince.

Cette branche d'industrie catholique a toujours été en s'améliorant ; mais entre tous les royaumes de la chrétienté, c'est celui de Naples où elle porte les fruits les plus abondans.

En France, le clergé a un tarif de prières, de messes, de bougies avec lesquelles il

soulage les âmes des morts; mais la famille *Janot* ne donne pas d'argent à l'église pour délivrer du purgatoire les âmes de la famille *Jobart*. Pendez-vous, prêtres français, espagnols et romains! vous êtes surpassés en génie fiscal par vos confrères napolitains.

Il y a en France la régie des tabacs; à Naples, le clergé met en régie les âmes du purgatoire; il les afferme à un fermier général, qui a des sous-fermiers, qui ont des légions de subalternes, qui ont sous eux des nuées de moines, moinesses, artisans, lazzaroni, qui vont quêtant dans les rues de Naples, à toutes les heures du jour, *per le anime del purgatorio*. Chaque quêteur, armé d'une longue perche, au bout de laquelle est suspendue une poche de cuir bouilli, atteint, à de grandes distances, les individus passant dans les rues, ou prenant l'air aux fenêtres; aucun n'en réchappe. Au moment où vous êtes le moins sur vos gardes,

la bourse de cuir, sur laquelle sont peints des individus dans les flammes, vous passe sous le nez, et une voix lamentable vous crie : *per le anime del purgatorio.*

Pour mon compte, j'ai été trente fois dans un jour tiré de mes rêveries par cette pieuse interpellation. Quand je crus avoir suffisamment payé mon contingent, je m'abstins de l'offrande ; j'entendis autour de moi ces paroles : *il faut l'excuser, c'est un étranger.* J'observai alors que, parmi les nationaux, aucune personne ne se dispensait de donner, ne fût-ce qu'un grain [1] et de baiser ensuite les âmes et les flammes, tant est profondément enracinée l'opinion générale que rien ne porte malheur comme un refus d'assister les âmes du purgatoire. Le clergé, qui a semé cette croyance dans les esprits, l'entretient avec adresse. Une fausse couche, un procès perdu, une jambe

[1] Petite pièce de la valeur d'un centime et demi.

cassée, l'infidélité d'un amant, tout cela s'explique par l'oubli des âmes du purgatoire; il est utile au salut de satisfaire à toutes les demandes d'argent que fait l'église; mais si vous refusez les âmes du purgatoire, attendez-vous à tous les désappointemens, à tous les coups d'épingle de l'adversité pendant votre vie, sans préjudice de ce qui vous attend après la mort. Ainsi raisonne la bonne population napolitaine. Oui, celle des carrefours et des cabarets? Ajoutez celle des salons.

Je m'avisai un jour de plaisanter chez M. le marquis Gar...., sur les âmes du purgatoire, qui ne cessaient de me poursuivre dans les rues de Naples; je demandai le remède à cette obsession. Point de réponse, la société entière pâlit. Je me mis alors à calculer le produit de cet impôt sacerdotal, il s'élevait à plus d'un million annuel. J'ajoutai qu'avec une telle somme on entretiendrait plusieurs hôpitaux, établissemens dont la

ville était dépourvue. Les malades et les infirmes, dit sèchement une vieille baronne, sont bien moins à plaindre que les âmes du purgatoire; et il est des réflexions qui ne manquent jamais de porter malheur. En effet, je me couchai avec une fièvre qui dura plusieurs jours. Quel triomphe pour la vieille baronne, si elle en a été informée.

On m'a conté qu'un jeune Français, après avoir épuisé vainement, auprès d'une dame napolitaine, tout son vocabulaire de séduction, s'avisa, en désespoir de cause, de la solliciter au nom des âmes du purgatoire; il n'avait d'autre intention que de se dédommager de son peu de succès par une plaisanterie. A son grand étonnement, le visage de la dame devint moins sévère; elle connaissait le danger de refuser une si pieuse requête. Elle hésite; lui reprend courage, resserre le blocus de la place, dont il allait lever le siége, et, avec le renfort des âmes du purgatoire, il la força à capituler.

Les prédicateurs napolitains prennent souvent pour texte de leurs sermons les douleurs des âmes du purgatoire : j'ai entendu un de ces Bourdaloues faire rage sur cette matière ; l'auditoire était nombreux : d'abord il épuisa les figures de rhétorique propres à frapper l'imagination, surtout la prosopopée ; il interpellait les âmes du purgatoire, qui faisaient elles-mêmes le récit de leurs tourmens ; puis, se tournant vers ses auditeurs, il leur disait : c'est votre frère, c'est votre mère, c'est votre enfant dont vous avez entendu la voix. Je remarquai qu'il ne disait jamais, c'est votre mari, c'est votre femme ; il avait ses raisons, et maniait habilement les esprits. Le succès répondit à son talent oratoire ; il fit une abondante récolte et reçut la rançon de beaucoup d'âmes, qui furent, sans doute, délivrées le jour même, car le révérend père paraissait tout réjoui.

Quelquefois l'homme d'église appelle à

son aide des moyens encore plus dramatiques : il fait partir derrière l'autel des fusées qui représentent les âmes s'élançant du purgatoire vers le paradis; mais pour faire jouer ce feu d'*artifice*, il faut des spectateurs choisis.



LES FEMMES DE NAPLES.

En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendait les corps lâches et paresseux; je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, était presqu'inculte, tant les habitans étaient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et des filles dont les grâces étaient affectées : on ne voyait point sur leur visage une noble simplicité et une pudeur aimable, qui font le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leur visage, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui semblaient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entr'elles pour allumer de grandes passions; en un mot, tout ce que je voyais dans ces femmes me semblait vil et méprisable : à force de vouloir plaire elles me dégoûtaient.

Fénélon.

La Napolitaine n'est ni belle ni jolie; un reflet grisâtre donne à sa peau une nuance sombre et changeante; on cherche dans sans port la noblesse et la grâce. Sa tête, au lieu de se balancer mollement, ne se meut qu'avec roideur et par saccade, comme si elle était attachée à son corps par des câbles. On

dirait que la nature, fatiguée d'avoir versé tous les dons extérieurs sur les habitantes du Tibre, a voulu se reposer au pied du Vésuve.

La Parthénopéenne est-elle donc dépourvue de tous charmes? gardez-vous de le croire. De son œil jaillissent tant de flammes ; chacun de ses traits brille d'une telle animation, que son visage exerce une grande puissance attractive, dont on éprouve l'effet sans en deviner la cause. Quand le langage aura des termes pour peindre ce genre de prestige, indépendant de la beauté, de la gentillesse et de la grâce, je dirai d'où vient cette espèce de fascination qui place le carquois de l'amour sur les épaules de la Napolitaine; ce sphinx féminin offre encore d'autres énigmes aux amateurs. Comment est-il plongé, même en hiver, dans un air tiède, embaumé des plus voluptueuses émanations, sans être dominé par de vagues désirs? Comment sur un sol volcanique, au milieu de la fièvre continuelle des élémens, n'est-il pas entraîné,

subjugué par ses sens ? enfin, avec des veines toujours en ébullition, avec un système nerveux pétri d'étincelles électriques, pourquoi la vésuvienne, loin de s'enflammer au moindre contact, tient-elle ses passions en bride mieux qu'aucune autre européenne. Pourquoi ? parce qu'il en est de l'amour comme d'un coursier : plus celui-ci a d'énergie, de vigueur, moins il se laisse emporter à la fougue de ses élans, plus il a de force d'arrêt ; ne cherchez pas une autre explication de la conduite des Napolitaines. Combien de professeurs de séduction, de roués émérites sont mystifiés par de jeunes filles à peine sorties de l'adolescence ! Voyez ces Attalantes se lancer intrépides dans la carrière des passions ; elles dévorent l'espace. Le séducteur ne se sent pas de joie ; il va toucher au but proposé : déjà il sourit au précipice masqué par des fleurs où va tomber son aimable coureuse, quand celle-ci s'arrête tout court sur le bord de l'abîme.

Mais lorsque la Napolitaine ne redoute ni pour sa réputation, ni pour sa fortune, les conséquences d'une liaison amoureuse, elle s'y voue tout entière : sa passion s'enivre de tout ce que le délire de l'imagination peut ajouter au délire des sens. Quelquefois elle choisit les sites les plus pittoresques, pour en faire un trône à ses amours et rendre la nature jalouse; quelquefois elle aime à s'environner de scènes de terreur, soit qu'elle veuille connaître si l'ardeur de son amant l'emporte sur la crainte, soit qu'elle trouve dans le voisinage d'un péril un assaisonnement à la volupté.

La jeune comtesse R....., femme d'un vieillard sicilien, s'était liée insensiblement avec un lord anglais, qui réunissait à une figure distinguée un esprit très-sémillant, pour les bords de la Tamise; c'est dire qu'il faisait de l'amour une science exacte, dans laquelle il procédait méthodiquement par des axiomes et des corollaires. A voir son

air grave, sententieux et démonstrateur, on aurait pu croire qu'il donnait à sa maîtresse une leçon de mathématiques.

Tout chemin conduit au cœur d'une femme : la jeune comtesse fait les plus tendres aveux à son saint-preux britannique, qui, raisonnant toujours par induction, lui prouve qu'elle doit confirmer ses douces paroles par de plus doux effets ; il sollicite un rendez-vous. La solennité sentimentale du solliciteur déconcertait beaucoup l'impétueuse Napolitaine. Enfin, prenant son parti : si le lieu, lui dit-elle, n'était pas de votre goût? — Quel qu'il soit, il deviendra pour moi un temple. — Eh bien ! milord, au cratère du Vésuve. — Mais, madame, le Vésuve menace d'une éruption. — Raison de plus. — Pensez donc que.... — Pourquoi penser! sentir suffit. — C'est compromettre votre vie. — Deux vrais amans réunissent dans une heure un siècle de délices. — Partons, s'écrie l'Anglais. Arrivés au sommet de la

montagne, qui vomissait des tourbillons de feu, l'insulaire se sentit tout électrisé par l'enthousiasme de sa maîtresse; et celle-ci, associant toujours la religion à l'amour, lui dit avec transport: Tu es un autre Moïse, au sommet d'un autre Sinaï, et c'est au milieu des flammes que je te donne mes lois.

La pudeur est une plante exotique qui n'a pas encore été naturalisée à Naples: les jeunes personnes, bien loin de rougir comme en Angleterre, en entendant parler d'une culotte ou d'un gilet un peu long, appellent tout par son nom; il n'est pas de nudité qui puisse leur faire baisser les yeux; elles aiment et connaissent l'anatomie, et se font rendre compte de tout par leurs amis, et même par leurs parens. Pour éviter les causes, elles veulent connaître tous les résultats; elles sont conséquentes. Si vous vous servez d'une périphrase, d'une expression figurée, pour exprimer une pensée un peu graveleuse,

elles vous interrompent et vous obligent de bannir tous les tropes et de lever tous les voiles du discours.

Je causais un soir avec une jeune personne qui a reçu la meilleure éducation *pour Naples;* elle est musicienne et parle assez bien le français. Nous faisions ensemble la critique du costume d'une dame anglaise qui se trouvait en face de nous; elle me demanda ce que je trouvais de plus singulier dans son habillement. — C'est, répondis-je, ces deux petites pointes avec lesquelles elle rend saillans les pôles de ses deux demi-globes; peu satisfaite de la métaphore, elle insiste pour savoir comment on appelle vulgairement ces objets en France : je réponds, et je demande à mon tour la dénomination italienne : mon Dieu, dit-elle, je l'ai oubliée ! Elle se frotte un instant le front en cherchant le mot technique; puis tout à coup se levant, elle s'approche de sa mère, lui parle à l'oreille, et revient en triomphe m'apporter le terme qui l'avait fuie.

Ainsi la pudeur, cette virginité du langage, l'innocence, la candeur, ces virginités de la pensée, les filles perdent toutes les virginités, excepté celle qui doit les garantir de la maternité. Rien de plus rare à Naples qu'une fille qui fasse un enfant : en mettant leurs amans dans le paradis terrestre, c'est là le fruit de l'arbre de la science qu'il leur est défendu de toucher. On a beau appeler le diable à son aide, le diable perd son temps et il est obligé de baisser pavillon devant des enfans de seize ans, qui possèdent une théorie expérimentale transcendante.

Si vous êtes riche, dit la jeune Napolitaine à son amant, il faut m'épouser pour me posséder ; si vous n'êtes pas riche, attendez que je sois mariée avec un autre. Tel est le résultat de la négociation.



VOLEURS.

Puisque dans les tourmens vous trouvez des délices,
Il faut dans les plaisirs vous chercher des supplices.
CORNEILLE.

LEQUEL du patrimoine de St-Pierre ou du royaume de Naples a le plus de droits au titre de *terre promise du brigandage?* Jette un coup d'œil, ami lecteur, sur mes *Tablettes Romaines*, et sois juge de cette grande question. Pour moi, en m'attribuant ici une voix purement consultative, je te ferai observer entre les Mandrins des deux états, quelques nuances de caractère touchant la vie dévote.

Le brigand de Rome, fidèle observateur des commandemens de l'église, se confesse, communie, récite son chapelet; il reçoit de l'aumônier de la troupe (car aucun crime n'enlève à un prêtre son sacré caractère)

tous les sacremens, toutes les onctions dont il a besoin pour vivre et mourir en bon larron catholique.

Le brigand de Naples se dispense de toutes ces pratiques : il vit sans remords, meurt dans l'impénitence ; il prie Jésus-Chrit, non de lui pardonner les vols et les meurtres, mais de le seconder. Le manche de son poignard figure un crucifix. A-t-il enfoncé ce stilet dans le sein de sa victime, il se prosterne devant le divin simulacre et lui rend grâce du succès de son entreprise.

Les voleurs des états ecclésiastiques adorent St-Antoine, St-Nicolas, la Ste Vierge et le pape, et négligent entièrement les trois personnes de la Trinité.

Les voleurs vésuviens dirigent toutes leurs oraisons vers la seconde personne, sans s'inquiéter de tout le reste de la hiérarchie céleste, même ils n'entendent la messe que rarement, et dans des circonstances extraordinaires ; s'agit-il, par exemple, d'attaquer





Pag. 84

deux ou trois riches voitures chargées d'Anglais, et bien escortées. Alors, un prêtre de la bande détache son calice suspendu près de son poignard; il choisit parmi des rochers confusément entassés celui qui présente une petite plate-forme, il y dépose les ustensiles indispensables à l'office divin, et dit avec recueillement : *introibo ad altare dei*, le plus jeune brigand répond : *ad Deum qui lœtificat juventutem meam*. L'officiant arrive de suite à la consécration, un cliquetis de poignards accompagne l'élévation, enfin le prêtre prononce avec énergie *ite missa est*. Si le hasard amène les voitures à dévaliser au moment de l'*ite missa est*, les brigands regardent cette coïncidence comme le plus heureux des présages, et ils se précipitent sur les voyageurs comme des gens sûrs du succès de leur entreprise.

Le voleur romain traite d'hérétique le voleur napolitain, qui lui répond par l'épithète de superstitieux. Cette dissidence d'opi-

6.

nions religieuses les a empêchés jusqu'ici de former une sainte-alliance, dont le résultat serait l'extermination des deux pays. Qu'on dise après cela que toujours les querelles de religion, entre les chefs, ont été funestes aux peuples !

Toutefois, d'habiles diplomates, faisant parler l'intérêt *de la chose publique*, sont parvenus à rapprocher les deux partis pour diverses expéditions importantes.

Mais les brigands napolitains ayant un jour insisté pour qu'on s'emparât du pape, ceux de Rome accueillirent cette proposition avec de grands signes de croix, comme s'ils avaient voulu exorciser leurs confrères; ils déclarèrent que le souverain pontife était leur père spirituel, leur protecteur, et qu'ils enleveraient le dôme de St-Pierre avant d'enlever sa sainteté. Là-dessus, les deux troupes se séparèrent avec de violentes marques d'animosité réciproque, et depuis cette scission, elles n'ont plus envoyé de députés au congrès des cavernes.

Tel était l'état des choses en 1820, époque de mon voyage à Naples; et je ne sache pas que ces hautes puissances aient contracté depuis aucun traité d'amitié ou de brigandage.

Quoique dans les Calabres et les Abruzzes, les hommes de carnage soient plus féroces, plus sauvages, moins dévots, que ceux des états ecclésiastiques, j'aimerais mieux tomber entre leurs mains. Leur scélératesse n'est pas dépourvue d'une certaine loyauté : ils tiennent leurs engagemens ; en recevant la rançon, ils rendent le prisonnier. Ce sont des bandits à principes ; mais ceux de Rome tuent souvent leurs captifs, après avoir touché le prix de leur rachat. Les uns respectent leurs sermens, les autres les violent au moyen des restrictions mentales ; on dirait ceux-ci jésuites, ceux-là jansénistes.

A mon arrivée à Naples, il n'était bruit que de l'enlèvement de deux Anglais, par une horde de brigands ; ils relâchèrent un

des captifs, afin qu'il allât chercher la rançon de son camarade. L'insulaire s'adresse au parlement Napolitain, qui, de suite, négociant avec les dévaliseurs, leur offre moitié de la somme demandée, plus leur incorporation dans les troupes constitutionnelles. Les bandits, peu séduits par ce changement de corps, refusent la proposition. De nouveaux parlementaires se croisent des deux côtés : bientôt les parties adverses se rapprochent par des concessions mutuelles ; enfin on appointe la chose.

Pendant tous ces pourparlers, le prisonnier britannique partageait la vie vagabonde de ses ravisseurs ; il dormait, tantôt dans les flancs caverneux des montagnes, tantôt sur les cimes des promontoires, ou dans l'épaisseur des bois. Placé sous la surveillance directe du capitaine de la troupe, il l'interrogeait sur les coutumes et les mœurs des brigands ; le chef lui répondait : « Milord, vous avez dû vous apercevoir que nous sommes pleins

de sollicitude pour nos prisonniers; vous partagez mon lit et ma nourriture, et vous êtes l'objet de nos soins, de nos égards et même de nos déférences; mais si votre rançon tardait trop à venir, mes camarades me sommeraient, en vertu de l'art. 3 de notre constitution, de vous couper une oreille et de l'envoyer à votre banquier. Cette première lettre de change, payable à vue, n'étant pas acquittée, je devrais en tirer une seconde; mais, milord, pourquoi cet air soucieux? je me flatte que nous n'en viendrons pas à ces extrémités; allons, buvons à votre prochaine délivrance. »

L'argent arriva; le capitaine et son captif se firent les plus tendres adieux.

Je dînai à Naples avec cet Anglais, et je le félicitai sur l'heureuse issue de sa mésaventure; mais lui ne paraissait touché que des bontés et des attentions délicates dont l'avait comblé le capitaine de voleurs; il ne revenait pas de tant de courtoisie. Que fe-

riez-vous, lui dis-je, si ce gentleman des cavernes descendait à Naples? J'irais à sa rencontre, s'écria-t-il, et je lui serrerais affectueusement la main. — Exclamation d'autant plus étrange, qu'elle venait à la suite de sa narration, sur le péril de ses oreilles; il les avait longues, le digne insulaire!

L'histoire du royaume de Naples se compose presque tout entière de l'histoire de ses brigands. Les innombrables vice-rois qui se sont succédé dans l'administration de ce pays furent continuellement occupés à combattre cette hydre, engendrée sans cesse par les institutions les plus vicieuses; ils voulaient détruire les effets en respectant les causes.

Le vice-roi Pierre de Tolède, malgré tous ses talens, n'appliqua au mal que des palliatifs éphémères; il vit disparaître un fils objet de ses plus tendres affections. En vain offrit-il à tous les chefs de voleurs des sommes immenses pour sa rançon, il ne put même en avoir de nouvelles.

Pour comble de maux, un nouveau prodige de scélératesse désolait le royaume par des déprédations qui tendaient à affamer tous les habitans. Pierre de Tolède promit dix mille ducats à qui lui apporterait la tête de ce brigand. Un homme, un sac sur les épaules, se présente au palais du vice-roi ; demande à lui parler. Admis en sa présence : Je viens, lui dit-il, réclamer les dix mille ducats ; voici ce que tu as demandé. Il ouvre son sac, fait rouler une tête à ses pieds. Tolède la regarde et reconnaît son fils.

A considérer les choses sous leur véritable point de vue, les hordes de brigands, répandues sur le royaume de Naples, n'étaient coupables que de modeler leur conduite sur celle de leurs souverains, dont les diverses dynasties s'engraissèrent, dans une lâche indolence, de la substance du peuple. Ces dynasties avaient tellement la conscience de leur identité de but avec ces hordes, qu'on les voit souvent, dans le cours de l'histoire, les appeler à

leur aide pour dompter, c'est-à-dire, pour opprimer les régnicoles.

Cette tactique se développa de la façon la plus manifeste, à la fin du dix-huitième siècle. Le cardinal Ruffo, après avoir, par ses débauches et ses malversations, scandalisé même le sacré collége, vint, au nom de Ferdinand IV, inviter tous les brigands des Calabres à faire cause commune avec leur *légitime* souverain, afin d'anéantir la république parthénopéenne, établie à Naples. Au nom seul de la république, ils frémissent de rage comme de petits rois absolus. Voilà le cardinal entouré de tous les chefs d'assassins, de bandits et de forçats, terreur des Calabres. Parmi eux se distinguaient le moine *Fra Diovolo* (*frère diable*), dont la présence était partout le signal de l'incendie, du meurtre et du pillage ; l'abbé *Pronio*, son émule en forfaits, une foule d'autres moines et prêtres priant, volant, violant, et bénissant tour à tour. Ainsi le cardinal Ruffo

eut, en frappant la terre du pied, un redoutable et nombreux état-major, composé non-seulement de Calabrois, ses compatriotes, mais encore d'hommes d'église, ses confrères.

Il nomma, pour son premier aide-de-camp, *Mammone-Gaïtano*, qui regrettait les heures employées à son sommeil et à sa nourriture, comme un temps dérobé aux crimes. Aussi, en prenant ses repas, il plaçait sur sa table une tête humaine fraîchement coupée, buvait dans un crâne, et s'entourait de membres palpitans. Le roi de Naples mettait en tête de ses lettres adressées à Mammone:

Mon général et mon ami [1].

Pourquoi s'étonner de ce langage? n'est-on pas toujours l'ami du roi qu'on aide à remonter sur le trône. Nul ne peut révoquer en doute que Ferdinand IV ne dut sa restauration aux brigands de son royaume, et spécialement à Mammone. Ce cannibale, rugissant de joie

[1] Saggio sulla revoluzione di Napoli, p. 255.

au milieu du carnage dont Naples fut le théâtre, faisait dresser des bûchers au milieu de ruisseaux de sang, et mangeait, disait-il, *du républicain rôti*[1]. Ivre de carnage, il pénétrait dans l'intérieur des maisons, et mettait en usage toutes les tortures, pour forcer les propriétaires à lui livrer leurs trésors. On cite de lui un mot empreint de toute l'éloquence du crime. Il avait mis sur des charbons ardens les pieds d'une jeune femme, qui eut assez de force d'âme pour regarder son époux avec un sourire; alors Mammone, s'apprêtant à faire subir le dernier outrage à sa pudeur, lui dit : *Vous souriez dans les feux d'un brasier, voyons si vous sourirez dans les feux de l'amour.* Sentiment infernal, exprimé énergiquement par ces vers :

Puisque dans les tourmens vous trouvez des délices,
Il faut dans les plaisirs vous chercher des supplices.

[1] Botta, histoire d'Italie, tom. IV, p. 190.

On voit par mon parallèle entre les brigands de Rome et ceux de Naples, que les premiers se distinguent par leur catholicisme, les seconds par leur royalisme. Auxquels donner la préférence? Ami lecteur

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.



ÉRUPTION DU VÉSUVE.

...... Sed horrificis juxtà tonat Ætna ruinis,
Interdùmque atram prorumpit ad Æthera nubem,
Turbine fumantem piceo et candente favillâ;
Attolitque globos flammarum, et sidera lambit.
Interdùm scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Çum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
VIRGILE.

Nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes:
une pour vous, une pour Moïse, l'autre pour Elie.
ÉVANGILE.

Comme s'il avait voulu saluer l'arrivée du monarque des frimas, le Vésuve entra en éruption au solstice de l'hiver, en 1820. Quelle bonne fortune pour un voyageur! Il y a des expressions capables de donner une idée des grandes scènes de la nature, telles que la cataracte du Niagara et les glacières

7.

de la Suisse; une plume habile peut transporter le lecteur sous la voûte liquide d'un lac qui se précipite du sommet d'un mont, ou sur la surface immobile d'une mer glacée; mais le génie du langage lui-même serait frappé d'impuissance à l'aspect d'une immense montagne en travail du génie de la destruction, entr'ouvrant de toutes parts ses flancs pour donner naissance à des fleuves de laves bouillonnantes, lançant de sa cime jusqu'aux nues une gerbe permanente de flammes et une grêle de rochers gros comme des promontoires, rouges comme le fer battu sur l'enclume, et accompagnant ces terribles phénomènes d'une voix tantôt douloureuse, tantôt menaçante, près de laquelle la voix de la foudre ressemble à la dernière vibration du son d'une cloche.

A ses convulsions, à ses gémissemens, on croirait cette montagne vivante. Lorsque je la sentis frissonner sous mes pas, je frissonnai moi-même d'une agitation nerveuse

inconnue. J'étais accompagné de M. Irisson, jeune parisien d'un cœur et d'un esprit droits, d'une franchise un peu rude, d'un enthousiasme ardent pour les beautés de l'ordre physique et moral. C'était la première fois que je le voyais; nous nous saluâmes avec indifférence. Arrivés aux pieds du Vésuve, nous échangeons quelques paroles réservées; au milieu de la montagne, la conversation s'anime; au sommet, nous étions amis, tant les merveilles de la nature établissent une rapide communication entre les individus homogènes! Ailleurs, nous nous serions observés long-temps avant de nous connaître; mais dans ce lieu magique, lorsque l'on voit à ses pieds des torrens de feu, sur sa tête une pluie de rochers ardens, autour de soi une atmosphère enflammée, je ne sais quelle étincelle électrique vous remue tout entier; on éprouve un invincible besoin de dépouiller l'homme factice, pour montrer ses pensées, ses sentimens à nu. L'éruption de l'âme

répond à l'éruption du volcan. Vous tous, dévots, alchimistes, saint pontife, doux La Mennais, onctueux Frayssinous, n'allez pas au sommet du Vésuve, sa flamme fonderait votre masque. Jésus-Christ se transfigura sur une montagne, mais vous, en tout opposés à lui, votre transfiguration cesserait.

M. Irisson fut d'avis de ne pas gaspiller notre temps à visiter l'ermite du Vésuve, qui s'est embusqué à mi-côte de la montagne pour rançonner les voyageurs, leur débiter des niaiseries, et leur faire coucher leur nom sur un grand livre aussi crasseux que véridique, car il met en relief la petite vanité des signataires. Encore si c'eût été un capucin, nous ne l'aurions pas dédaigné; qui dit moine, dit un animal plus ou moins curieux à observer; mais l'ermite du Vésuve est tout bonnement un laïque qui, après avoir été long-temps courtier des âmes du purgatoire et des courtisanes, a obtenu, moyennant une redevance annuelle, la capucinière du

Vésuve avec les droits, profits et priviléges qui y sont attachés. Ce spéculateur, sachant combien est puissante sur la multitude l'étiquette du sac, s'est enveloppé d'un froc, coiffé d'un capuchon, et parce qu'il est moins qu'un homme, il se donne pour un moine.

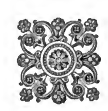
Notre éruption vésuvienne, bien éloignée de ressembler à celle qui fit périr Pline, ensevelit Herculanum et Pompéi, était en quelque sorte une éruption d'amateurs. Les rochers vomis par le cratère n'avaient guère que cinq ou six pieds cubes; après les avoir vus tomber près de nous, bondir et rouler, nous courrions après pour les mesurer et nous chauffer à leurs masses rouges et incandescentes. Les laves qui sillonnaient la montagne étaient seulement larges de trente à quarante pieds; ici elles formaient des îlots, là des deltas, et à chacune de leurs sources elles représentaient des éruptions en miniature. Les matières fondues s'amoncelant, lançaient à de petites hauteurs des substances légères et

igniformes : ces flocons de feu retombaient quelquefois sur nos habits, et nous les secouions comme on secoue des flocons de neige. Tous ces petits cratères soupirant d'innocens brandons, offraient un spectacle gracieux à côté du spectacle imposant de la grande bouche volcanique, qui vomissait les entrailles de la montagne et dont la langue enflammée, après s'être dardée impétueuse dans l'air, s'inclinait ensuite mollement, comme pour lécher les nuages.

En extase devant ce tableau, je m'écriai : c'est ici que le créateur de l'univers se révèle ; passons la nuit sur cette montagne, enivrons-nous de la plus sublime des contemplations ! « N'est-ce pas votre avis, milord ? dis-je à un Irlandais, notre compagnon, dont je n'ai pas encore parlé et pour cause, et qui, flegmatiquement assis sur un roc, esquissait au crayon des objets inesquissables. *Pâsse le nuit sur le montagne!* répond l'insulaire ; *oh! no : le souper! et mes bottes!* » et il me montrait

sa chaussure, dont le cuir était un peu raccorni par les cendres chaudes sur lesquelles nous marchions. Le malheureux, être préoccupé de ses bottes et de son *beefsteek!* tant de matérialité me glaça. Partons, dis-je à M. Irisson, cet homme est capable de mettre un éteignoir sur le flambeau du Vésuve. Nous descendîmes la crête du mont avec quelque difficulté, nos conducteurs n'avaient pas osé nous y suivre.

Adieu, noble montagne, tu m'as fait connaître au plus haut degré le délire de l'enthousiasme et les voluptés de la terreur.



HOSPITALITÉ.

Ne fugite hospitium; neve ignorate Latinos
Saturni gentem, haud vinclo nec legibus æquam,
Sponte suâ, veterisque dei se more tenentem.
VIRGILE.

Les Latins sont fameux par l'hospitalité :
Enfans du vieux Saturne, en eux l'humanité
N'est pas le fruit des lois; leur bonté volontaire
Suit de leur premier Dieu l'exemple héréditaire.
DELILLE.

EST-CE depuis l'abolition du culte de Saturne en Italie, que cette contrée a cessé d'être hospitalière? Comment un dieu de la fable avait-il plus d'influence sur le cœur des mortels que n'en a aujourd'hui un dieu catholique? celui-ci ne prescrit-il pas l'hospitalité, l'amour du prochain, la charité, etc.? oui, mais il ne les recommande que comme des vertus, d'autres religions les ordonnent comme des devoirs.

Le catholicisme met la morale en précepte, le paganisme la mettait en action ; le premier divinise la bienfaisance, le second l'humanise. Le culte de Mahomet lui-même est, en réalité, beaucoup plus charitable que le culte de Rome ; car l'islamisme exige de tous ses sectateurs le vingtième de leurs revenus pour les pauvres ; faute de remplir à la lettre cette obligation, on n'entre pas dans le paradis de Mahomet. Point de houris pour les hommes insensibles aux maux de leurs semblables. Mais l'harpagon le plus renforcé, dont le cœur a toujours été, durant sa vie, bardé d'un triple airain, se fait assurer le parvis catholique au moyen d'une somme qu'il lègue, *in articulo mortis*, à l'église romaine.

Les religions de l'antiquité n'admettaient pas toutes ces transactions par lesquelles le prêtre se met subtilement à la place de Dieu et à la place du pauvre. L'évangile, repoussant aussi ces fictions frauduleuses, recommande l'hospitalité, de la manière la plus

formelle, dans le tableau du dernier repas de Jésus-Christ : ce fils de l'homme, rompant le pain avec ses disciples, prononce ces sublimes paroles : « *mangez, ceci est mon » corps ; répétez souvent cette action en » mémoire de moi.* » C'est comme s'il avait dit : ce pain, fruit du labeur de l'homme, ce pain qui, étant destiné à se convertir en sa substance, peut être considéré comme son corps ; ce pain, il doit le partager en tout temps, en tous lieux, avec son semblable, pour resserrer avec lui les liens de la fraternité. Jamais législateur ne peignit par une image aussi vive le charme inexprimable de l'hospitalité, et n'en prescrivit la pratique en des termes aussi touchans. La phrase du Christ est elliptique, je le sais ; mais les ellipses de sentiment sont bien vite saisies par tous les cœurs bien nés. O divine allégorie, quel travestissement l'on t'a fait subir ! Si, en vertu de ce qu'elle ordonne, je demande l'hospitalité à un ministre des autels, il me

présentera pour toute nourriture, quoi?... je n'ose le dire, tant son procédé est audacieux, absurde et dérisoire!

Interprété par le papisme, le code divin s'étonne d'enseigner toutes les inepties, d'autoriser et d'absoudre tous les crimes. Ce papisme, qui n'a pas su dessécher les marais pontins, dessèche en Italie tous les esprits et tous les cœurs : nulle hospitalité ni à Florence, ni à Rome, ni à Naples. Dans ce dernier pays surtout on dirait que les habitans redoutent les épanchemens, suite ordinaire des banquets. Un étranger avec les plus belles lettres de recommandation n'est point invité par eux à partager le repas de famille.

J'ai demandé quelques explications sur ce sujet à un jeune Napolitain qui se croit de l'esprit parcequ'il s'est érigé en frondeur de son pays. « J'en rougis pour mes concitoyens, m'a-t-il répondu; mais mon amour de la vérité me force d'avouer que notre civilisation est bien arriérée sous le rapport en

question. Toute notre obligeante urbanité envers les étrangers consiste en fastidieux complimens. Quand un Napolitain vous a protesté de sa servitude, il croit avoir atteint le *nec plus ultra* de la politesse; vous invite-t-il à passer un quart d'heure dans sa loge au spectacle? il pense avoir acquitté la meilleure lettre de recommandation et être libéré envers vous. — Qu'entendez-vous par un quart d'heure dans sa loge, le spectacle ne dure-t-il pas trois heures? — Il est vrai, mais comme il a fait la même invitation à dix ou quinze autres personnes, il faut qu'un invité fasse place à l'autre, car la loge ne peut contenir que deux ou trois survenans. — Je présume du moins que, dans les maisons aisées, il y a un couvert pour le compatriote ami particulier du maître du logis? — Chez les Napolitains, l'amitié est plus métaphysique, jamais nous ne la représenterons avec une fourchette à la main. Les prêtres d'Isis eussent admis à leurs mystères un non-initié plus

8.

facilement que nous n'admettons chez nous à l'heure des repas un individu quelconque : le domestique du logis dit, avec un air sententieux : *ils vont manger;* le Napolitain le plus intime de la maison s'en retourne gravement; mais si le laquais s'écrie, *ils mangent, mangianno,* le visiteur s'enfuit comme un diable devant l'eau bénite, ou comme si on le menaçait de le mettre à la broche. — L'avarice est-elle la cause de cette singularité ? — L'avarice y a sa part, mais plus encore la honte, et un certain respect humain : Les Napolitains n'ont pas encore fait une loi sur la propreté, la constitution nouvelle n'en dit pas un mot : le linge de table ne se change pas tous les jours, en outre on rougirait de faire connaître la parcimonie de ses repas, lorsqu'on ébranle la rue de Tolède avec un pompeux équipage. On veut, avant tout, sacrifier à l'autel de la vanité ; mais la fortune le plus souvent ne suffit pas pour faire dîner les chevaux et leurs maîtres.

— Je ne m'étonne plus de l'immense quantité de voitures qui encombrent les rues de Naples. — Toutefois vous trouverez encore dans la grande Grèce des vestiges de l'hospitalité antique. — C'est ce que je vérifierai incessamment.





LE SANG DE S[T]-JANVIER;

L'AQUA TOFANA.

Il est un peuple obscur, imbécille, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.

VOLTAIRE.

VOULEZ-VOUS un moyen aussi simple qu'infaillible de connaître quel est dans le monde entier le peuple le plus dévot, le plus affamé de miracles? cherchez le peuple qui excelle à distiller les plus funestes poisons, qui assassine avec le plus de préméditation et de sang-froid, qui croupit dans la plus profonde ignorance, dans la plus lâche oisiveté, qui a subi le plus de jougs, qui dort le mieux dans les fers.

Cette esquisse, direz-vous, ressemble trait pour trait aux juifs d'autrefois et aux Napolitains d'aujourd'hui. Voilà aussi les peuplades les plus dévotes des temps anciens et modernes, et parmi lesquelles abondent les plus effrontés thaumaturges. S'il reprenait fantaisie actuellement à quelque dieu de revêtir la forme humaine, comme cela se voit dans la mythologie et ailleurs, ne craignez pas qu'il se hasarde à opérer sa métamorphose chez une nation éclairée, en Angleterre, par exemple : non, ce dieu descendra droit à Naples, où il trouvera bêtes et gens tout prêts à le recevoir.

Représentez-vous une statue tenant d'une main la fiole miraculeuse du sang de St-Janvier, de l'autre main une bouteille du terrible poison appelé *aqua tofana*, vous aurez la figure allégorique du peuple napolitain.

L'*aqua tofana* est un poison dont la renommée homicide éclipse celle de tous les poisons de l'antiquité. La fameuse Locuste ne se croirait pas digne de dénouer les cor-

dons des souliers au Napolitain inventeur de ce terrible breuvage, perfectionné par ses compatriotes. Nulle antidote ne peut ni en prévenir, ni en arrêter les effets : un médecin de Naples m'a assuré que la base des ingrédiens de cet *arcanum* infernal se compose d'opium et de mouches cantharides. L'*aqua tofana* est claire et sans goût, comme de l'eau de roche ; elle achemine lentement sa victime vers une telle dissolution que les membres se séparent du corps et tombent. Ganganelli, empoisonné (on sait par qui) dans des figues, ses fruits de prédilection, infectées d'*aqua tofana,* Ganganelli eut une agonie de six mois, et au moment où son convoi funèbre passait sur le pont St-Ange, une jambe se détacha de son cadavre, pendit hors du lit de parade, et serait tombée à terre si un prêtre ne l'avait soutenue.

Outre l'avantage de posséder exclusivement le secret de cet étrange poison, Naples

est encore la seule ville de l'Europe qui soit sanctifiée au moins deux fois l'an par un miracle : c'est la liquéfaction du sang de S[t]-Janvier. Notre archevêque de Rheims avec sa sainte-ampoule, qui fait aussi beaucoup d'honneur à la France, doit céder le pas à l'archevêque vésuvien : celui-ci tient en sa main une bouteille pleine d'une substance rouge coagulée ; il l'approche discrètement d'un réchaud caché près de l'autel, en priant le bon S[t]-Janvier de liquéfier son sang ; ô prodige ! la liqueur devient fluide, c'est la preuve manifeste des bonnes intentions du patron de la ville. Toutes les rues retentissent de ces mots : *le miracle est opéré ;* on l'annonce au son des cloches, au bruit du canon ; on fait porter à l'instant cette excellente nouvelle au roi ; est-il absent, on lui dépêche un courrier. La populace de Naples, la plus déguenillée du globe, crie : *vive S[t]-Janvier ! vive le roi !* elle rugit d'allégresse et court au cabaret pêle-mêle avec toute la cléricature.

Cependant quelques individus, après avoir bu dévotement à la prochaine liquéfaction du sang miraculeux, se retirent à l'écart et prient aussi St-Janvier de bénir leur petite fiole d'*aqua tofana*, préparée soit pour un époux qui tient à la vie comme à toutes ses vieilles habitudes, obstination que sa tendre moitié veut corriger, soit pour quelque prélat dont les bas violets et la mitre sont convoités par son grand vicaire.

L'assassinat avec le poison ou le stilet est une profession à Naples comme celle de courtier de Vénus. Ni l'une ni l'autre ne s'avouent hautement, mais toutes les deux sont protégées par le bandeau de Thémis. Les cliens savent se mettre en rapport avec cette espèce d'hommes d'affaires : on sait que dans cette ruelle demeurent la plus subtile empoisonneuse, le joueur de poignard le plus expéditif. On s'abouche, on donne un à-compte sur le prix convenu ; la somme s'élève à proportion de l'importance du personnage.

Le sang d'un noble se paie beaucoup plus cher que le sang d'un roturier. Le marché conclu, l'assassin de profession met la main sur l'évangile et jure de remplir son engagement. Rien ne sauvera la victime, le crime tient sa parole; que dis-je! il s'en fait un point d'honneur, un point de conscience!

Deux gentilshommes napolitains, n'ayant pas assez de courage pour se mesurer l'épée à la main, résolurent de s'entr'assassiner et payèrent à cet effet un meurtrier fort accrédité. Chacun d'eux lui indiqua la livrée de son ennemi. Le premier gentilhomme expédié, l'assassin marche au second. « Quoi! dit celui-ci, suis-je déjà vengé? — Oui, répond l'autre; mais j'ai accepté de votre ennemi une commission semblable contre vous. C'est un malentendu dont je suis sincèrement affligé : celui qui m'a payé votre mort est mort lui-même; il ne peut me reprocher mon manque de foi, je le sais; mais j'ai reçu son argent, j'ai juré sur l'évangile et par le sang

de St-Janvier de vous assassiner : Mettez-vous à ma place ; il faut que je dégage mon serment. » Il dit et lui perce le cœur.

Tu frémis, cher lecteur, tu détournes les yeux avec horreur de ce tigre à face humaine. Ah ! fais remonter plus haut ton indignation : c'est le gouvernement sur lequel doit peser la terrible responsabilité de ces crimes. Le misérable qui essuie avec tranquillité son poignard tout fumant d'un double homicide, avait peut-être reçu de la nature les germes de toutes les vertus. L'éducation, les lois, la religion se sont donné la main pour fausser son jugement, égarer son esprit, pétrifier son cœur.

Où va maintenant ce fratricide? à confesse, où il reçoit son absolution en donnant pour les besoins de l'église la centième partie de l'argent de ses meurtres ; donc il y a dans son métier cent pour cent à gagner. Voilà comme il raisonne, voilà comme il doit raisonner d'après les idées superstitieuses qui

lui ont été inoculées dès son enfance, et qu'entretient l'infâme spéculation du clergé.

Ce n'était pas ainsi qu'en agissaient les prêtres païens : Constantin, meurtrier de sa femme et de son fils, leur demanda vainement de l'admettre à l'expiation ; ils le repoussèrent. Furieux de ce refus, l'empereur demanda le baptême, dont l'eau avait déjà la réputation d'enlever toutes taches de sang.

Peu de temps avant mon arrivée à Naples, un certain Grifaldi, exerçant d'une manière trop ouverte son métier d'assassin, fut enfin déféré aux tribunaux. Loin de repousser aucune charge, il se complut à raconter à ses juges toute sa vie, qui était un tissu d'assassinats. Comme il rattachait aux quatre-temps l'époque d'un de ses plus grands crimes, le président lui demanda s'il observait les jours de jeûne : le scélérat, piqué au vif d'un tel doute, s'écrie avec amertume : ô ciel ! me soupçonneriez-vous donc de n'être pas catholique ?

Les empoisonneurs et les égorgeurs de Naples sont d'une ponctualité extrême à remplir tous les devoirs matériels de leur croyance. Ne craignez pas qu'ils transgressent les commandemens de l'église sur la messe, la communion, le carême, etc.; c'est par toutes ces pratiques qu'ils établissent avec St-Janvier une balance de compte. Ils voient en ce saint le premier ministre du père éternel; et, comme à Naples, de temps immémorial, le premier ministre règne de fait et le souverain de nom, ils supposent qu'il en est ainsi dans le ciel. Aussi ont-ils cinq espèces de sermens de valeur bien différente :

Par Dieu ! est le plus insignifiant de tous, un jurement de pure forme, nullement obligatoire, comme celui d'un souverain absolu à une constitution libérale;

Par St-Sébastien ! est de meilleur aloi; il suppose une intention éventuelle; il équivaut à l'engagement que prend un juge jé-

suite, un Séguier de 1826, d'accorder ses arrêts avec sa conscience, quand celle-ci s'accorde avec son intérêt;

Par St-Jean! a plus de valeur; il a le même poids qu'une promesse de fidélité féminine sous seing-privé;

Par St-Pantaléon! prend un caractère sérieux, à demi-obligatoire; on ne doit le violer qu'avec beaucoup de mystère, comme le vœu de chasteté des prêtres;

Par le sang de St-Janvier! pèse lui seul plus que les quatre autres; il engage d'une manière presqu'absolue. St-Janvier est le saint le moins facétieux du calendrier; il n'entend pas qu'on plaisante avec son sang. Les Napolitains savent que les plus grands malheurs planent sur la tête de celui qui viole ce serment, voilà pourquoi ils ne le prodiguent pas. Si donc un marchand de vin atteste le sang de St-Janvier que son vin est franc et de bon crû, buvez hardiment, comme un Alexandre.

Et pourquoi les Napolitains ne seraient-ils pas religieusement fidèles à St-Janvier? Ne les protège-t-il pas contre les ravages du Vésuve? Lorsqu'en 1794, la montagne bondissant sur ses bases fit écrouler dans ses cavités brûlantes une partie de son sommet qu'elle revomit soudain avec des tourbillons de flammes et des torrens de matières bitumineuses, de formidables tonnerres souterrains mêlés au craquement du globe, réveillèrent en sursaut les pâles Napolitains : courir aux églises, promener dans les rues la tête de St-Janvier, le visage tourné vers le Vésuve, conjurer Jésus-Christ d'attendrir le Saint en leur faveur, ce fut pour les citadins l'affaire d'un instant.

Bientôt une rivière de lave brûlante, enflée de mille ruisseaux de feu s'élançant du haut de la montagne, retombe en large cataracte au fond des abîmes, entraîne avec elle églises, couvens, maisons de campagne, dévaste une immense étendue de pays, dé-

truit de fond en comble la belle et riche ville de Torre del Greco, poursuit son cours vers le rivage, se précipite furieuse dans la mer, où elle se durcit et forme un menaçant écueil. « Tu t'arrêteras là, » lui a dit St-Janvier. Tombez donc à genoux, Napolitains ! criaient les prêtres, et rendez grâce au puissant protecteur du royaume. Et la foule de se prosterner en poussant des cris sauvages en l'honneur de son idole. Malheur à l'imprudent qui se permettrait la moindre irrévérence envers St-Janvier ; son corps serait dépécé à l'instant même par la multitude ; à Rome, au contraire, on peut plaisanter des cérémonies religieuses, et il est loisible à tout étranger, lorsque le viatique passe dans une rue, de ne pas faire plus attention au porte-Dieu qu'à un porte-mouchettes.

C'est donc à Naples qu'il faut venir pour voir jusqu'à quelle dégradation la crédulité dévote peut ravaler l'animal appelé homme.

HERCULANUM ET PORTICI.

Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rostris galeas pulsabit inanes,
Et effossis grandia mirabitur ossa sepulcris.
VIRG.

Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille,
Entendra retentir les casques des héros
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.
DELILLE.

C'EST aussi un laboureur qui, *en heurtant avec le soc* le chapiteau d'une colonne, a le premier découvert, en 1689, la ville d'Herculanum; mais ce ne fut environ que quatre-vingts ans après, sous le règne de Charles III, que commencèrent les fouilles.

Deux villes l'une sur l'autre, voilà le phénomène que présentent Portici et Herculanum : la première est en superposition avec la

seconde. Depuis l'éruption vésuvienne de 79, époque du règne de Titus, Herculanum dort avec ses antiquités dans les entrailles de la terre; car les excavations qu'on y a pratiquées sont si imperceptibles, qu'elles n'ont pu troubler le long sommeil de cette belle cité.

Les souverains ont un zèle extrême pour fouiller dans les poches des peuples; mais s'agit-il de fouiller une terre recélant les trésors des sciences, des beaux-arts dont la découverte doit accroître le domaine de la pensée, alors les pasteurs-couronnés montrent la plus grande apathie, comme s'ils craignaient qu'une lumière souterraine, éclairant leurs troupeaux, ne les rendît indociles au ciseau qui les tond. Telles étaient mes réflexions lorsque je descendis par une espèce de puits dans Herculanum. Arrivé au fond, on se glisse plutôt qu'on ne marche dans des sentiers étroits, ténébreux, humides, et c'est avec une peine infinie qu'à la lueur des tor-

ches on parvient à discerner la forme d'un vaste théâtre; mais il est impossible d'en apprécier l'architecture et les proportions. Malgré la confusion et l'obscurité répandues sur tous les objets, d'intrépides amateurs qui ont de la foi dans les yeux comme dans l'esprit, se sont extasiés à chaque pas devant les merveilles invisibles de ces catacombes. Pour moi, j'en sortis à demi asphyxié, en qualifiant de fossoyeurs les prétendus ingénieurs qui ont dirigé les fouilles. Le bon roi Charles III, lorsqu'il a voulu couvrir son royaume de palais, ridicule assemblage de luxe et de mauvais goût, a bien su se procurer de l'argent; il n'en a point trouvé pour déterrer les monumens d'Herculanum, et cependant les chefs-d'œuvre des arts, simples échantillons des merveilles renfermées dans cette souterraine cité, chefs-d'œuvre exhumés sans grand travail, sont d'un prix inestimable.

Au défaut du roi, la nation tout entière

n'aurait-elle pas dû réclamer l'entreprise de ces nobles travaux ? Comment stimuler sa paresse et donner du mouvement à sa croupissante civilisation, si elle reste indolente et froide quand Herculanum lui crie : tu me foules à tes pieds, rends-moi le soleil qui s'est couché pour moi depuis dix-huit siècles ! Comment donner de l'ardeur aux Napolitains ? rien de plus facile : persuadez-les que les os d'un grand saint sont inhumés sous Portici, alors vous les verrez remuer la terre comme des taupes, et la ville d'Herculanum sortira de son tombeau.

Les Napolitains ont poussé leur stupide apathie jusqu'à déposer des collections précieuses de vases, de tableaux, de statues et de raretés de toute espèce tirés d'Herculanum, de Pestum, jusqu'à déposer, dis-je, tous ces trésors dans le muséum de Portici, au pied même du Vésuve, sur la route de la destruction ; et si la lave qui en 1794 a dévoré Torre del Greco, s'était dirigée vers

Portici, c'en était fait une seconde fois de toutes ces antiquités. Mais patience; ce qui n'est pas arrivé au dix-huitième siècle arrivera probablement au dix-neuvième.



ÉTRANGE COMMERCE
ENTRE NAPLES ET ROME.

. . . . O jour! jour exécrable,
Jour de deuil, où l'acier dans une main coupable
Osa... quoi! je n'ai pas arrêté ses efforts.
Malheureuse Héloïse, ah! que faisais-je alors?
Mes cris, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auraient... Rien n'attendrit leur rage frémissante;
Ils ne m'écoutent point : le sang coule, ah! cruels!
Quoi mes cris, quoi mes pleurs paraîtront criminels!
Quoi, je ne puis me plaindre en mon malheur funeste!
Nos plaisirs sont détruits : ma rougeur dit le reste.

*Épître d'*Héloïse.

Quelles affaires commerciales peuvent faire deux villes sans manufactures, sans industrie? vous ne le devineriez jamais. Naples mutile les vivans, Rome mutile les morts, et les résultats de cette double opération sont la base de leur commerce réciproque; en d'autres termes, la ville de St-Janvier exporte pour la ville de St-Pierre tous les castrats

nécessaires à la chapelle du pape et aux divers théâtres de l'opéra, où ils remplissent les rôles de femmes, et la ville de St-Pierre exporte pour la ville de St-Janvier de nombreuses reliques, en paiement des castrats qu'elle a reçus. La balance de ces divers comptes s'établit, selon la coutume, par des livres tenus en partie double.

L'entrepreneur en chef des castrations à Naples correspond directement avec le confesseur du pape, seul dispensateur des reliques romaines. Ils se font connaître les besoins réciproques de leurs concitoyens, et les envois des diverses marchandises ont lieu d'après un tarif établi conscieusement de part et d'autre.

Voici comment j'ai découvert ce genre de trafic, qui n'a encore été signalé par aucun voyageur : Je visitais la cathédrale de Naples, accompagné d'un sacristain qui m'en faisait remarquer les richesses ; il n'avait garde d'omettre l'énumération des reliques. « Voici, me

dit-il, un tabernacle doré qui renferme une inestimable relique de Ste-Catherine de Sienne; c'est celui de ses doigts qui fut honoré de l'anneau nuptial lorsqu'elle épousa Jésus-Christ en présence de bons témoins, comme chacun sait. — Je ne conteste pas ce fait, très-révérend sacristain; mais je nie que le tabernacle contienne le doigt de l'illustre épousée, attendu que je l'ai vu à Rome dans l'église de Ste-Marie-Majeure. Me soutiendrez-vous que le doigt annulaire de Ste-Catherine est en même temps à Rome et à Naples? Votre supercherie me ferait presque douter du mariage en question. — Douter! répond le porte-croix en pâlissant; douter, ce serait risquer votre salut. Retenez votre doute, monsieur, et je vous dirai comme quoi la Providence a conduit ici le bienheureux doigt de Ste-Catherine.

A l'époque de la sainte entreprise des Pazzi sur les Médicis, un des conjurés déroba pieusement ce doigt dans la cathédrale de Sienne,

afin qu'il lui donnât le courage nécessaire à l'accomplissement de son dessein. Il se trouva bien de cette dévote précaution ; car après avoir donné un coup de poignard efficace, il échappa seul, par miracle, au carnage des conjurés. Arrivé à Rome, il remit le précieux doigt de Ste-Catherine au cardinal neveu, qui s'en servit d'abord pour lui donner l'absolution, puis le déposa entre les mains du conservateur général des reliques. Depuis longtemps la cathédrale de Naples désirait posséder ce saint doigt ; nous avons offert en échange le meilleur *musico* du chœur, le confesseur du saint-père a accepté le marché. — Ainsi, voilà Rome dépourvue de tout relique de Ste-Catherine de Sienne ? — Pardonnez-moi, elle a remplacé ce doigt par un autre. — Oui ; mais ce doigt n'a pas porté l'anneau de Jésus ; sait-on du moins à quel usage il a servi ? — Oh ! dit le sacristain, ce nouveau doigt aura été sanctifié d'une manière quelconque. »

Le royaume de Naples envoyât-il des eunu-

ques par milliers dans la ville sainte, celle-ci aurait toujours des reliques à donner en échange, attendu qu'elle en possède des mines inépuisables. Les catacombes recèlent soixante-dix mille martyrs, et le puits de *Sta-Prudenziana*, plus de trois mille; outre ce riche capital, il y a encore des fonds de réserve dans tous les caveaux des églises. Tous ces trésors cadavéreux sont l'objet de la jalousie des Napolitains, qui s'évertuent à en acquérir de semblables. Il y a dans cette ville des amateurs usuriers qui prêtent de l'argent à la petite semaine sur de bonnes reliques dont l'authenticité est dûment constatée. Ainsi les Égyptiens mettaient en gage chez leurs créanciers les momies de leurs parens.

Les habitans du Vésuve ont emprunté bien d'autres usages aux habitans des rives du Nil; j'aurai plus d'une fois l'occasion de faire de tels rapprochemens. Le premier eunuque qui parut à Naples était égyptien; il

débarqua dans le port de Bari, ville célèbre par son commerce avec les Dalmates et les Levantins, plus célèbre par l'excommunication que le pape Urbain II y lança contre l'église grecque, en punition de ce qu'elle refusait à la seconde personne de la Trinité la faculté d'engendrer la troisième. Loin de moi la pensée de refuser à Urbain II des éloges mérités pour son zèle en faveur de la procession du St-Esprit et de la faculté génératrice du Fils de Dieu. Mais pourquoi n'a-t-il pas étendu sa sollicitude jusqu'aux fils des hommes, s'il avait séparé du giron de l'église tous les Napolitains qui mutilent leurs enfans; il aurait anéanti cette coutume atroce avant qu'elle ne se fût incorporée avec les mœurs de ce peuple.

Malgré ma tendresse respectueuse pour la papauté, je suis forcé d'avouer qu'elle a puissamment contribué à propager la castration en peuplant ses orchestres catholiques des victimes de cet art inhumain. Le saint-

siége n'a excommunié cet infâme abus qu'après l'avoir rendu indéracinable. Bien plus : l'église de Rome permet aux castrats de recevoir les ordres : un être qui est moins qu'un homme est-il donc encore bon à faire un prêtre ? Le pape infaillible dit oui, je me garderai bien de dire non. Toutefois, afin de se conformer aux canons du deuxième concile de Nicée, un eunuque-prêtre est obligé, avant de consacrer l'hostie, de mettre dans sa poche ce qui lui manque ailleurs. Mais le monachisme n'a jamais voulu se prêter à ce système de compensation. Tout individu, pour devenir moine ou gris ou blanc ou noir ou pie, soit *chaus* soit déchaux, doit être homme au grand complet ; on ne transige pas avec cette obligation. La soutane peut quelquefois se trouver prise au dépourvu, le froc jamais.

Quoique le crime de la castration soit presque devenu une mode, la nature, dont le cœur des mères est le dernier retranche-

ment, se révolte de temps en temps contre cette barbarie. Il arriva pendant mon séjour à Naples une scène fort tragique à ce sujet.

Un menuisier demeurant *al largo del Castello,* ayant manifesté devant sa femme l'intention de faire un *musico* de leur fils unique, éprouva de la part de la mère une vive opposition. Attendez au moins, lui disait-elle, que St-Janvier m'accorde un second enfant. Je n'ai que celui-ci, je l'ai nourri de mon lait; il est d'une santé trop délicate pour supporter l'opération. Pourquoi nous priver de notre unique enfant? Le menuisier se laisse fléchir en apparence par les larmes de sa femme; il la rassure. Mais dès ce moment elle ne quitte plus son fils; quand elle ne le tient pas dans ses bras, elle le suit des yeux et le couve en quelque sorte de ses regards. Les liaisons de son mari avec un chapelain de la cathédrale entretiennent sa sollicitude maternelle.

Un matin, en se réveillant, elle ne trouve plus son fils dans son berceau. Un affreux soupçon opprime sa pensée; elle court échevelée, à demi-vêtue, sur les traces du ravisseur. L'instinct maternel la dirige: elle arrive hors d'haleine chez un opérateur en vogue; elle voit...... quel spectacle pour l'œil d'une mère! elle voit son fils étendu et garrotté, et près de lui l'instrument mutilateur encore tout sanglant. Pousser un cri d'entrailles, saisir le fer, le plonger dans le cœur de son mari, tout cela fut prompt comme sa douleur; elle tombe alors sans connaissance, une fièvre dévorante la saisit; dans son délire elle demande son fils, on le lui présente pâle, les traits altérés par l'horrible mutilation: ce n'est pas celui-là! s'écrie-t-elle. Elle meurt enfin, heureuse d'échapper ainsi à des tourmens que la nature, moins cruelle que les hommes, n'avait point destinés au cœur d'une mère.

Quand on pense que des peuples civilisés,

des peuples qui prétendent professer la seule religion agréable à Dieu, sont capables d'un tel excès de barbarie, on est forcé d'avouer que le culte romain a le privilége de convertir l'homme en un tigre-dévot bipède plus féroce que le tigre à quatre pieds.



AUDIENCE JUDICIAIRE.

Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle, tous les matins, une sybille étique;
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux;
La Disette au teint pâle, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans, et l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de leurs gémissemens.

BOILEAU.

Si Naples a perdu son antique et noble dénomination de *mère des études*, on peut lui donner en revanche le titre de *patrie des miracles, des castrats et de la chicane*. Le lecteur ne me chicanera pas sur les deux premières qualifications, je pense les avoir étayées d'un assez bon nombre de faits. Justifions la troisième.

« Nous ne trouverons plus de place, *mio carissimo-illustrissimo signore;* hâtons-

nous, don Igacio doit avoir commencé sa plaidoirie. » Qui me parle ainsi en m'entraînant vers le palais de justice? un petit procureur, natif de Crotone, à la taille en zigzag, mais dont les longues jambes, ayant usurpé son buste, dévorent le pavé. C'est un vrai vélocipède. Nous voici en un clin d'œil au palais de Thémis, dont l'escalier, couvert d'une boue épaisse, est encombré d'une foule de procureurs, d'avocats, d'hommes de loi de toute espèce. « Comment arriver, don Sgrafinachione, dis-je à mon procureur crotoniate; mais lui : — accrochez-vous à ma robe. » A ces mots il se met à jouer des coudes et des jambes et m'entraîne à sa suite dans l'auditoire.

Quel brouhaha! on parle, on crie, on rit, sans respect pour les cinq juges déjà exhaussés sur leurs siéges. Au milieu de ce charivari, don Igacio, un des avocats les plus célèbres de Naples, lit la procédure d'une cause qui s'instruisait devant la cour depuis sept ans;

il s'agissait d'une violation de dépôt qu'il prouve par des faits matériels d'une évidence mathématique et par les dépositions unanimes de témoins. Cependant les juges ajournent leur arrêt. Don Sgrafinachione, lisant dans mes yeux ma stupéfaction : « admirez plutôt, me dit-il, cette circonspection judiciaire qui ne veut rien précipiter. Vous trouvez ce procès bien vieux, pourtant ce n'est qu'un enfant de sept ans, ne faut-il pas le soigner jusqu'à maturité? sans cette précaution, que deviendraient tous nos gens de loi, dont le nombre s'élève à *onze mille?* Voulez-vous que tous ces gens-là meurent d'inanition? Le tribunal a suspendu sa décision pour donner le temps au violateur du dépôt d'acheter des témoins. Les juges seront récompensés de ce sage délai par quelques petits présens qui leur sont indispensables pour vivre honorablement; car...... » une nouvelle affaire qui s'agite avec chaleur interrompt mon donneur d'explications : le

ministère public appelait la sévérité de la loi sur la tête d'un pêcheur de Gaëte, lequel avait contraint son épouse de jeter dans la mer leur enfant nouveau-né. « Pourquoi ce scélérat n'est-il pas présent à l'audience, don Sgrafinachione? — C'est une condescendance de la part du principal juge, auquel le pêcheur se sera engagé à fournir du poisson pendant un certain temps, engagement qu'il ne pourrait remplir si, au lieu de le laisser à ses filets, on le jetait en prison. — Me voilà suffisamment instruit; grand merci, don Sgrafinachione; j'aperçois plusieurs de vos confrères qui veulent s'entretenir avec vous. En France, les bons procureurs s'abouchent, à l'insu de leurs cliens, pour appointer ensemble leurs causes rivales; il doit en être ainsi à Naples. Adieu donc, comptez sur ma pratique si la fortune m'envoie quelque procès. » Je le quitte alors et je sors précipitamment de cet antre de la chicane, surnommé *palais de justice*.

Le soir de ce même jour, je rendis visite au président du parlement, M. Galdi, homme d'un beau talent et d'un noble caractère, qui gémit en secret sur la dégradation de ses compatriotes. Je m'exprimai avec chaleur sur l'étrange manière dont s'instruisaient les procès à Naples, et sur les égards qu'on avait pour les assassins.

M. Galdi accueillit mes observations avec beaucoup de froideur; il y avait près de lui un jeune homme qui rougissait. Quand il fut sorti, M. Galdi me dit : « savez-vous bien que vous venez de me mettre à la torture? Le jeune homme qui était tout à l'heure à ma droite sort d'une fort vilaine affaire : il était accusé d'avoir tué dans un chemin étroit le mari d'une femme qu'il a, dit-on, séduite. Son défenseur a requis le tribunal de nommer des commissaires pour reconnaître le chemin, théâtre prétendu de l'assassinat. Ces commissaires ont déclaré que le chemin en question n'existait pas; ils devaient ajouter

que, tout récemment on a arraché les haies qui bordaient le sentier, et qu'on l'a mis en labour comme les terres adjacentes. L'accusé a été renvoyé absous. Je le reçois dans ma maison parce qu'il est chaud partisan du nouvel ordre des choses, et qu'il exerce une grande influence dans les Abruzzes. Au premier jour, je ferai une proposition au parlement, tendante à réformer les abus énormes de notre jurisprudence civile et criminelle. Cette mesure diminuera, je l'espère, cette soif de chicane qui dévore les Napolitains. Les Normands, qui au onzième siècle dominaient dans ce royaume, insinuèrent leurs habitudes litigieuses dans les lois par lesquelles Naples est encore aujourd'hui gouvernée ».

En s'exprimant ainsi, le vertueux Galdi était loin de s'attendre que, sous peu de jours, les baïonnettes étrangères déchireraient tous les plans d'améliorations sociales. A l'aspect de sa patrie transformée tout à coup en pro-

vince autrichienne, il mourut de douleur, tant son âme libre s'indignait de l'esclavage.

Homme philanthrope et courageux, je retournerai à Naples pour m'incliner avec respect devant ta tombe. Si ce beau pays comptait beaucoup de citoyens de ta trempe, il renaîtrait bientôt à la vertu et à la liberté!



LA FÊTE DES MORTS.

En vérité, en vérité, je vous le dis : avant que la troisième génération soit éteinte, le fils de l'homme viendra sur les nues, environné d'une grande gloire et d'une grande majesté; les anges sonneront de la trompette et les morts se lèveront.

ÉVANGILE selon S[t].-Luc.

C'EST pour ne pas être pris au dépourvu que les morts napolitains font une fois l'an l'exercice de la résurrection, comme les soldats font l'exercice à feu avant de se présenter à l'ennemi. Quelque bizarre que semble cet usage, il est réel; je parle en témoin oculaire.

C'était hier la fête des morts à Naples. A un signal on les exhume de petits carrés de terre sablonneuse, formés dans l'intérieur des églises, s'élevant environ un pied au-dessus du pavé de la nef et s'abaissant quatre pieds

au-dessous ; des planches empêchent la terre de se répandre sur les allées ménagées pour les promeneurs entre ces carrés, appelés *giardinetti*, petits jardins. J'entrai avec la foule dans une de ces églises : Quel spectacle ! Je vois immobile et debout une multitude de personnages drapés à l'antique et avec élégance. Ils étaient rangés le long des murs, et de loin ils paraissaient absorbés dans des méditations d'autant plus profondes, que le bruit et le mouvement étaient plus grands autour d'eux. J'approche, et dans les individus, qui avaient l'air si penseurs, je reconnais des cadavres habillés, dont la tête, les pieds et les mains étaient à découvert. Ceux-ci, ayant conservé tous leurs traits, n'étaient guère plus horribles qu'au jour de leur trépas. Ceux-là n'avaient qu'une partie de leur visage, et leurs yeux, hors des orbites, semblaient poursuivre les vivans de regards menaçans : les chairs de presque tous étaient dans un état de complète dessiccation. On

lisait au-dessus d'eux leurs noms et la date de leur mort. Mon cœur se soulevait d'horreur et de dégoût; il n'en était pas ainsi près de moi : la joie et le plaisir pétillaient sur toutes les physionomies, la foule se pressait autour des morts avec un bourdonnement de satisfaction pareil à celui des abeilles qui reviennent à leurs ruches toutes chargées de butin. Les femmes, bien plus nombreuses que les hommes, couraient en se heurtant d'un bout de l'église à l'autre, pour retrouver leurs parens parmi les morts : reconnaissaient-elles ou un fils ou un frère, elles faisaient sur l'état de son cadavre les exclamations les plus étranges et les observations les plus ridicules. A aucune d'elles il n'échappa une expression de sensibilité.

« Viens, Thérèse, criait une tendre veuve à sa compagne, viens donc; regarde mon défunt consort, il a encore ses cheveux et ses dents; il est vraiment beau. — Prenez garde, lui dis-je; avec de telles paroles

vous pouvez le faire ressusciter. » Elle se tut à l'instant, passa outre, et alla promener sur les autres morts la curieuse avidité de ses regards.

Tout le temps de cette exposition des produits du trépas, les églises regorgent de curieux, et des sentinelles sont placées aux portes pour empêcher les inconvéniens d'une trop grande affluence. Enfin, quand la représentation est finie, on recouche dans les *petits jardins* les morts qui, tous les ans, à pareil jour, sont obligés de recommencer cette répétition du jugement dernier.

Que peut faire en faveur de la liberté une nation pour qui la vue d'hommes rongés des vers est un agréable spectacle, les progrès de la destruction de leurs cadavres un joyeux passe-temps, et qui semble redemander chaque année à ses amis, à ses parens la preuve matérielle de leur mort, comme si elle appréhendait leur retour à la vie?

Ce qui se passe dans les rues de Naples

est en harmonie avec ce qui a lieu dans les églises. Les confiseurs font assaut avec les épiciers, pour garnir leurs boutiques de toutes les parties du squelette humain, imitées en sucre, de manière à prendre la copie pour l'original. On voit dans la rue de Tolède une multitude d'enfans, les uns armés de têtes de morts, les autres de tibias, d'os pubis, qu'ils sucent avec avidité; le jour des morts est pour eux, sous le rapport des bonbons et de la gaîté, notre premier jour de l'an.

Je remarquai un marmot de cinq à six ans, frais, vermeil et digne, par la beauté de ses traits, de figurer dans un tableau de Raphaël; il tenait en permanence à sa bouche une tête de mort, en sucre, aussi grosse que la sienne. Le contraste de ces deux têtes présentait le coup d'œil le plus extraordinaire; il ne se doutait guère, le petit gourmand, que la mort userait avec lui de représailles. Ce peuple napolitain révèle l'ig-

nominie de ses pensées jusque dans les objets de la sensualité et de la friandise. C'est jouer de malheur.

Il y a un cimetière hors de la ville pour la dernière populace. On creuse autant de fosses qu'il y a de jours dans l'année. Chaque trou reçoit tous les morts de la journée. Les autres habitans de Naples sont inhumés dans les *giardinetti* de l'église de la confrérie où ils sont enrôlés. Ces églises jouissent de plusieurs priviléges : ici, en montant à clochepied un escalier béni, on gagne une indulgence à chaque marche; là, il faut monter à genoux, ailleurs à quatre pattes.

C'est pourtant ce même peuple qui vient de se mettre sur la même ligne constitutionnelle que les Espagnols, pour conquérir son indépendance. Mais il faut avouer qu'il est étonné, j'allais dire confus de son entreprise; s'il l'osait, il demanderait pardon à son maître de la liberté grande.... Il ressemble au lièvre qui, jetant la terreur parmi les grenouilles,

s'écrie : je suis donc *un foudre de guerre ;* mais il est à craindre que les grenouilles, réfléchissant sur le naturel du lièvre, ne se liguent avec les crapauds, pour mettre en fuite le foudre de guerre. Il est inutile que je parle des confréries de Naples, la France a l'avantage d'en posséder : on sait que chaque membre de ces sublimes institutions est couvert, de la tête jusqu'aux talons, d'un grand sac avec deux trous seulement pour les yeux ; chaque confrérie a sa couleur, ce qui présente un agréable coup d'œil, lorsque plusieurs sont en procession. On voit souvent des Napolitains vêtus de sacs suivre le convoi de leurs épouses, ce qui les dispense de composer leurs visages et de prendre un air affligé.

« Est-il rien qui puisse motiver de semblables mascarades, disais-je un jour à un prêtre. Eh quoi ! la religion de Rome enseigne que les hommes sont faits à l'image de Dieu, et ils croient être costumés reli

gieusement, en cachant leur visage; si la milice des dévots, à l'exemple des soldats, juge utile à sa politique d'adopter des uniformes, il me semble qu'elle pourrait en choisir qui fussent moins hideux : ne peut-on plaire à Dieu sans faire peur aux enfans, et sans exposer les femmes grosses à marquer leurs fruits de signes étranges? — Vous ne devinez pas, me répondit l'homme sacerdotal, le véritable but des confréries; elles sont instituées pour donner aux personnes modestes la faculté de faire le bien *incognito*.» Jusqu'à présent j'avais cru qu'il ne fallait se cacher que pour faire le mal, parce qu'au moins on épargnait la contagion de l'exemple, j'aperçois que je me suis trompé. De cette manière, rien n'est ce qu'il paraît être. Un avare est peut-être un homme qui cache la libéralité; un sot, un homme d'esprit déguisé. Vivent les confréries!

MENDICITÉ.

Vestibulum antè ipsum, primisque in faucibus orci,
Luctus et Ultrices posuêre cubilia curæ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus;
Et Metus, et malè suada Fames, ac *turpis Ægestas*.
VIRG.

Devant le vestibule aux portes du tartare,
Habitent les Remords et la Vieillesse avare;
La pâle Maladie et la Crainte et la Faim,
Et la Mendicité, qui toujours tend la main.
S D.

Ce n'est pas sans motif que Virgile a placé dans le vestibule des enfers la mendicité à côté des fléaux qui tourmentent l'espèce humaine; ce n'est pas sans motif qu'Homère l'a si bien flétrie dans le personnage d'Irus. Il est impossible de ne pas être frappé des vues profondes de ces deux poëtes philosophes, en promenant des regards explorateurs sur la ville de Naples, qui est comme le quartier-général de la mendicité. Cette lèpre,

lorsqu'elle ne s'attache qu'aux derniers individus de la société, accuse et l'incurie du gouvernement et l'égoïsme national, et le degré d'avilissement ou de misère des citoyens. Mais lorsque cette maladie envahit le milieu de la population, lorsqu'elle s'identifie, pour ainsi dire, avec les arts industriels et avec les plus nobles professions, elle devient un des thermomètres les plus sûrs de la dégradation politique.

A Naples, tout le monde tend la main : entrez dans une église pour en examiner la structure ou les tableaux, à l'instant s'élancent de la sacristie, des confessionnaux, de tous les coins et de tous les trous, des porte-soutanes qui, des yeux, du geste et de la voix sollicitent l'aumône. Aujourd'hui j'ai été visiter l'église St-Paul, bâtie sur les ruines du temple de Castor et Pollux ; à peine étais-je entré, qu'une espèce de sacristain, vêtu de crasse, usurpe près de moi les fonctions de *Cicerone ;* je le laisse faire, je l'é-

coute ou non, comme il me convient; un second animal de la même espèce se joint à lui, puis un troisième; escorté de ce brillant cortége, j'achève mon examen, je leur distribue *la bonna mano* et je sors; je franchis la grande porte, je suis atteint sur le perron par des diacres, des sous-diacres, des enfans de chœur accourus en surplis sur mes pas et demandant *la mia buona grazia,* c'est-à-dire la charité. Je leur fais observer que je me suis déjà acquitté de ce devoir : nouvelles instances de leur part; alors je prends les airs du métier, j'appelle Boileau à mon secours, *et de mes doigts saintement allongés,* je leur donne ma bénédiction, qui les a mis en fuite comme les chantres du Lutrin.

Souriez, en vous promenant, à un homme du peuple dont la physionomie est plaisamment grotesque; il démonte à l'instant son visage et interpelle votre bourse. Un paysan sur son âne passe près de moi dans la grotte de Pausilippe; les voûtes retentissent de ses

joyeux accens, je lui adresse quelques paroles flatteuses sur son harmonie, il interrompt sa chanson et prend le ton lamentable d'un quêteur. Allez-vous au spectacle, le buraliste à qui vous payez votre billet vous demande la charité. Est-ce une représentation à bénéfice, vous trouvez l'actrice vêtue de ses habits de reine, et, toute flamboyante de faux brillans, assise entre deux bougies devant la porte d'entrée, tenant à la main un plat d'argent sur lequel sont éparses quelques pièces. Si le plat d'argent, si sa figure coloriée comme un tableau ne vous touchent pas, elle vous sourit, et vous ne pouvez payer ce sourire moins de cinquante centimes, c'est le plus juste prix.

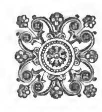
Si vous demandez l'indication d'une rue, ou quelqu'autre information, prenez la fuite aussitôt la réponse, sinon l'individu interrogé vous réclamera le salaire de son obligeance; tournez la tête lorsque vous êtes éloigné de cinquante pas, et vous voyez votre person-

nage, le cou tendu, dans une attitude piteuse et famélique.

Un homme très-bien vêtu, étalant un vaste jabot, ayant par précaution, car il ne pleut pas, un parapluie neuf à la main, m'accoste en plein jour au milieu de la rue de Tolède; j'en veux à ma mémoire de ne pas le reconnaître, je le salue profondément, je lui fais mes excuses d'ignorer son nom, je crains qu'il ne me taxe d'étourderie, il a tout l'air d'un personnage distingué, sa figure ne m'est pas étrangère, je soupçonne l'avoir vu à l'académie des nobles; c'est un mendiant.

Comme si ce n'était pas assez de trouver dans ce pays la mendicité sous l'habit bourgeois, en costume théâtral, en costume ecclésiastique, il faut encore la rencontrer vêtue de l'uniforme militaire. Qui le croirait? la sentinelle, l'arme au bras gauche, tend vers vous le bras droit pour obtenir quelques centimes de votre pitié ou de votre mépris, peu lui importe.

Est-ce avec un bras ainsi prostitué qu'elle repoussera les armées étrangères? qu'elle défendra le nouveau pacte constitutionnel? J'ai assisté au Champ-de-Mars à une grande revue des troupes napolitaines : par leur marche irrégulière, leur tenue molle et efféminée, par leur défaut d'ensemble et de précision dans le maniement des armes et les manœuvres, elles avaient l'air de quêter la liberté et de mendier la gloire.



FRÉNÉSIE

ET

SOMNOLENCE DÉVOTES

DES NAPOLITAINS.*

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes;
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole.
. . . .

La Fontaine.

M. de Lacépède fait une description fort curieuse du grand serpent d'Afrique appelé *le Devin*. Ce monstre, terreur des forêts qu'il dépeuple, tantôt bondissant de rage, tantôt immobile de langueur, passe de la frénésie à l'engourdissement, tel est le caractère du fanatisme napolitain : quelquefois

le peuple s'agglomère autour du simulacre d'un saint; il le prie avec chaleur pour en obtenir telle ou telle grâce : les chants, les cierges, rien n'est épargné. Le saint fait-il la sourde oreille, la multitude le provoque par des quolibets, puis l'injurie, puis le menace, puis le lapide; dès que sa statue est brisée, chaque iconoclaste en ramasse un fragment, l'emporte en triomphe en hurlant de joie. Mais le repentir succédant tout à coup à l'emportement, le dévot furieux se frappe la poitrine, pleure et adore le débris de son idole. Les intervalles entre les accès de cette fièvre chaude religieuse sont remplis par une espèce d'indifférence et de léthargie dévotes; c'est la sieste de la superstition.

Cette exécution illégale a lieu rarement dans les grandes villes du royaume; mais dans les petites, surtout en Sicile, on peut s'en procurer souvent le spectacle.

Le hasard m'a plus d'une fois présenté

l'occasion de remarquer l'insouciance napolitaine pour les pratiques religieuses.

Je visitais l'église de St-Paul, la plus intéressante de Naples, érigée sur les ruines d'un magnifique temple dédié à Castor et Pollux, par Tarsus, affranchi de Tibère; je dirai, dût-on me reprocher cette petite digression, que la façade du temple, composée de huit colonnes corinthiennes cannelées, très-élevées, soutenant un splendide entablement et plusieurs statues, fut renversée par le tremblement de terre arrivé en 1688. Deux colonnes seulement résistèrent à la destruction; elles furent conservées lorsqu'on reconstruisit l'église de St-Paul, et elles sont aux deux côtés de la grande porte d'entrée. Il est impossible de regarder sans une admiration mêlée de respect ces deux nobles colonnes corinthiennes qui, comme deux rochers vainqueurs des flots en courroux, sont restées seules intactes et debout au milieu de l'océan des âges; il semble que le vieux Saturne, malgré sa fu-

reur destructive, les ait épargnées par égard pour les deux frères d'Hélène.

Les deux statues des illustres Gémeaux sont à demi enchâssées dans le mur de l'église; malgré leur mutilation, on peut facilement apprécier le beau style et la vigueur de la sculpture; on lit une mauvaise inscription latine dont le sens est que la main victorieuse de St-Paul a renversé les deux fils de Léda; et, pour donner plus d'énergie à cette fine épigramme, on a couché sur le côté les torses des Tyndarides. St-Paul, qui se souvenait d'avoir été renversé sur le grand chemin de Damas, n'a pas été peu satisfait de prendre sa revanche sur Castor et Pollux.

Ce petit accident arrivé à l'apôtre est représenté avec beaucoup de talent dans un vaste tableau qui occupe une des parois de la sacristie; et, pour compléter les chutes, on a peint en regard Simon le magicien faisant avec St-Pierre assaut de tours de force, et tombant des airs comme un autre Icare, en

présence de l'empereur Néron, qui semble fort réjoui de toutes ces espiégleries. Cette sacristie, ces tableaux me firent apercevoir que je n'avais encore attaché mes regards que sur les vestiges du temple païen, en négligeant l'église chrétienne; je rentrai pour réparer cet oubli. Après avoir examiné le chœur, éclatant de dorures et de peintures à fresque du plus mauvais goût, et passé en revue les autels et tout le mobilier sacré, je m'occupai des immeubles: je vis plusieurs prêtres, les uns assis, causant entr'eux et lisant les gazettes, comme si l'église eût été un cabinet de lecture, les autres se promenant et regardant les femmes qui entraient et sortaient. N'étant point encore familiarisé avec la manière leste dont on se comporte à Rome dans la maison du seigneur, j'étais très-mal édifié; mais bientôt ma surprise fut à son comble en jetant les yeux sur les tribunaux de la pénitence, où quelques vieilles femmes s'accusaient des péchés qu'elles ne

pouvaient plus commettre. Les confessionnaux n'étant point fermés comme en France, et laissant exposés au grand jour les confesseurs et les pénitens, je pouvais facilement observer les mouvemens de leurs physionomies : il y avait une volubilité dans les mâchoires des confessans, en opposition avec l'air distrait des confesseurs, dont les oreilles et les yeux écoutaient et regardaient toutes autres personnes que celles agenouillées à leurs pieds. Bientôt ces hommes de Dieu firent signe d'une main à leurs patiens de suspendre l'énumération de leurs péchés, et de l'autre main ils invitèrent à s'approcher quelques individus désœuvrés de leur connaissance, avec lesquels ils lièrent de longues conversations. Je me sentis tout scandalisé ; je fus sur le point de m'écrier :

Hé quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?

Les pénitens, malgré la grâce concomitante, devaient dans cette situation perplexe

mettre en fuite la contrition suffisante et le pouvoir prochain de l'attrition. Enfin les confesseurs reprirent en sous-œuvre leurs pénitens, qui durent ajouter à toutes leurs peccadilles celle de l'impatience. Si j'avais été moins ferme catholique, il y aurait eu de quoi me dégoûter de la confession.

J'étais livré aux plus tristes réflexions sur l'indifférence religieuse, sur le laisser-aller sacerdotal avec lesquels sont traités Jésus et Marie, lorsqu'une espèce de diacre, un aspirant à la prêtrise me proposa de m'introduire dans la chapelle de *St-Cajetan*, qui contient la dépouille mortelle de ce saint, et de *St-André d'Avellino*. C'était la première fois que ces noms sacrés frappaient mes oreilles. Je demandai au diacre si ces saints étaient de nouvelle date et de la dernière promotion papale : il me répondit avec amertume et un sourire de pitié que St-Cajetan et St-André d'Avellino n'étaient point des saints nouveaux, mais bien de l'ancien régime, et que, les

apôtres exceptés, ils ne redoutaient le parallèle avec aucun saint du paradis. J'appris en outre que ces bienheureux étaient d'autant plus honorés à Naples qu'ils étaient du crû du pays; je veux le croire, car le royaume des cieux peut être l'apanage des pauvres de courage comme il l'est des pauvres d'esprit.

Je fis au diacre mes excuses de mon ignorance; je lui promis de ne jurer désormais que par St-André d'Avellino, et je me signai en entrant dans sa chapelle. Là je vis rangés sur des gradins une centaine de petits coffres couverts de velours rouge brodés d'or, renfermant les reliques de cent martyrs; je demandai à contempler ces vénérables restes, mais je ne pus les voir qu'avec les yeux de la foi.

Afin de connaître toutes les merveilles du lieu, je visitai le couvent des théatins, attenant à l'église St-Paul; ces moines sont tous nobles et des plus hautes familles de Naples.

Je demandai à l'un d'eux quel était le nombre des frères? trente-neuf, répondit-il. Je trouvai que c'était plus que suffisant; il interpréta dans un sens opposé l'expression de ma physionomie : « hélas! ajouta-t-il, naguères nous étions soixante-dix-huit. — Rassurez-vous, mon révérend père, vous recouvrerez votre ancien éclat. — De quelle manière, je vous prie? — La providence vient de vous donner une constitution.... » A ce mot le moine porta la main à son chapelet comme un soldat à ses armes; toute sa figure entra en révolution, ses sourcils se gonflèrent, son front fut labouré par de nombreux sillons, il me sembla que tout son poil se hérissait. « La constitution! » reprit-il avec un soupir étouffé et un affreux sourire; « c'est précisément ce qui nous déconstitue; que pouvons-nous espérer lorsque tous les principes sont méconnus? » (Pour lui les vrais, les seuls bons principes étaient ceux en vertu desquels existait son couvent.) Alors

je pris un accent très-animé et je prétendis prouver à l'enfroqué personnage, que les députés du parlement national n'avaient en vue que la prospérité des moines, attendu que sans les moines il ne pouvait exister ni bon gouvernement, ni bonheur pour les peuples. Le théatin fut charmé de mes bons sentimens et de ma dialectique ; son front s'aplanit peu à peu ; puis secouant doucement la tête : « vous vous flattez, mon cher monsieur, dit-il. — Cela se peut, mon révérend père, mais j'ai confiance en celui qui a créé l'univers et les moines. » Je n'insistai plus, car il m'aurait proposé de remplir le vide d'une des cellules de son monastère.



OPÉRA.

Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse et la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

VOLTAIRE.

Ces vers sont surtout applicables au théâtre de St-Charles à Naples; c'est vraiment un palais magique : richesse, élégance, immensité, magnificence, il réunit tous les avantages : au parterre, où la foule circule avec facilité, chaque spectateur est assis dans un large fauteuil à bras qui, portant le numéro du billet d'entrée, garantit le possesseur de toute usurpation.

Lorsque les six rangs de loges sont illuminés, il n'est pas de parures féminines dont

l'éclat ne pâlisse devant d'innombrables bougies réfléchies et multipliées dans les cristaux, l'argent et l'or, qui, prodigués partout, se disputent l'ornement du théâtre. Les beautés qui vont au spectacle pour étaler leurs toilettes, sont entièrement désappointées, tant elles sont éclipsées par la somptuosité de la salle. Les élégantes parisiennes seraient obligées de faire provision d'une bonne dose de philosophie.

Au premier coup d'archet de l'orchestre, un silence subit et presque religieux règne dans tout ce vaste édifice. Toutes les sensations suspendues ailleurs se rassemblent dans l'organe de l'ouïe. Si ce peuple adorait le dieu de la musique, il ne pourrait honorer son temple par un plus dévot recueillement. Combien, sous ce rapport, les églises doivent être jalouses de l'opéra !

Ce n'est pas en vain que les îles des Syrènes sont situées à l'entrée du golfe de Naples : l'influence de ces divinités mélodieuses se fait

puissamment sentir ; un instant suffit pour apprécier l'empire tyrannique que les sons exercent sur les Napolitains. Le plaisir de l'esprit n'est rien pour eux comparé aux plaisirs de l'oreille, qui reçoit des impressions immédiates, profondes et durables.

Du moins si la musique, qui, avec tous les beaux-arts, doit concourir, en développant les facultés intellectuelles des peuples, à perfectionner leur civilisation et à consolider leur existence politique ; si la musique, au lieu de passionner de petites émotions, d'ébranler de petites fibres voluptueuses, réveillait dans les cœurs les sentimens les plus honorables à l'homme, la haine courageuse contre l'oppression, l'amour de la liberté, le dévouement à la patrie, elle acquerrait un caractère imposant de grandeur, de noblesse, qui électriserait les âmes en leur inspirant une plus haute opinion d'elles-mêmes. Telle n'est pas l'influence musicale sur les mœurs des Napolitains. Vainement leur territoire s'en-

orgueillit des beaux monumens de l'architecture des Doriens, dont ils prétendent tirer leur origine, ils ont perdu jusqu'à la tradition de cette harmonie dorienne, pleine de nerf et de majesté, qui, lorsqu'il fallait marcher au combat, retrempait le courage de la nation, et l'animait à de nouveaux exploits par le récit de ses exploits passés.

A Naples, vous n'entendez aucun de ces chants patriotiques qui font frémir de terreur les oreilles des tyrans, et palpiter d'ivresse tous les cœurs généreux : la musique douce et sensuelle comme l'air de ce climat fortuné, s'appliquant, par une mélodie habilement graduée, à nuancer les désirs, à remplir les cœurs d'inquiétudes amoureuses, rappelle celle de la molle Ionie, dont les habitans ne purent défendre leur liberté contre les Perses. Puissent les Napolitains ne pas avoir ce nouveau rapport avec les Ioniens! Mais on doit craindre que les accens langoureux, les sons efféminés de la musique n'é-

nervent de plus en plus une nation où, s'il faut en croire plusieurs de ses membres, les âmes sans vigueur, sans caractère, ne sont distinguées que par les différens degrés de leur pusillanimité.

BALS, ACADÉMIE DES NOBLES.

Si l'on chante très-bien à Naples, on y danse fort mal : les artistes et les amateurs sont également dépourvus de grâce et de légèreté ; aucun n'est initié aux mystères de l'art de Terpsichore ; j'en juge par les ballets de l'opéra et par les bals de la ville. Le plus distingué de ces bals est sans contredit celui qui s'appelle l'*académie des nobles;* il a lieu une fois par semaine. Pour y être admis, les Napolitains doivent faire preuve de noblesse, et les étrangers doivent être présentés par les ambassadeurs respectifs de leur nation, lesquels se font garans que leurs veines sont pures de tout sang roturier. Je me ré-

jouissais de voir danser tous les *quartiers* de la ville; j'avais compté sur du plaisir, je fus désappointé : je cherchais de jolies femmes, on me montra des princesses et des marquises. Elles me dédommageront par leurs grâces quand elles danseront. Juste ciel! imaginez de grandes pincettes habillées en femmes qu'on ferait danser avec des cordes, vous aurez une idée de la souplesse, du moelleux des mouvemens et de la position des pieds des nobles parthénopéennes.

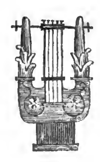
Les danseurs étaient à peu près de la même force : « Attendez un peu, me dit un assistant, vous aller les voir valser; les contredanses françaises ne s'accordent pas avec le génie de la nation : bientôt chaque danseur se saisit de sa dame comme s'il eût voulu la jeter par les fenêtres. Les bras gauches de chaque couple sont fortement tendus comme ceux des lutteurs au ceste. Ils font cinq ou six tours du salon en courant, puis s'arrêtent, puis recommencent. Non, les sauvages de

l'Amérique ne dansent pas d'un air plus hagard autour des prisonniers qu'ils vont égorger. Voilà ce qu'on appelle valser. Certes, ce n'est pas aux bals des Napolitains que les passions doivent s'enflammer; il me semble, au contraire, que ce serait un puissant spécifique pour en guérir.

Cette ignorance de la danse contraste avec la voluptueuse température (le climat est le meilleur maître de danse), et avec le perfectionnement de la musique : quand les accens sont passionnés, les mouvemens doivent l'être aussi; car la danse est la pantomime de l'amour. Enfin, l'origine des Napolitains, qui descendent des Grecs, ajoute encore à ce contraste. Horace a dit : « La jeune fille, » méditant la séduction, assouplit tous ses » membres aux voluptueux mouvemens de » la danse ionienne. » Mesdames les Napolitaines, méditez un peu plus la séduction quand vous apprenez à danser !

Je n'eus pas lieu d'être satisfait de ma

première soirée aux bals des nobles. Ai-je été plus heureux aux bals suivans? nôn : à peine ai-je pu compter trois ou quatre femmes médiocrement jolies; plusieurs étaient insignifiantes, et beaucoup étaient tellement laides, que je demandai si, comme on donne des dispenses pour manger des œufs pendant le carême, le pape avait accordé des dispenses pour la laideur, à la noblesse féminine de la ville de Naples.



CAVERNE DE PAUSILIPPE.

Excisum Euboicæ, latus ingens rupis in antrum,
Quò lati ducunt aditus centum, Ostia centum,
Undè ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.
Ventum erat ad limen, quum virgo, poscere fata
Tempus ait : Deus, ecce, Deus.

Ramenant sans cesse leurs regards au dedans d'eux-mêmes, pour analyser leurs émotions et approfondir leurs sentimens, les anciens, tourmentés du besoin d'expliquer l'alliance de la matière et de la pensée, s'étaient aperçus de ce tressaillement involontaire, de cette vibration de l'âme que l'on éprouve en pénétrant, soit dans la profondeur des forêts, soit dans les entrailles de la terre. Ils en conclurent que, dans ces lieux, le contact du Créateur et de la créature étant plus immédiat et plus intime, celle-ci devait y chercher des inspirations,

des avis secrets, des oracles; en effet, la nature ne ment jamais. Dès que sa voix, toujours d'accord avec celle de la conscience, s'est fait entendre à l'homme, il se trouve entraîné par une pente douce à la bienfaisance, à la vertu. Interrogez tous les criminels, ils vous diront que le spectacle du ciel et de la terre ne les a jamais émus.

L'antiquité avait donc raison d'interroger les chênes de Dodone et les grottes souterraines; à son exemple, j'ai interrogé les sites imposans ou pittoresques, ils m'ont toujours répondu.

La caverne de Pausilippe, quoiqu'elle soit l'ouvrage des hommes, n'a pas été pour moi muette; elle est située à l'ouest de Naples, sur le chemin de Baies; elle traverse une montagne dont la cime, couverte d'orangers, de vignes, de peupliers, présente un paysage gracieux et fertile.

Agrippa, après avoir gagné la bataille d'Actium, pour Octave; après avoir ou

dompté ou soumis, par sa valeur et l'ascendant de son caractère, plusieurs provinces de l'empire; Agrippa, aussi grand dans la paix que dans la guerre, occupa son glorieux repos à répandre au sein des villes la salubrité et la fraîcheur, par de somptueux aquéducs; à élever les plus beaux monumens de l'Italie; à établir de faciles communications entre les diverses parties de l'empire, par des routes sur terre et sous terre. Son génie éleva d'une main le Panthéon, de l'autre perça la montagne située entre Naples et Pouzzole, afin que ces deux villes se donnassent la main. Voilà l'origine de la caverne de Pausilippe, qui, creusée dans le roc vif, a onze cents pas de long, sur une largeur convenable pour le passage de deux voitures; d'espace en espace, on a pratiqué des soupiraux qui vont chercher l'air et la clarté jusqu'au sommet du mont: des lierres, des branches de figuier sauvage, mille végétaux rampans se glissant à travers ces ouver-

tures, opposent leurs bouquets verdoyans aux rochers grisâtres de la voûte ; et lorsque parvenu au solstice d'hiver, le soleil frappe d'un rayon oblique sur un soupirail, l'effet inattendu de ce jet lumineux éblouit tout à coup et effraie le voyageur, en déroulant devant lui la lointaine obscurité de l'antre. Cette sensation extraordinaire n'aurait-elle pas inspiré à Virgile ces beaux vers :

At specus et caci detecta apparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitùs patuère cavernæ :
Non secùs ac si quâ penitùs vi terra dehiscens
Infernas rescret sedes, et regna recludat
Pallida, dîs invisa, superque immane Barathum
Cernetur, trepidentque immisso lumine manes.

Si quelque choc soudain découvrait à nos yeux
Le Styx, craint des mortels, abhorré par les dieux,
Le soleil éclairant tous les royaumes sombres,
En les épouvantant, éblouirait les ombres.

Toujours est-il que cette clarté subite me remémora et les vers de Virgile et son tombeau, situé sur la caverne même ; j'y allai à l'instant. On me montra une espèce de vi-

laine bâtisse semblable extérieurement à un grand four de la Basse-Bretagne. Quelle jonglerie ! Il était bien impudent celui qui osa baptiser du nom de tombe de Virgile le monument le plus prosaïque, le plus vulgaire ; ils étaient bien stupides ceux qui, les premiers, ont ajouté foi à cette grossière imposture. Il n'y a dans le monde qu'un autre tombeau aussi menteur que celui-ci. Ce prétendu tombeau de Virgile, situé de manière à ne rien dominer, se trouve dans la partie la plus basse et la plus inclinée de la montagne. J'espère qu'un jour il en descendra.

En supposant que les parens de Virgile eussent voulu déposer en ce lieu les cendres du poëte, ses amis s'y seraient opposés ; s'ils l'avaient souffert, la sœur d'Auguste Octavie, mère de Marcellus, aurait fait entendre son *veto*.

Le mausolée de Virgile a sans doute été élevé dans un lieu pittoresque, de manière

à paraître suspendu entre le ciel et la terre. Le poëte dit *tenet me Parthenope;* comme Agrippa, il a fini ses jours dans le royaume de Naples ; mais n'est-il pas présumable que son urne cinéraire fut déposée dans le Panthéon près de celle d'Agrippa? et en leur qualité de païens, les restes de ces grands hommes auront été jetés au vent par les prêtres desservant l'église *de Ste-Marie de la Rotonde,* sobriquet actuel du Panthéon romain. Le Panthéon français n'a-t-il pas vu aussi disperser les cendres de Voltaire et de Rousseau?

Plein de ces pensées, je rentrai dans la grotte, et j'aperçus, pour la première fois, une petite chapelle pratiquée dans le roc. O magique puissance du lieu! j'ai considéré avec quelqu'intérêt ce simulacre pieux ; c'est la première fois que je n'ai pas senti en moi quelque chose d'iconoclaste. Cette grotte de Pausilippe exerce sur mon imagination une influence si nouvelle, en m'y promenant je me suis enivré d'un enthousiasme si mé-

lancolique et si doux, que, plus d'une fois, je m'y suis trouvé transporté par un instinct secret, presqu'indépendant de ma volonté.

Un jour entr'autres, le 20 janvier 1821, j'étais sorti dans l'intention d'aller jouir d'un beau soleil printanier, au sommet du cap de Misène : je me mets en route, enveloppé dans je ne sais quelle somnolence mentale, car le climat de Naples envoie tant de sensations au cerveau, que lorsque la pensée veut y entrer, elle trouve toutes les places prises. O vous qui, la tête travaillée par des souvenirs amers, ruminez sans cesse les causes de vos chagrins, venez dans ce beau pays, la nature y dispense l'homme de réfléchir ! Je me suis souvent demandé en France pourquoi une foule de gens paraissent si heureux d'être bêtes, une foule d'autres si triomphans d'être sots ? J'ai résolu à Naples le premier problème ; pour résoudre le second, j'attendrai que mes voyages me conduisent dans quelque terre académique, à

moins que nos auteurs romantiques ne me fassent des révélations.

Je cheminais donc en laissant flotter dans le vague les rênes de mes pensées, et humant à longs traits un air frais et balsamique; je cheminais, et au lieu de prendre la route du cap Misène, mes jambes me conduisent à mon insu dans la grotte de Pausilippe. Là je me réveille de mon sommeil intellectuel, un sentiment solennel et religieux entre avec moi sous la profonde voûte, il me semble pénétrer dans le vestibule du palais de Proserpine, et je fais résonner les échos caverneux de ces vers de Virgile:

Dî quibus imperium est animarum umbræque silentes
Et Chaos, et Phlegeton, loca nocte tacentia latè
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.

Sombres divinités du gouffre de Pluton!
Toi lugubre Châos! et toi, noir Phlégéton!
Permettez qu'un mortel, de vos rives funèbres,
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde, dans ses vers noblement indiscrets,
L'abîme impénétrable où dorment vos secrets.

Amen ! me répond une voix sépulcrale ; je frémis, comme si un son surhumain était venu mourir à mon oreille. Mon regard s'efforce de percer l'obscurité du lieu, j'avance avec précaution, je vois une femme agenouillée, immobile devant la petite chapelle de la Vierge. Sa figure pâle et recueillie jetait dans les ténèbres un reflet mélancolique. Que tient-elle dans ses bras? un enfant plus pâle qu'elle. Je la salue : « seriez-vous souffrante, madame? — Je suis malade de sa maladie; je n'ai plus que celui-là : conjurez avec moi Sainte-Anne de me le conserver. » Son accent, son geste m'émeuvent, m'attendrissent, me subjuguent. O pouvoir sympathique de la douleur maternelle! son âme tout entière passe dans mon âme : je me jette à genoux à ses côtés; mon univers, c'est la mère et l'enfant; ma divinité, c'est Sainte-Anne. Je m'abandonne à une ferveur d'oraison jusqu'alors inconnue. Je trouve un ravissement mêlé d'angoisses à supplier un être

15

surnaturel de ne pas changer un berceau en cercueil, de ne pas déchirer une seconde fois les entrailles d'une mère. Quel vœu entendra une divinité si elle est sourde à celui-là ? Ma compagne avait cessé de prier, je priais encore. Elle alors : « Avez-vous un enfant ? — Non, mais une mère. » Je l'envisage pour la première fois à la lueur de la lampe de la madone ; ses traits, bien que désordonnés par l'anxiété maternelle, offraient des lignes harmonieuses et la plus suave expression ; les longues tresses de sa chevelure, arrondies sur sa tête en cercles multipliés, caressaient le regard de leur nuance soyeuse. Elle se lève, développe une taille élevée, élégante ; mais ses genoux fléchissans semblent se refuser à porter le poids de sa douleur. Je lui offre mon bras ; elle me remercie, me fait signe de ne pas la suivre, s'éloigne ; puis se retournant : « je reviendrai ici demain à midi, dit-elle, remercier Sainte-Anne, à moins que.... » son cœur sentit le besoin d'une réticence.

Le lendemain matin je retournai à la grotte de Pausilippe ; j'avais porté avec moi mes fidèles tablettes, pour y noter les expressions, les gestes, les soupirs de bonheur de la jeune femme, qui allait revenir me donner de bonnes nouvelles de son enfant. Je ne sais quel pressentiment m'assurait de l'efficacité de nos prières ; j'avais de la foi en Sainte-Anne : mère de la mère du Sauveur du monde, que de titres pour retirer un enfant du bord de la tombe. Pourquoi ne ferait-elle pas ce que le moindre médecin prétend faire?

Écrivons le titre de mon chapitre sur les marches de la chapelle de Sainte-Anne, et en quelque sorte sous sa dictée :

> Comment la grand-mère de Dieu entendit et exauça la prière d'une femme dont l'enfant touchait à sa dernière heure.

Prenons pour épigraphe ce vers de Legouvé :

> Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

L'enfant, quand il saura lire, apprendra dans mon livre qu'il est deux fois redevable de l'existence à sa mère. Quelle profonde morale il y a dans la fable païenne d'Orphée et d'Euridice ! comme elle fait sentir l'alliage d'égoïsme qui réside à leur insu dans le fond du cœur des amours. Remplacez Orphée par une mère allant chercher son fils ; le danger qu'il court en le regardant l'occupera tout entière ; ne craignez pas qu'elle détourne la tête.

Pendant que je me livre à mes réflexions, le soleil a dépassé le méridien. J'écoute, avec un sentiment toujours croissant d'espoir et de crainte, le retentissement des pas humains sous la longue voûte : Ah ! voici le frolement d'un habit féminin ! c'est une jeune laitière ; elle passe près de moi en chantant ; elle n'a pas d'enfant moribond. Le temps s'écoule, elle ne vient pas, elle ne viendra plus, il est trop tard. Je quitte la chapelle en jetant un regard accusateur sur le simulacre

pieux. Je sors de la grotte de Pausilippe, j'y retourne le lendemain, les jours suivans : point de mère, point d'enfant. Toutes mes perquisitions sont vaines, je ne puis découvrir leur habitation. Hélas ! ils habitent probablement tous les deux leur dernière demeure ! ô vous Ste-Anne, que j'avais priée de si bon cœur, vous ne m'y rattraperez plus !!!




Digitized by Google

LE JOUR DE NOEL;
GOURMANDISE DES NAPOLITAINS.

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.

Les Napolitains ont toujours brillé par la gastronomie, voilà ce qui doit les distinguer des autres nations, et leur faire jeter un grand éclat dans l'histoire. Je ne plaisante pas ; si pour un buveur rien n'est plus admirable qu'un Anglais, pour un gourmand rien de plus respectable qu'un Napolitain. Noble ou plébéien, peu importe, chacun se fait un honneur et un plaisir de la gloutonnerie. Les approches du jour de Noël en offrent la preuve ; alors toutes les cuisines des palais, des maisons bourgeoises et des plus obscurs

réduits sont en combustion, et tout est en mouvement dans la ville de Naples, qui regorge de population. Des pâtres, par l'odeur alléchés, munis de flûtes aiguës et de cornemuses, descendent des montagnes et font une irruption dans cette capitale : à leurs longues casaques de poils de chèvre, à leurs guêtres de peaux de mouton, à leurs chapeaux de forme chinoise, vous les prendriez pour une espèce d'animaux humains toute particulière ; ils se répandent en grand nombre dans les rues ; ils assiégent les boutiques et les cafés, demandant la charité ; et, sans égard pour les oreilles de leurs compatriotes, ils font crier sans relâche ni paix, ni trêve, leurs infatigables instrumens, dont les sons déchirans vous poursuivent et vous atteignent en quelque lieu que vous vous réfugiiez.

Tout ce tintamarre a pour but de fêter la naissance de Jésus-Christ. Si à son entrée au monde ce divin enfant eût été accueilli

de cet infernal concert, il y aurait eu de quoi le dégoûter de son entreprise et le faire battre en retraite vers les cieux.

Les boutiques de comestibles de toute espèce sont ornées de guirlandes de roses que l'on moissonne à Naples même au sein de l'hiver : vous voyez, dans les places publiques, le long des rues, d'énormes anguilles qui ressemblent à des serpens à sonnettes : c'est un mets obligé pour le jour de Noël; on serait coupable de lèse-gourmandise si l'on ne se régalait pas d'une anguille-serpent. Le serpent fit jadis manger la pomme fatale, on le mange à son tour, c'est une affaire de représailles. Le jour de Noël est bien choisi, puisqu'il eut à pareille époque la tête écrasée par notre rédempteur.

C'est dans les repas que consiste la dévotion des Napolitains; ils jugent du degré de piété par le degré d'appétit. Pour eux, prier, c'est manger. Dieu sait ce qu'ils consomment de comestibles à la Noël, à la Tous-

saint, à la Pentecôte. Ils dévorent, le jour des morts; si quelqu'un meurt alors d'indigestion, il est canonisé de droit; s'ils s'approchent fort rarement de la sainte table, c'est parce qu'il s'agit d'un farineux imperceptible, au lieu qu'il faudrait, pour exciter leur ferveur, que la transmutation s'opérât sur de vastes écuelles de macaroni.

On s'étonne que les Napolitains aient si peu d'inclination pour la gloire, c'est que la gloire ne se mange pas; et s'il y a une recette pour les empêcher de déserter, ce serait de leur donner pour enseignes militaires, des jambons au lieu d'aigles. Jamais ce peuple n'a été infidèle à son estomac.

Cette vérité n'est nulle part plus frappante qu'à la place appelée *Largo de Castello;* là, le spectacle des mœurs populaires se développe dans toute sa native ingénuité. On y voit pêle-mêle les tréteaux des bateleurs et des prédicateurs, les marchands d'orviétan et de chapelets, les théâtres amovibles et

inamovibles de marionnettes et de polichinelles. Tous ces spectacles sont au milieu d'une multitude de marmites énormes pleines de victuailles, et de poëles où se font les fritures en plein vent.

Voyez tous ces individus des deux sexes environnés d'une fourmilière d'enfans, les uns à la mamelle, les autres marchant à quatre pattes, et tous ces hommes de peine appelés improprement *Lazzaroni* (car cette race est presque éteinte) ils sont tout yeux et tout oreilles; mais leurs mâchoires sont dans un mouvement perpétuel, comme celles des animaux ruminans; ils dévorent je ne sais quoi: en voici dont la main droite est occupée à transporter des vivres à leur bouche, tandis que de la main gauche ils ôtent leur bonnet bigarré, autant de fois que le joueur de marionnettes prononce le nom de *Jésus* ou de *Marie*, ce qui a lieu à tout moment, car le bateleur regarde ces mots magiques comme indispensables à son art. Je m'étonne que le capucin

qui, à peu de distance, fait en plein air un sermon au peuple, n'élève pas de réclamations contre son confrère le joueur de polichinelles ; craindrait-il de son côté les plaintes de celui-ci, et se font-ils tous les deux de mutuelles concessions?

On raconte qu'un capucin, impatienté de voir ses auditeurs l'abandonner pour courir à polichinelle, tira brusquement de dessous son froc un long crucifix, en s'écriant : « voici le vrai polichinelle ! *ecco il vero pulicinello !* » Ce mouvement oratoire fit impression sur l'assemblée, et la désertion cessa.

Je ne pense pas que jamais capucin ait prononcé un mot plus profond. Le bateleur, c'est l'homme aux marionnettes que je veux dire, un peu avant de terminer son divertissement, offre aux spectateurs une petite image bénite de la vierge, plus un petit papier où est écrite votre bonne aventure, le tout pour un *grano*, environ trois centimes. Il s'exprime en des termes où respire le senti-

ment de sa dignité personnelle. Il est remarquable qu'à Naples, il n'y a peut-être que le joueur de marionnettes qui s'abstienne de demander la charité.

RAPSODES.

J'aperçois une réunion nombreuse en ligne circulaire, ouvrant toutes ses oreilles à la voix d'un portefaix lettré, qui récite des passages de l'Arioste et du Tasse. Les cous sont allongés par l'attention; le plaisir épanouit les visages; c'est ainsi qu'en débitant des fragmens d'Homère, les rapsodes enchantaient les villes de la Grèce. Peu à peu le capucin perd son auditoire, qui, se rapprochant du rapsode napolitain, préfère Rodomont à St-Pierre, et Clorinde à la chaste Suzanne. Bientôt le moine désappointé est obligé de se retirer pour ne pas prêcher absolument dans le désert.

Touché de sa déconvenue, je lui adresse quelques paroles consolantes et flatteuses; mais je m'aperçois qu'il ignore les vrais prin-

cipes de la capucinerie : c'est un niais du métier, un capucin sans charlatanisme, enfin un moine à montrer au doigt. Dieu le conduise ! il n'ira pas loin.



FUNÉRAILLES.

On gémit; on le met sur le lit funéraire :
On étend au-dessus ses habits précieux,
Dépouille si connue et si chère à leurs yeux.
D'autres, le regard morne, et l'âme désolée,
Triste et lugubre emploi, portent le Mausolée,
Suivant l'usage antique; et, tremblant d'approcher,
En détournant les yeux allument le bûcher.
L'encens, l'huile, les mets, les offrandes pieuses
Que jettent dans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent avec le corps : des parfums onctueux
Arrosent les débris qu'épargnèrent les feux.
La douleur les confie à l'urne sépulcrale;
Le rameau de la paix répand l'onde lustrale.

Delille.

J'ai beaucoup étudié à Naples tous les détails relatifs aux funérailles, persuadé que je suis qu'on apprend à apprécier les vivans par leurs procédés envers les morts. Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, chez lesquels la civilisation fut poussée au plus haut degré de perfection, prodiguaient, à leurs parens et amis décédés, les soins les plus tou-

chans. Le divin Pythagore, par son ingénieuse métempsycose, ajoute encore à la religion des tombeaux. Les sauvages américains, pleins d'exaltation dans leurs sentimens soit de haine, soit d'amitié, font des choses incroyables pour témoigner leur tendresse à leurs morts : ainsi le culte qu'on rend à ceux qui ont cessé d'exister, a sa source dans la nature ; l'homme civilisé et l'homme sauvage protestent contre l'anéantissement. Ce besoin instinctif d'une vie future, lequel se fait si puissamment sentir dans tous les climats, doit donner à penser même aux matérialistes.

A Naples, presque toutes les personnes jouissant d'une honnête médiocrité sont, à leur mort, portés comme en triomphe, visage découvert, dans un cercueil doré, au lieu de leur sépulture : ce cercueil est élevé sur un palanquin orné d'un grand tapis de velours rouge brodé d'or qui retombe presque jusqu'à terre, de manière à dérober aux re-

gards les porteurs, dont on n'aperçoit que les pieds. Combien d'accidens ne doivent pas arriver à ces convois, dans une ville où l'immense quantité de voitures encombrent les rues!

Hier, 25 janvier, ce jour ne sortira jamais de mon souvenir, la rue de Chiaja me parut comme illuminée par des torches enflammées immobiles. J'avance avec peine à travers la foule des piétons et des équipages, et j'aperçois un convoi funèbre, du genre de ceux que je viens de décrire, lequel, engagé au milieu des brancards et des roues de voitures, ne pouvait ni avancer ni reculer. Les porteurs, en faisant de grands efforts pour sortir de cet embarras, glissent, trébuchent, et impriment au cercueil un mouvement pareil au roulis d'un navire jouet d'une mer orageuse: d'élégantes napolitaines poussent un cri d'effroi en voyant une jeune femme morte, balancée au niveau de leurs têtes, et les menaçant à tout moment de tomber dans

leur calèche. La défunte sortit plusieurs fois aux trois quarts de sa châsse, et je suis encore à m'expliquer comment elle n'en fut pas précipitée. Le convoi réussit enfin à se dégager; je me mêle parmi le cortége. Après une marche assez longue, le convoi s'arrête à la porte d'une église; je m'attendais à voir l'escorte sacerdotale entonner ses lugubres chants. Mais, à ma grande surprise, tous les prêtres tournent impoliment le dos à la défunte, et s'en vont; ils n'étaient payés que jusque là.

Alors d'autres croque-morts débarrassent les porteurs de leur fardeau; ils déposent le cercueil à l'entrée de l'église, puis ils s'en vont aussi comme les prêtres. Deux espèces de porte-faix s'emparent à leur tour de la châsse, l'enlèvent et la transportent vers le chœur de l'église; là ils soulèvent une grande trappe et découvrent un long escalier. L'un d'eux sort la morte de son cercueil, la saisit au milieu du corps, la charge comme un fardeau quelconque sur ses épaules, et si vivement, que les

cheveux de la défunte, déroulés, en boucles blondes, le long du dos du porteur, atteignent jusqu'à ses jarrets et sont agités par l'air qui s'échappe en sifflant des caveaux souterrains.

Je m'approche alors de l'escalier, pour descendre à la suite du porteur.— «Quel motif.... monsieur? me dit un prêtre qui tenait un flambeau à la main. — Monsieur, je suis l'ami de la défunte. Je disais vrai sans m'en douter, car je n'avais pas encore considéré les traits de celle qu'on portait au tombeau. A ces mots, le prêtre fait un mouvement de tête approbatif, et descend lui-même l'escalier, suivi de quelques domestiques de la morte, car tous ses amis, tous ses parens, étaient depuis long-temps retournés sur leurs pas.

A une profondeur d'environ cinquante pieds, nous entrons dans une grande chambre voûtée, environnée de quarrés de terre sablonneuse, semblables à ceux dont j'ai déjà fait mention en décrivant la *fête des morts* à

Naples. Là on voyait ouverte une fosse, profonde seulement de deux pieds, parce qu'on y avait déjà déposé un cadavre.

On étend la morte sur le pavé, le prêtre se tient auprès d'elle son flambeau à la main, sans murmurer une seule prière; il n'était pas payé pour prier. Je regarde alors pour la première fois le visage de la morte, et je reconnais, avec un frémissement inexprimable, la jeune femme de la grotte de Pausilippe : elle n'avait pu survivre à la perte de son enfant, déjà couché dans la fosse où l'on allait mettre sa mère. Ce spectacle jeta un tel désordre dans mon âme, que mes facultés intellectuelles furent tout à coup frappées de paralysie; j'étais morne et immobile comme le cadavre étendu à mes pieds. Et, chose étrange! le visage de la malheureuse mère non-seulement n'était pas altéré, mais il avait plus d'animation qu'à la grotte de Pausilippe; on eût dit que cette infortunée avait souri à la mort, qui allait la réunir à son enfant.

Il y a dans la sensibilité maternelle des mystères ineffables que jamais aucun homme ne pourra pénétrer ! elle était belle de grâce, de jeunesse et d'amour. Pendant que je la contemple avec une douloureuse volupté, deux vieilles femmes, que je prends pour des servantes, se penchent vers elle avec empressement : est-ce l'élan de la tendresse qui les précipite aux pieds de leur maîtresse ? mais les voilà qui la dépouillent avec une sorte de brutalité ; je m'en indigne, je regarde le prêtre, qui, lisant ma pensée dans mes yeux, me dit : « Il est d'usage que ces femmes en agissent ainsi ; elles font profession de pleurer aux funérailles, et les dépouilles des morts sont les revenant-bons de leur métier. » A peine a-t-il proféré ce peu de paroles, que déjà nos pleureuses ont enlevé à la morte tous ses vêtemens ; et, pour lui ôter jusqu'à ses gants, elles tirent ses bras avec rudesse, pour desjoindre ses mains serrées par le trépas ; bientôt elles la rédui-

sent à sa seule chemise, et ces spoliatrices semblaient lui envier encore ce dernier vêtement, indispensable à la pudeur.

J'entends alors à mes côtés les sanglots d'une espèce de *Lazzaroni;* il s'essuyait les yeux avec un mouchoir de baptiste; c'était le mien qu'il venait de me voler.

Le fossoyeur, impatient de terminer ses fonctions, saisit alors brusquement la défunte par les aisselles; il fait un faux pas, le corps lui échappe, la tête retombe sur le pavé et fait retentir les voûtes souterraines d'un bruit sourd et prolongé, par l'écho de la tombe. Soudain l'infernal jardinier ressaisit sa proie, la jette dans la fosse, et la première pelletée de terre outrage et couvre un front à la fois noble et gracieux, sur lequel se peignait encore l'amour maternel. Je détourne la vue de cet horrible spectacle, j'erre à l'aventure dans d'autres salles adjacentes, et j'aperçois dans la pièce la plus reculée une grande quantité de cadavres

presqu'entiers, amoncelés jusqu'au plafond. On les avait retirés des fosses pour faire place à d'autres. Je ne crois pas que rien de plus hideux et de plus dégoûtant puisse s'offrir aux regards humains.

Ainsi à Naples on fait aux morts des funérailles, non pour les honorer, mais pour honorer les vivans, et en donner un spectacle au peuple. Dès que le trépassé n'est plus exposé aux yeux du public, il est traité aussi mal qu'un chien que l'on jette à la voirie.

Les Napolitains sacrifient tout aux apparences; ceux qui ne sont pas riches veulent le paraître; ils ont de bons équipages et de mauvais dîners, des maisons belles à l'extérieur, mais sales à l'intérieur et mal meublées. Ils promènent en grande pompe, à travers la ville, leurs parens décédés; les rues resplendissent de l'éclat des cierges et d'un lit de parade, et ils refusent un linceul et une bière à ces mêmes parens, lorsqu'ils sont en

tête à tête avec le fossoyeur : cela doit-il étonner d'un peuple qui a eu l'habileté de passer par dessus la civilisation pour arriver à sa décadence, et qui possède le secret de se corrompre avant de s'instruire.



PROSTITUTION

POUSSÉE A UN POINT EXTRAORDINAIRE

DANS LA VILLE DE NAPLES [1].

Pour les catins, j'en fais assez de cas :
Leur art est doux et leur vie est joyeuse.
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

VOLTAIRE.

S'IL revenait ce temps où des pluies de soufre consumaient les cités dont les habitans étaient dominés par de viles passions qui outragent la nature, combien Naples devrait trembler! car nulle part cette dépravation n'est poussée à un tel excès. C'est ce qui explique pourquoi les filles publiques, peu nombreuses, ne se répandent ni dans les

[1] Femmes scrupuleuses sur la chasteté du style, passez ce chapitre sans le lire.

rues, ni dans les carrefours de cette ville, comme à Paris et à Londres. A Naples, les prêtresses de Vénus traitent par ambassadeurs : des individus à mine discrète s'approchent en tapinois des étrangers, et leur demandent s'ils ont besoin de leurs services ; ils affirment qu'ils sont honnêtes gens, ayant la tromperie en horreur, et que pour tout l'or du Pérou ils ne voudraient pas compromettre leur excellente réputation.

Plusieurs femmes, afin d'éviter les frais de la diplomatie, et pour d'autres motifs, vont chercher dans les églises des dupes et des galans; elles se placent de manière à attirer l'attention, et dès qu'un homme les approche, elles lui glissent un petit papier contenant leur adresse. Quelquefois elles vont se promener dans les lieux publics, aujourd'hui en habits d'élégantes Phrynées, demain en costume de veuves éplorées. Ces manéges, direz-vous, se pratiquent dans toutes les grandes villes, oui ; mais je vais citer des cir-

constances qui donnent à la ville de Naples une supériorité de dépravation sur toutes les autres capitales. Des mères de famille instruisent elles-mêmes leurs filles dans l'art de la séduction ; elles cherchent avec elles et pour elles des hommes, les livrent à eux et en reçoivent le prix. Voulant ajouter à l'expérience d'autrui ma propre expérience, j'ai dû me résigner à faire moi-même l'épreuve de cette affreuse et révoltante dépravation de mœurs :

« Quelle est cette jeune personne qui est à vos côtés ? » dis-je, à une vieille femme qui me lorgnait de temps à autre, dans l'église St-Ferdinand. « C'est ma fille, » et elle me jette son adresse dans mon chapeau, puis elle continue sa prière, se frappe la poitrine, prend de l'eau bénite, et sort ; je la suis, je monte chez elle, et après cinq minutes d'entretien, je dis que je reviendrai ; elle insiste pour que je reste, en disant : « Ma fille cadette vous plaira peut-être davantage ? » Je parvins, non sans peine, à m'échapper.

Quelques jours après, me promenant à la *Villa-reale*, je fis remarquer à un Napolitain une femme de 50 ans, accompagnée d'une jeune fille fort jolie; je fus surtout frappé de l'excellente physionomie de la première, elle respirait l'honnêteté et la douceur; je suis sûr que Lavater lui aurait donné au premier coup d'œil un brevet de vertu. « C'est la mère et la fille, me dit mon compagnon; un de mes amis a connu la jeune personne, et il en a été aussi satisfait qu'on peut l'être de cette espèce de femmes. »

Le soir, je me rends chez elle; les discours de la mère sont en parfaite analogie avec ses traits; elle fait un petit commerce de mouchoirs, elle est veuve; elle a bien de la peine à pourvoir aux besoins de son fils, à qui elle veut donner une bonne éducation, et de sa mère qui loge avec elle. Je veux voir moi-même cette respectable aïeule dont la petite-fille est livrée à la prostitution par la mère : c'est une femme de 70 ans, mais

encore verte pour son âge ; elle me recommande sa petite fillc, pour laquelle elle a une grande prédilection.

Je retourne dans la chambre de la fille, où la mère, après avoir arrangé le lit, mc laisse tête à tête avec la victime : « Vous êtes bien jeune, ma belle enfant, lui dis-je. — J'ai vingt ans moins deux ans. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu ici quelque homme ? — Monsieur, hier. — En avez-vous connu beaucoup? — Je ne sais pas le nombre, mais à peu près une trentaine. — N'avez-vous pas de crainte de porter atteinte à votre santé ? on dit qu'il y a beaucoup de maladies à Naples. — Oh ! si, monsieur, j'en ai bien peur ; mais la Madone me protége. (*Ma la Madona mi aïuta.*) Et elle me montrait du doigt une image de la Vierge avec l'enfant Jésus.

Si ces détails semblent un peu crus à quelques lecteurs, je les prie de considérer que le dialogue ci-dessus a été inscrit sur mon

album avec la plus grande exactitude, au moment même où il a eu lieu. J'ai cru devoir le conserver dans sa nudité native. Personne plus que moi n'apprécie la pudeur du langage ; mais lorsqu'il s'agit de donner une idée exacte des mœurs d'un pays, il faut être vrai avant tout.

L'art décrit, la nature seule a le droit de peindre. Il y a plus de vie dans les tableaux de Teniers que dans ceux de l'Albane.

J'ai avancé que la dépravation de cœur d'une nation était en raison directe de la dépravation de son esprit ou de son fanatisme religieux ; ce n'est que par des faits énoncés de la manière la plus simple que je puis prouver cette assertion.

Au surplus, désirant être lu des femmes et des jeunes personnes les plus délicates en matière de pudicité, et ne voulant pas les exposer à rougir , j'ai pris soin d'avertir leurs chastes regards de sauter par dessus

ce chapitre. Cette précaution doit me mettre à l'abri de tout reproche.



~~~~~~

CHAISE ROYALE.

De lui (le grand Lama) tout est sacré, de lui rien est immonde.
Rois, princes, potentats, dominateurs du monde,
Attendez que du jour l'astre majestueux
Sèche de ses rayons purs et respectueux
Le rebut adoré des festins qu'il consomme,
Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme :
Voilà vos ornemens, vos colliers, vos bijoux,
Et l'excrément divin vous enorgueillit tous.

Delille, *Imagination*.

Je me promenais hier soir devant le palais du roi avec un jeune napolitain qui veut faire oublier son origine en disant beaucoup de mal de sa patrie : des soldats et un officier, escortant un grand fauteuil vide, entouré de flambeaux, attirèrent mon attention. « Qu'est-ce? m'écriai-je. — Comment, vous l'ignorez? répondit mon compagnon; à quoi bon observer avec tant de détails nos mœurs et nos usages, si cette intéressante cérémonie
~~~~~~

qui se renouvelle sans cesse a échappé à votre inquisition? Ce qui frappe vos regards est digne d'être raconté aux races futures; c'est le mot de l'énigme politique de ce beau pays, c'est le prototype de ses institutions, c'est la quintessence de sa civilisation. — C'est assez éperonner ma curiosité, expliquez-vous. — Devinez. — Eh bien! c'est le fauteuil sur lequel était assis le duc d'Anjou, frère de St-Louis, lorsqu'il fit décapiter Conradin. — Vous n'en approchez pas, ce siége est plus pacifique. — Je comprends; il a servi à St-Janvier, lorsqu'il arrêta les laves du Vésuve: cette montagne étant aujourd'hui en éruption, on promène cette relique pour prier le saint de ne pas différer d'arrêter les ravages volcaniques, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le pont de la Magdelaine. Arrêtez, dit le Napolitain, le Sphinx vous aurait dévoré. Aucun thaumaturge ne s'est assis dans ce fauteuil; c'est la chaise.... *indispensable* du roi des Deux-Siciles. Toutes les fois qu'il

va au spectacle, un détachement armé de sa fidèle garde, transfère ce meuble dans sa loge, afin que sa majesté s'en serve *selon son bon plaisir et son bon besoin.*

Quelques novateurs, esprits remuans, ont réclamé contre cette coutume; leurs raisons étaient assez plausibles, ce qui a donné lieu à une polémique savante. On a écrit des volumes, enfin la victoire est restée aux honnêtes gens, qui se décorent du beau titre de conservateurs.

Après les investigations les plus scrupuleuses, ils ont prouvé que l'usage en question se perd dans la nuit des temps; qu'il est né avec la monarchie, et que partant il est de droit divin. — En voilà assez, repris-je, je n'aime pas les mauvaises plaisanteries; je ne vous crois pas. — Demandez donc à tout Israël. »

Je le quitte à l'instant, j'interroge une douzaine de personnes : unanimité dans les réponses; plus de doute : ce fauteuil est le trône *percé*

de Ferdinand IV. Je le confesse : malgré mes sentimens monarchiques, malgré mon admiration pour cet illustre monarque, malgré mon heureuse disposition native à bannir tout examen loin du sanctuaire de l'autel et du trône, je ne pus me défendre de trouver étrange qu'on assimilât un prince catholique au grand Lama. N'est-ce pas pousser trop loin l'amour des reliques? ne dégrade-t-on pas les soldats de la couronne en leur faisant porter les armes devant une garde-robe ambulante? L'officier qui, l'épée nue à la main, conduit ce singulier trophée, comment repoussera-t-il l'agression étrangère, comment défendra-t-il sa patrie et son souverain? Et le peuple qui salue ce fauteuil, qui ne saluera-t-il pas? Y aurait-il un défi entre le roi et ses sujets, sur la question de savoir s'il poussera plus loin le mépris, qu'eux l'avilissement?

Eh quoi! une constitution généreuse enflamme les orateurs du parlement, et tâche

de relever les Napolitains au niveau de la dignité humaine. Aujourd'hui même j'ai vu leur roi, la main étendue sur les saints évangiles, jurer d'être fidèle au nouveau pacte social; je l'ai entendu appeler sur le parjure toutes les vengeances du ciel et de la terre, et c'est aujourd'hui qu'il permet encore et que la nation tolère encore l'usage ignominieux que je viens de signaler!

« Que de chaleur de beaux sentimens exhalée en pure perte! me dit froidement un misanthrope; pour moi, je trouve que les rois traitent leurs sujets avec trop de bonté, trop d'égards. Voilà pourquoi Louis XIV est le souverain selon mon cœur; j'aime à le voir, environné d'une foule de concubines et de bâtards, méditant sans cesse de nouveaux adultères; déshonorer royalement les premières familles de son royaume, et jeter en prison les maris[1] qui osaient prendre le deuil

[1] Le marquis de Montespan, par exemple.

de la vertu de leurs femmes. J'aime à voir ce grand roi, au sortir des bras de ses maîtresses, tomber aux genoux de ses confesseurs, ordonner l'incendie du Palatinat, les dragonnades, révoquer l'édit de Nantes et les libertés de l'église gallicane; j'aime à le voir, changeant la crosse de Bossuet en caducée, charger cet orateur funèbre d'un billet amoureux pour Mme de Montespan, etc., etc.

Voilà ce qui s'appelle régner; car enfin, qu'est-ce qu'un roi, sinon un grand consommateur; et vous êtes surpris de la coutume napolitaine, laquelle va au-devant des résultats de cette consommation! Sachez que cet usage est sanctifié par notre saint père le pape; lorsque ce vicaire de Jésus-Christ déploie toute la pompe de sa maison militaire, on aperçoit dans le cortége, brillant d'or et de diamans, qui l'environne, un officier à cheval, ayant aux arçons de sa selle deux espèces de timballes couvertes d'un beau drap violet. Cet officier est un maître de la gar-

de-robe pontificale ; les timballes sont.... Son infaillibilité s'en sert quand sa *digestibilité* en a besoin.

Tout cela est dans l'ordre et parfaitement ortodoxe, et il ne serait pas juste de refuser au saint père les prérogatives du grand Lama, dont Delille a dit :

De lui tout est sacré, de lui rien n'est immonde.

— A ce raisonnement, appuyé à la fois sur le trône et l'autel, je n'ai rien à répliquer. »

Je terminerai ici le cours de mes observations sur les mœurs napolitaines : le lecteur a dû souvent s'apercevoir qu'elles sont comme le complément des mœurs de Rome.



POMPÉI.

Tectum augustum, ingens, centum sublime columnis,
Urbe fuit summâ. . . . . . .
. . . . . . Hoc illis curia templum;
Hæc sacris sedes epulis; hic, ariete cæso,
Perpetuis soliti patres considère mensis.

Pompéi est située à douze milles de Naples, sur la route de Salerne et à deux milles de la mer: on perd son temps à vouloir préciser l'époque de son origine, tant il y a de sottises et de contradictions débitées à ce sujet.

On en attribue la fondation à Hercule, comme celle d'Herculanum. On devrait se contenter de ses douze travaux sans lui faire bâtir tant de villes et de ports. De ce qu'une ville porte le nom d'un dieu ou d'un demi-dieu, il ne faut pas en conclure qu'elle a été l'ouvrage de ce dieu, mais bien qu'elle lui était dédiée.

Jusqu'à l'année 1748, époque où cette ville fut exhumée, les savans de tous les pays

disputaient entre eux sur la position géographique de Pompéi, bien que Strabon, fameux géographe, qui vivait sous Auguste, Pline, Sénèque et plusieurs écrivains anciens, donnent sur le site et le plan de cette ville les détails les plus circonstanciés.

La ville découverte, les doctes antiquaires ne s'accordaient pas encore : les uns affirmaient que c'était Pompéi, les autres le niaient, et cependant il ne fut jamais question de l'existence d'aucune autre ville dans ce lieu ni dans le voisinage ; il y aurait de quoi dégoûter à jamais des savans. Des milliers de preuves, tirées des inscriptions, ont enfin convaincu ces messieurs. Personne aujourd'hui ne conteste à Pompéi ni son nom ni ses calamités.

Sous le consulat de Virginius et de Régulus, la 63me année de l'ère chrétienne, un horrible tremblement de terre détruisit cette ville en partie, et seize années après, le Vésuve l'abîma sous un déluge de cendres

et de pierres enflammées ; en même temps la terrible montagne roulait un fleuve de feu sur Herculanum ; le plus grand naturaliste de l'antiquité eut aussi part à ses présens : la mort de Pline, autant que les ruines de ces belles cités, marquent cette époque d'une empreinte éternelle, et son nom est gravé en caractères ineffaçables sur les laves du Vésuve.

Près du fleuve *Sarnus*, qui baignait la ville de Pompéi, des laboureurs trouvèrent une petite statue de Priape ; c'est à cette occasion que le roi de Naples Charles III ordonna des fouilles.

Selon des auteurs classiques, Pompéi était l'entrepôt du commerce des villes de Nocera, Acerra et Nola. La rivière Sarnus baignait la partie méridionale de Pompéi, et la mer entrait dans ses murs.

Pompios celebrem Campaniæ urbem mare ex aperto conductum amœno sinu cingit.

SÉNÈQUE.

Aujourd'hui la mer en est éloignée de deux milles, et le Sarnus a changé son cours et son embouchure.

Tel fut l'effet de l'éruption du Vésuve, arrivée sous Titus. Ce volcan a le privilége de déplacer les montagnes, d'imposer de nouvelles limites à la mer, et de changer entièrement l'aspect des contrées qui l'environnent.

L'enceinte des murs de Pompéi est de trois milles; sa configuration est celle d'un arc tendu. Il n'y a guère que la douzième partie de la ville qui soit déterrée. Les fouilles se poursuivent maintenant avec peu d'activité; je n'ai vu cependant que cinq à six pieds de terre sur les maisons, et cette terre est très-légère.

La plupart des voyageurs laissent glisser leurs regards sur les monumens de Pompéi; ils disent qu'ils les connaissent et ils ne les ont pas même aperçus. On ne saisit pas à la première vue, quelque perçante qu'elle soit,

tout ce qu'il y a de beau dans le plus petit objet, sous le rapport physique, que sera-ce donc si l'on veut deviner la pensée de l'auteur? Le premier regard jeté sur Pompéi est comme celui qu'on lance sur l'océan : la vue s'y perd d'abord; il faut une longue et réitérée contemplation pour revenir de son premier étourdissement; il faut recueillir son esprit sur l'ensemble de la physionomie de cette ville, pour descendre heureusement au détail des traits particuliers.

Tous les six mois on peut écrire une nouvelle description de Pompéi, car tous les six mois on la dégage des entrailles de la terre. J'entends une voix qui dit à quelque dieu ou à quelque héros : *levez-vous !* ils se lèvent et viennent nous révéler l'esprit, les mœurs, les coûtumes des nations abîmées dans l'océan des âges. Ils nous initient à tous les mystères des beaux-arts qui réveillent en nous mille sensations, et multiplient le sentiment de l'existence.

C'est, plein de ces pensées, que je me promène parmi les arbres, les vignes, sur les gazons fleuris qui couvrent la terre qui cache Pompéi. Je tressaille en marchant, pour ainsi dire, sur le cadavre d'une grande cité qui faisait les délices de Cicéron.

Les raisins et les épis jaunissent sur le faîte du temple de Bacchus et de Cérès.

Voyez-vous ces laboureurs qui se livrent à leurs travaux et demandent ses fruits à la terre, sans s'inquiéter si à quelques toises sous leurs pieds elle recèle les fruits du génie; dans leur stupide insouciance, et sans penser à rien, ils foulent d'un pied pesant comme celui de leurs bœufs, les pensées de l'antiquité; ils forment des danses grossières avec leurs lourdes compagnes, au-dessus d'élégantes maisons où la peinture a rendu vivans de légers danseurs et danseuses, dans les attitudes les plus gracieuses de la molle Ionie. Le soir, ils vont goûter les douceurs d'un rustique hyménée, dans une cabane enfumée,

sous laquelle est peut-être un temple de l'amour. Ce qui devrait se passer à Pompéi avec ce qui a lieu aujourd'hui sur le terrain qui la couvre, présente le contraste le plus singulier; les pinceaux de Teniers et de l'Albane ne sont pas plus opposés. Pour conserver ce spectacle, j'en suis réduit à désirer qu'on n'exhume pas entièrement la ville et qu'on en laisse un petit coin au dieu Pan et aux nymphes bocagères; mais faisons trève aux réflexions que nous inspire la variété de ces objets; tâchons de nous faire une idée nette du coup d'œil général que présente l'état actuel de Pompéi.

La ligne décrite par les murs de la ville représente, comme je l'ai dit, un arc tendu; une partie des fouilles a été pratiquée au midi, à la corde de l'arc; elles occupent environ en longueur la moitié de cette corde, et en largeur le tiers de la largeur de l'arc; l'autre partie se dirige vers le nord; et un peu vers l'orient, où l'on n'a découvert que

l'ampithéâtre, tout le reste de la ville est encore enfoui sous terre, et sur cette terre on voit éparses quelques maisons de paysans et une maison plus élégante, destinée à recevoir les personnes de la famille royale.

Murs de la ville. Toute la partie des murs qui forme la corde de l'arc au midi et à l'occident, est entièrement tombée; on a beaucoup de peine à en reconnaître les ruines et quelquefois même la trace. La cause de cette destruction s'explique par le voisinage de la grande route de Naples, bordée par ces murs, lesquels n'ayant pas été autant ensevelis que les autres par les cendres du Vésuve, restèrent plus exposés à l'action du temps et à la rapacité des hommes. Beaucoup de sédimens marins trouvés dans ce lieu sont une nouvelle preuve que la mer baignait ces murs avant l'éruption de 79, ainsi que le témoignent *Sénèque* et *Strabon*. Mais à l'orient et au nord, dans la partie la plus curviligne que j'appelle l'*arc*, les murs sont res-

tés debout; ici ils sont formés de grandes pierres superposées; là avec ces grandes masses sont mêlées confusément de petites pierres unies avec du ciment; ailleurs enfin il y a des pans de murailles entiers, faits de petites pierres.

Les murailles étaient toutes de construction régulière, faites de pierres sans ciment; mais le tremblement de terre arrivé en 63, et le terrible assaut que donna à Pompéi le dictateur Sylla, au temps de la guerre sociale, obligèrent les habitans de faire à la hâte des réparations à leurs remparts. Les murs ne forment aucun angle rentrant ni saillant; les tours seules ressortent un peu de la ligne. Dans les endroits les moins fortifiés par la nature, du côté du nord et de l'orient, les murs sont garantis par une contrescarpe.

On compte cinq grandes portes aux murs de la ville : La porte d'*Isis*, qui regarde Nola,

au nord-est, est intacte et voûtée ; on y voit cette inscription :

Popidius. restituit. et. Isidi. consecravit.

Une rue de la ville, dont les maisons sont toutes ruinées, aboutit à la porte d'*Isis*. La porte du *Sarno*, à l'orient, celle de *Stabia*, au sud, celles du *Vésuve* et d'*Herculanum*, au nord, ne présentent que quelques pierres de leur base.

Maintenant que nous avons parcouru l'enceinte des murs et reconnu les diverses portes, rendons-nous au centre de la ville et cherchons à en découvrir l'étendue.

Je monte sur un arbre, j'aperçois vers la mer les maisons de Pompéi rendues à la lumière, tandis que vers le Vésuve, vers le nord et l'orient, une partie du sud, plus des neuf dixièmes de la ville dorment encore dans les ténèbres de la terre. C'est ainsi que, dans la statue de Pygmalion, une partie est pal-

pitante tandis que l'autre est encore cachée au sein du marbre.

Mais déjà la journée sur son déclin nous chasse à notre grand regret de Pompéi ; nous cherchons un souper et un lit à la *Torre-della-Puziata*, gros bourg à deux milles de distance.

SECONDE JOURNÉE A POMPÉI.

Dans une ville en partie déterrée, où règne le silence, qui n'est peuplée que de souvenirs, qui a épuisé toutes ses espérances et qui voit tout son avenir dans le passé, il y a une solennité de plus à entrer par la rue des Tombeaux ; un sentiment de mélancolie indéfinissable s'empare de votre être lorsqu'en mettant le pied sur le pavé de la rue consulaire, qui traversait Pompéi pour conduire dans la grande Grèce, vos regards se prolongent sur une double file de mausolées ; l'âme tressaille en passant en revue tous ces

monumens de la mort qui sont rangés là comme les avant-postes de son empire. On croit voir des tombeaux dans une immense tombe; le bruit des pas sur ces larges quartiers de laves vomies par la destruction, retentit à l'oreille tels que les sons expirans d'une cloche funèbre mêlés à ceux de l'oiseau nocturne, dans la solitude d'une forêt. Mais la foule des sentimens dont on est oppressé, qui enivrent d'une lugubre volupté, je renonce à les peindre à ceux qui n'ont pas marché dans la rue des Tombeaux de Pompéi. Il est des objets dont on ne peut transmettre l'impression; leur présence a le pouvoir exclusif de les produire, de faire vibrer certaine corde sensible, muette jusqu'alors, et de nous révéler des émotions inconnues.

Horace n'aurait pas dit aux habitans de Pompéi : *Oublieux des tombeaux, vous bâtissez des maisons ;* car la plus élégante architecture, les plus beaux marbres, les bas-reliefs le plus savamment exécutés sont pro-



digués à ces monumens funèbres, dont la plupart non-seulement sont intacts, mais ont conservé toute la fraîcheur de leur primitif éclat. Le temps a eu des égards pour la mort.

La rue des Tombeaux est hors de l'enceinte de la ville ; elle commence à la porte d'Herculanum et fait partie du faubourg appelé *Auguste-heureux*. Quelques maisons sont sur le même alignement et au milieu des mausolées.

Voici la maison de Diomède, qu'honorait le titre d'ami de Cicéron. Le premier étage est au-dessous du niveau de la rue, le deuxième un peu au-dessus ; c'est une habitation qui tient le milieu entre les maisons de ville et celles de campagne ; car les maisons renfermées dans l'intérieur des murs de Pompéi n'ont point d'étage. La famille de Diomède devait être nombreuse : on compte dans sa demeure plus de trente chambres à coucher. Le jardin est vaste et environné d'arcades

qui soutiennent un portique sous lequel, en jouissant de l'aspect du jardin, on se promenait à l'abri de la pluie. Au milieu s'élève une fontaine dans un beau bassin de marbre destiné à recevoir des poissons, et qui est parfaitement conservé; il y a près de la fontaine un emplacement pour un parterre, avec six colonnes latérales propres à supporter un berceau de vignes et de fleurs. Le jardin a une issue qui donne sur la campagne; c'est près de cette porte qu'on a trouvé un squelette dont les mains tenaient encore des monnaies d'or et des ornemens de prix; c'était apparemment un avare ne s'occupant que de son trésor, tandis que ses semblables, peut-être même sa femme et ses enfans, couraient éperdus dans le logis, en implorant son secours. Beaucoup de squelettes attestent que la maison était pleine d'individus. Ce vil harpagon ne dépensa jamais son or que par ostentation; combien de fois des infortunés réclamèrent-ils en vain son

secours ! Combien de fois refusa-t-il l'obole à l'indigence ! Il entend tout à coup une voix sourde et tonnante : ce n'est plus une obole dont il s'agit, c'est le terrible Vésuve qui vient lui demander et la bourse et la vie.

Descendons dans les souterrains qui servaient de caves au logis : voici encore les amphores qui contenaient le Falerne ; ces vases, formés de terre cuite, de forme allongée de la capacité d'une dame-jeanne, sont placés debout l'un à la suite de l'autre, ce qui explique l'expression d'Horace : *interiore notâ Falerni.* C'est dans ce lieu que se réfugièrent les malheureux habitans de cette maison ; ils fuyaient le déluge de cendres et de pierres enflammées vomies par le Vésuve; mais le volcan les atteignit jusque dans les entrailles de la terre. On a dégagé d'un tas de cendres compacte leurs squelettes, au nombre de dix-sept, parmi lesquels était celui d'une femme qu'on suppose avoir été la maîtresse du logis. On a trouvé ses bracelets et

ses bagues d'or. J'ai vu au muséum de Portici sa tête, assez bien conservée, avec un peu de la chevelure. J'ai considéré avec admiration les formes semi-sphériques de son sein, qui sont empreintes et moulées dans un morceau de cendre durcie sur lequel elle était appuyée en mourant; on y voit aussi quelques parcelles très-fines de sa robe. On peut en conclure, sans être taxé d'inconséquence, que madame Diomède avait les chairs très-fermes et une belle gorge. Je doute que les dames parisiennes, surtout depuis la mode des corsets à busc, puissent laisser de pareils moules à la postérité.

Vis-à-vis de la maison de Diomède sont les tombeaux de sa famille, avec cette inscription:

Arius. L. Diomedes. sibi. suis. memoriæ.

Ils ont la forme de petits temples. Là reposaient son fils aîné et deux de ses filles, dont

une était la neuvième. Voici toute l'épitaphe :

Arriæ. M. F.; VIII.

On lit aussi cette autre épitaphe touchante :

N. Velasiæ. grato.
Vix. Ann. XII.

Ainsi le premier objet qui frappait les yeux de la famille Diomède, en sortant de sa maison, c'était le cimetière des siens.

Au côté droit de la même maison paraît un petit édifice quarré ayant l'apparence d'un tombeau ; j'y pénètre par une petite porte très-basse, je vois peints sur les murs des cerfs et des oiseaux avec d'autres figures symboliques de la mort ; je reconnais un *triclinium* ou table à manger des anciens ; on devine aisément que c'est ici qu'on célébrait le festin funèbre appelé par les Romains *silicernium*. C'est sur cette petite colonne que l'on plaçait le simulacre du défunt ; il avait la place d'honneur, ses amis ne pou-

vaient pas boire à sa santé, mais ils lui souhaitaient les bocages et les ruisseaux les plus frais de l'élysée. Ils se le figuraient vivant, en rappelant dans leurs discours ses actions nobles et généreuses. La véritable existence de l'homme est dans ses vertus.

Mais l'ombre d'une dame romaine me reproche mon peu d'empressement à visiter son palais funéraire; « je l'ai fait construire, dit-elle, pendant ma vie, pour moi et Munatius; morte, j'ai su le préserver de toute atteinte du temps et du Vésuve; j'ai fait venir de Paros le marbre qui le décore; j'ai donné le sujet des bas-reliefs; ici c'est un sacrifice à Proserpine, là c'est une barque qui, après avoir essuyé bien des tempêtes, arrive enfin dans le port; les matelots plient les voiles et jettent l'ancre. Vous comprenez l'allusion? — oui; cela signifie qu'après avoir bien battu la mer de ce monde, nous abordons enfin à notre tombeau.

Ce buste, sculpté à la partie supérieure, est

le mien. De ce côté c'est le *bissellium* de Munatius :

Nævolea. Tyche.
sibi. et. Numatio. Fausto.
cui. decuriones,
consensu. populi,
Bisellium.
ob. merita. ejus.
decreverunt.
Hoc. monumentum.
Nævolea. Tyche.
viva. fecit.

Veuillez me dire, madame, ce qu'on entend par *bissellium?* — C'est un siége à deux places que le peuple et les magistrats accordaient, dans les fêtes publiques, aux citoyens distingués par leur mérite. — Et Munatius Faustus, honoré du *bissellium* et avec lequel vous avez voulu mêler vos cendres, quelles étaient, je vous prie, vos relations avec lui? — Je ne puis répondre à votre question, Mercure m'appelle. Sachez que toutes les femmes mortes sont discrètes; adieu. » Je veux entrer

dans la chambre intérieure du sépulcre, une porte grillée m'en empêche; j'aperçois à travers, des os et de la cendre confondus dans des urnes à demi brisées. Sans cet obstacle, j'aurais peut-être mis dans ma poche quelques os de Mme Nævolea.

Le tombeau de Calventius, à côté de celui de Nævolea, est aussi décoré du *bissellium;* il étale dans toutes ses parties la beauté des marbres, l'élégance de l'architecture et des bas-reliefs; mais il est fermé de toutes parts.

Vis-à-vis, et de l'autre côté de la rue, est un grand tombeau avec une petite porte en marbre blanc fermée à clef; on y a découvert, dit-on, plusieurs objets précieux, entr'autres un grand vase d'albâtre et des anneaux d'or.

Un loup n'est pas plus impatient de pénétrer dans une bergerie, que moi d'entrer dans un des tombeaux. En voici un fait en dôme, très-grand, environné de murs, comme si la mort avait besoin de le défendre contre

des assauts; enfin il m'est permis d'arriver jusqu'au sanctuaire de ce petit temple. J'y monte par trois degrés, me voilà dans le salon de compagnie des ombres d'une famille pompéienne anonyme, car il n'y a pas d'inscription.

Ce lieu était appelé *Colombarium*, colombier, parce que les urnes cinéraires sont placées dans de petites niches qui ressemblent aux alvéoles des nids de pigeons d'un colombier. Cette dénomination est une nouvelle preuve de l'attention délicate des anciens, à marier les images gracieuses avec les images funèbres. Je m'arrête avec plaisir dans cet appartement circulaire; malgré moi des idées de colombes, d'amour de reproduction, se marient avec des idées de cendres, d'insensibilité, de destruction; le Trépas a perdu son horreur, ses manières sont civilisées, son langage a de la grâce, et je m'entretiens familièrement avec lui, assis dans le *colombarium* du tombeau, la main dans

une alvéole. « Je ne sais pourquoi, me dit-il, on me querelle tant dans le monde; que deviendrait-il sans moi? ne suis-je pas le grand pourvoyeur de la vie? Si je consomme les individus, c'est pour recruter les espèces. » Alors il m'engage à sortir pour visiter ses autres *petits Trianons*. Un mur seul nous séparait du mausolée le plus noble qui décore cette rue. Ce monument, ainsi que le témoigne l'inscription, fut érigé par Scaurus, père, à Fabricius Scaurus son fils, juge de la tribu Ménénia, à qui les décurions firent ériger une statue équestre dans le *forum*. A la mort de ce personnage, il y eut de grandes fêtes à Pompéi : tous les murs sont couverts de bas-reliefs représentant des combats de gladiateurs entre eux, et avec des bêtes féroces de toute espèce.

Au-dessus de la porte d'entrée qui regarde la rue et qui conduit dans la cour du monument, on voit cinq de ces malheureux, armés de lances et de boucliers; un d'eux est sus-



pendu à quelques pieds de terre, dans l'attitude d'un homme qui tombe de tout son poids, blessé mortellement. Que des guerriers se battent à outrance près du tombeau d'un guerrier, on peut jusqu'à un certain point tolérer cette coutume; mais on est indigné qu'à la mort d'un magistrat qui, par ses fonctions est le conservateur des hommes, et punit toute effusion de sang, on est indigné que des hommes s'égorgent pour honorer ses funérailles, Je ne reconnais pas dans cet horrible usage la sagesse philosophique des anciens. J'entre avec ces réflexions dans l'intérieur de la tombe du duumvir *Scaurus :* au premier aspect du réduit sépulcral, je puis juger que son orgueil lui a survécu. C'est ainsi qu'à l'arrangement du cabinet de toilette d'une femme, on peut apprécier le degré de sa coquetterie : voyez-vous ce pilastre qui s'élève au milieu de la chambre funèbre, et dans lequel est pratiqué un emplacement beaucoup plus vaste que les niches d'alen-

tour, qui sont sans distinction comme celles d'une ruche d'abeilles? c'est dans ce centre que siégeait l'urne magistrale. M. le juge a voulu donner à ses cendres une espèce de présidence parmi les cendres des siens.

Que penseront nos magistrats de France, nos présidens de grandes et petites cours, de cour suprême, de la vanité de M. le juge *Scaurus*, eux qui sont si modestes! Je leur conseille de citer l'ombre du duumvir à leur tribunal, pour lui faire subir la censure avec réprimande; car depuis deux mille ans il est suspendu de ses fonctions.

On a trouvé ici quelques débris d'os brûlés et une petite lampe de terre cuite, mais point de vases lacrymatoires; il est à remarquer que ces vases ne se trouvent ordinairement que dans les tombeaux les plus simples, et dans la terre, aux pieds d'un morceau de marbre où est grossièrement ébauchée la tête du défunt. Ces marbres rappellent *les croix de bois* de nos cimetières.

Le cœur du pauvre serait-il plus sensible que celui du riche? ou bien faudrait-il de trop grands vases pour contenir toutes les larmes versées à la mort des grands et des rois?

Dans une enceinte environnée de murs et adjacente au monument de *Scaurus*, on ne voit qu'un marbre tel que ceux qu'on place sur les tombeaux; c'est une espèce de statue dont la gaîne est profondément enfoncée dans la terre; de la tête, grossièrement taillée, tombent des cheveux attachés autour du cou; l'inscription qu'on lit sur la poitrine de la statue est des plus curieuses, et son laconisme ouvre le champ le plus vaste aux commentaires des savans:

Junoni.
Tyche. Juliæ.
Augustæ. vener.

Ce qui signifie: *à Junon, Tyché intendante des plaisirs amoureux de Julie Auguste.* Voilà une inscription bien impudente! s'é-

crieront les premiers valets de chambre, les maîtres de la garde-robe, les chambellans des maisons des rois et des altesses royales. Eh! messieurs, leur répondrait Tychée, ne savez-vous pas qu'il est d'usage de se glorifier des charges et des emplois que l'on occupe auprès des personnes augustes? La lumière du trône a, comme le feu, le privilége d'épurer tout ce qui l'approche. Voyez Mme de Pompadour faire des mercuriales aux membres du parlement prosternés à ses pieds. Vous-mêmes, examinez vos titres; soyez moins sévères à mon égard, et donnons-nous la main.

Vous avez remarqué que dans l'inscription du tombeau de Nævolea il y a aussi le nom de Tychée; est-ce elle ou une de ses sœurs qui était l'*amie* de la princesse Julie? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider: je m'en rapporte à l'académie des inscriptions ou à la décision du premier concile.

Quelle est cette autre maison confondue avec les tombeaux, qui paraît aussi considé-

·able que celle de Diomède, mais beaucoup plus ruinée? M. *Romanelli* me répond que c'est probablement celle de Cicéron; toutes les preuves qu'il m'en donne dans son ouvrage sur Pompéi sont pitoyables, pourtant mon imagination s'en accommode, et elle me fait fureter dans les coins et recoins de ce logis en déclamant ses Catilinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que Cicéron avait une maison de campagne à Pompéi; il en parle dans dans ses lettres à Atticus : *Tusculanum et Pompeianum valdè me delectant.*

Il est à remarquer que ce grand orateur avait des propriétés dans tous les beaux sites de l'Italie, ce qui laisse à penser qu'il fit quelques moissons dans les champs de la Cilicie, dont il eut le gouvernement: j'ai beaucoup de respect pour ses talens, mais, il faut l'avouer, il était un peu tracassier : que lui importait-il que Clodius, à la faveur des mystères *de la bonne déesse,* se fût introduit dans la maison de Pompéia, femme de César? pour-

quoi se porter son accusateur? on ne peut se dissimuler qu'il n'a rien négligé pour s'attirer la catastrophe qui termina sa vie.

Non loin de la maison de Cicéron on a trouvé les squelettes d'une mère, de ses deux filles et d'un petit enfant; elle tenait ce dernier dans ses bras. Elle conjure les dieux d'épargner ses enfans, elle ne pense qu'à eux, elle écarte de leurs têtes la poussière volcanique qui s'amoncelle, comme une neige abondante sur le sommet des Alpes: vains efforts; les malheureux, tels que des naufragés au milieu des vagues, sont engloutis dans ce gouffre de cendre: leurs bras élevés vers le ciel apparaissent seuls quelques instans; le Vésuve leur épargne les frais de sépulture. La mère les presse contre son sein, son dernier soupir est pour ses enfans; vivante au milieu de sa famille, elle eût offert la plus gracieuse image du plus noble sentiment de la nature; morte, ses os mêmes présentent encore un tableau d'amour maternel.

Je ne parle pas des autres tombeaux, qui, après ceux dont j'ai fait la description, n'offrent rien de très-remarquable. Celui de la prêtresse Mammia occupe un emplacement considérable : on ne pouvait donner les coudées trop franches à une personne de cette distinction; envoici l'inscription :

Mammiæ. P. F.
sacerdoti.
publicæ. locus. sepulturæ. datus.
Decurionum. decreto.

C'est le plus grand de tous les monumens, mais non pas le plus riche et le plus élégant.

C'est une heureuse idée des anciens d'avoir appelé les femmes aux fonctions du sacerdoce; ce sexe a le secret de nos doulcurs et dc nos plaisirs, et il semble que par ses charmes et le fini de sa nature, il soit plus en rapport que lcs homme savcc la Divinité.

Mais quoi! se peut-il que j'aie consumc une journée entièrc à examiner la seule rue

des Tombeaux? Déjà le soleil touche la surface de la mer; ses rayons rougeâtres glissent obliquement sur le sommet des tombeaux, dont les ombres projetées dans la rue semblent se confondre avec les ombres des habitans de Pompéi.

Cette teinte incertaine d'un beau jour sur son déclin répandue sur les mausolées d'une ville qui n'est plus depuis dix-huit siècles, remplit l'âme d'une singulière mélancolie. Plus de passions tumultueuses, la substance de mon corps est plus légère, mes pensées sont dégagées des liens des sens, j'entrevois les jouissances purement intellectuelles; mon être reste quelque temps suspendu entre la terre et le ciel. Mais bientôt toutes ces douces chimères immortelles s'évanouissent à l'aspect d'un bon souper qui me rend tout entier au monde physique, et je retombe sous l'empire des grossières sensations.



TROISIÈME EXCURSION A POMPÉI.

A mon lever, je remercie le soleil de me donner à la fin de l'automne une journée printanière, et je retourne à Pompéi : nous ne sommes pas encore entrés dans la ville pour l'examiner; ici toutes les pierres parlent. Remarquez que la porte d'Herculanum est à l'extrémité de la rue des Tombeaux. La demeure de la vie est limitrophe de celle de la mort, et les citadins n'avaient qu'un pas à faire de leurs maisons à leur sépulcre.

Pompéi, comparée à Paris et à Londres, semble avoir été habitée par des Lilliputiens; car je ne suis pas assez impoli pour insinuer que les grands hommes de l'antiquité habitaient des maisons petites et que c'est tout le contraire de notre temps. Quoi qu'il en soit, nous voici dans une des principales rues de Pompéi, c'est comme sa rue de Richelieu. Trois brouettes pourraient à peine y passer de front, et deux charrettes comme celles que

traînent les chiens à Paris, courraient le risque de s'accrocher, pour peu que les Phaëtons manquassent de dextérité. Cependant des traces de roues profondément empreintes dans les pierres volcaniques, attestent que les équipages de Pompéi ébranlaient souvent le pavé. Sur les deux trottoirs qui bordent la rue, un homme et une femme ne passeraient ensemble que dos à dos.

Bien que de doctes écrivains prétendent que les maisons ont un étage, ma conscience me force à dire qu'elles n'ont qu'un rez-de-chaussée. Un habitant de Paris, du haut de son sixième étage, va trouver cela bien mesquin; mais les anciens n'aimaient pas comme nous à se percher les uns au-dessus des autres; et si Tarquin et Appius avaient dû monter cent degrés pour aller voir Lucrèce et Virginie, peut-être l'un des deux eût-il renoncé à son projet, et Rome aurait eu l'inappréciable avantage de garder ses rois ou au moins ses décemvirs.

Si les maisons de Pompéi ne sont guère plus élevées que les tombeaux, du moins elles présentent, par la division et la multiplicité des pièces intérieures, toute espèce de commodité : entrons dans celle-ci à gauche ; mais, avant de passer le seuil de la porte, rendez son salut au maître de la maison : sur le pavé en mosaïque est écrit en gros caractères *salve*. Qu'elle est touchante cette invitation hospitalière, et par son laconisme et par l'endroit où elle est placée. Il me semble que j'entends la voix même des anciens habitans de ces demeures, qui, avec un visage riant et facile, m'invitent à entrer, à partager leurs repas et les douceurs de leur société. Je crois pénétrer dans l'intérieur d'un petit temple dédié à l'hospitalité. Heureuse et noble invention que celle des dieux pénates ! Ulysse, échappé du naufrage, entre dans le palais du roi des Phéaciens et va s'asseoir avec confiance auprès du foyer domestique ; il lit le *salve* sur le seuil de la porte, et cela lui suffit.

Presque toutes les maisons de Pompéi sont uniformes dans leur architecture et dans leur distribution intérieure. Voyez-vous cette cour assez vaste et découverte autour de laquelle règne un péristyle soutenu par des colonnes? et au milieu voici un bassin fait en marbre blanc, destiné à recevoir les eaux pluviales. Cette cour ressemble aux cloîtres d'un couvent; vous en verrez de semblables dans toutes les maisons un peu considérables de Pompéi.

Les chambres à coucher sont très-petites, sans fenêtres sur la rue; elles ont leurs portes de sortie sur la cour ou bien sur le jardin, d'où elles reçoivent la lumière; il est très-rare qu'il y ait communication entr'elles. Admirez la quantité de cabinets de bains : en voici pour l'eau chaude, celui-ci pour l'eau froide, et cet autre, voûté, est destiné aux bains de vapeurs; c'est dans ce réduit qu'après le bain on se parfumait d'essences précieuses. Le bain était pour les anciens une récréation pleine de recherches voluptueuses : l'empereur Hélio-

gabale se baignait jusqu'à sept fois le jour. L'on se faisait une jouissance de la propreté.

Tous les pavés des salons de compagnie et de tous les autres appartemens sont faits en mosaïque, représentant quelques figures ou bien quelque dessin. Immense est la collection de vases de bronze ou de terre, d'instrumens des arts, de candélabres, de verres peints, de tables à écrire incrustées de pierres précieuses, et enfin de pierres gravées; elle a été trouvée dans les maisons de Pompéi : on ne peut se lasser d'admirer tous ces objets au musée national. Je ne dirai rien des papyrus, qui sont tellement consumés, qu'ils ont la blancheur et la forme de petits morceaux de cendre durcie; on les montre comme des reliques qui ne sont utiles à rien. Mais ce qui ravit en extase, ce sont les belles peintures qu'on a détachées des murs de Pompéi. Des murs! direz-vous? oui, les anciens ne tapissaient pas leurs appartemens, et ceux qui n'étaient pas assez riches pour en

faire revêtir les murs de belles figures et de tableaux de divers genres, les faisaient ouvrager en compartimens peints qui coûtaient peu. Je vous dirai un mot sur le procédé usité dans cette manière de peindre des anciens : d'abord on appliquait sur le mur un enduit de l'épaisseur d'un doigt, fait avec du marbre et de l'albâtre pilés ; cette première couche était recouverte d'une seconde beaucoup moins épaisse, composée de chaux mêlée de sable très-fin ou de marbre pilé et tamisé ; c'est sur ce fonds très-lisse, légèrement coloré de jaune, que sont peintes ces belles figures que tant de siècles n'ont pu effacer, et qui sont encore si fraîches que l'on croirait qu'elles sortent des mains de l'artiste. Admirez ces danseurs et ces danseuses de l'appartement où nous sommes : quelle variété d'attitudes élégantes et voluptueuses ! quelle légèreté aérienne dans tous leurs mouvemens ! tous leurs gestes sont des expressions passionnées, tous leurs pas sont dessinés par les

grâces : comme le pied gauche de cette jeune Ionienne est caressant, tandis que sur l'autre elle se balance en équilibre entre le ciel et la terre! comme l'on sent toutes les formes de son beau corps à travers la mollesse des contours onduleux de la draperie, et la fluide transparence de ses vêtemens! sa poitrine semble oppressée de désirs et sa tête se penche avec langueur sur une épaule d'albâtre.

Ainsi la découverte de Pompéi et d'Herculanum a fait une révolution non-seulement dans la peinture et la sculpture, mais dans l'art de la danse. Nos *Bigotini* et nos *Gosselin* se sont perfectionnées à l'école des danseuses de Pompéi; les sylphides parisiennes ont approfondi, devant les peintures de Pompéi, la science de la séduction et la théologie des sens.

Les anciens surpassaient les modernes dans les peintures à fresque : Michel-Ange et Raphaël se servaient de contours préparatoires composés avec de la poussière noire

dont on voit la trace très-distinctement dans leurs ouvrages; mais on n'aperçoit rien de semblable dans les figures de Pompéi, qui sont peintes avec autant de confiance et de dextérité qu'elles pourraient l'être sur le bois ou sur la toile. Il fallait que ces couleurs fussent détrempées avec une espèce d'eau particulière, car on a employé le feu et l'eau-forte pour détacher de plusieurs tableaux les croûtes de cendre et les incrustations pierreuses, sans endommager les peintures. Les couleurs à l'huile s'obscurcissent avec le temps, et celles employées par les anciens conservent tout leur éclat en exprimant un plus grand degré de vie et de véritable carnation.

Les maisons de Pompéi, au lieu d'être numérotées, portaient le nom du propriétaire écrit en grands caractères rouges : beaucoup de ces inscriptions se sont conservées, et ce n'est pas une des choses les moins curieuses de reconnaître ainsi la maison du consul *Pansa*, de *Caïus Sallustius*, de lire les mani-

festes des édiles, des duumvirs, des flamines, les affiches des fêtes, des jeux publics, et des maisons à louer et à vendre. Voici une de ces affiches les plus remarquables :

In prædiis Juliæ Sp. F. felicis locantur
Balneum venerium et nongentum tabernæ
Pergulæ cœnacula ex idibus aug.
primis in idus aug. sexta annos continuos
quinque. S. Q. D. L. E. N. C.

Par cette annonce, Julie Félixe offre pour cinq années consécutives le loyer de neuf cents boutiques d'une maison de bain et d'un *venerium*.

Elle ajoute la formule usitée en pareil cas : S. Q. D. L. E. N. C. ; c'est-à-dire, *si quis domi lenocinium exerceat, non conducito*.

Je ne me lasse pas de considérer les jolies peintures à fresque de cette maison ; par malheur je n'en puis connaître les propriétaires, faute d'inscription ; on a prétendu qu'elle était habitée par les vestales : je serais tenté de le croire, en voyant les peintures d'un

grand appartement, lesquelles représentent des cerfs, des daims, des chevaux, seulement avec les parties antérieures de leurs corps. Tous ces animaux courent avec les deux pieds de devant; il me semble qu'il y a là une recherche de pudicité. Mais dans une petite chambre à coucher je vois une Vénus habillée par les Grâces, un Endymion auprès de Diane, un faune qui surprend une nymphe endormie, tous ces tableaux ébranlent un peu ma foi. Que dois-je penser maintenant? J'aperçois l'attribut distinctif du dieu Priape sculpté en guise d'enseigne, sur la façade de la maison située vis-à-vis de celle où je suis. Eh quoi! des vestales, en sortant de leur maison, auraient eu une semblable perspective! Fi donc! s'écriera une dame moderne, loger des vestales en face d'une maison de prostitution! — Qui vous a dit, madame, que cette maison fût de ce genre? Cet horrible et indécent simulacre, qui révolte vos regards, n'est autre chose que l'enseigne d'un bijou-

tier fabricant d'amulettes, de talismans. Les dames de Pompéi, à l'imitation des dames égyptiennes, portaient à leur cou, à leurs oreilles et consacraient dans les temples, des Phallus, priapes de toutes les grosseurs, depuis une once jusqu'à plus d'un quintal de pesanteur; il y en a en bronze, en argent, en or et en marbre; la collection de ces *ex-voto* qu'on voit au musée est des plus riches et des plus variées:

J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, gros, petits, médiocres, énormes.

C'était, selon la croyance du temps (et il faut respecter toutes les croyances), des préservatifs puissans contre les maléfices et les attaques de nerfs; les missionnaires d'alors faisaient bénir tous ces objets par les prêtres d'Isis. Ils en rendaient à tout prix à la porte des temples. Peut-être même, pour émouvoir les cœurs les plus endurcis, en plantaient-ils de cinquante pieds de hauteur dans les places publiques.

Sur les murs intérieurs et extérieurs de plusieurs maisons de Pompéi on remarque des peintures allégoriques représentant un gros serpent entrelacé à un pommier dont il mange les fruits : on a prétendu que ces maisons appartenaient à des médecins, parce que le serpent est le symbole de la santé ; mais il faudrait prouver avant tout que la santé a quelque rapport avec les médecins.

Je crois plutôt que les anciens multipliaient le portrait du serpent, parce qu'ils avaient beaucoup de considération pour ce reptile, auquel ils attribuaient une heureuse influence. Il faut avouer qu'il est bien déchu de sa réputation parmi les chrétiens, qui, pour toute civilité, tâchent de lui écraser la tête. Voilà comme dans le monde on porte sur le même individu des jugemens diamétralement opposés. Mais pourquoi les anciens le représentent-ils mangeant une pomme, lorsque c'est le plus grand délit que nous lui reprochions? Il y a dans ce rapprochement

quelque chose de très-bizarre, et de quoi exercer messieurs les érudits; pour moi, je me contente de trouver l'antiquité bien impertinente d'attacher un augure favorable à un serpent mangeant une pomme. Cette interprétation doit indigner tout bon chrétien, et c'est à cela qu'il faut sans doute attribuer la ruine de Pompéi.

Après avoir parcouru dans toute la longueur cette rue appelée le *cours* de Pompéi, on passe sous un arc et l'on arrive au *forum*: à l'exception de l'amphithéâtre, c'est l'édifice public le plus considérable : sa forme est un quarré long bordé d'un grand nombre de petites colonnes doriques, faites de briques revêtues d'un espèce de plâtre appelé *stuc*. Cette manière artificielle de composer des colonnes est très-mesquine; il semble qu'elles ne sont que postiches ou d'attente. Après avoir vu les colonnes de Pestum, lesquelles ont vingt pieds de circonférence et sont faites de quatre blocs de rocher, on peut juger avec quelle pitié

j'ai regardé celles de Pompéi, qui sont presque toutes faites de petites briques agglomérées.

A l'extrémité septentrionale du *forum* s'élève un temple qu'une superbe tête de Jupiter, trouvée dans ses débris, a fait appeler temple de Jupiter. Il a l'air d'un temple de carton, comparé à ceux de Pestum; on n'y sent nullement la présence du dieu. J'en dirai autant du fameux temple d'Isis, dussé-je faire pousser les hauts cris à tous les érudits gratteurs de terre. Ces messieurs se sont servi des expressions les plus ampoulées, en décrivant chaque partie de cet édifice, afin d'imposer à leurs lecteurs; mais l'antiquité pour être grande n'a pas besoin d'être montée sur des échasses; il faut révéler enfin la vérité: Pompéi était une des villes les moins considérables de l'ancienne Campanie; mais son orgueil citadin voulait être servi par autant de dieux que les plus grandes capitales.

Tout bourgeois veut avoir des pages.



De là cette multitude de temples érigés à Jupiter, à Isis, à Vénus, à Esculape, à Mercure et à Hercule; mais comme la ville n'était pas assez riche pour loger convenablement toutes ces divinités, au lieu de colonnes de marbre ou de pierres de taille, elle en composait de briques, et au besoin elle se serait servi d'une matière encore plus commune.

Mais si l'architecture du temple d'Isis est aussi mesquine que la matière dont il est construit, il offre néanmoins plusieurs particularités curieuses; voyez sous l'autel cette espèce de grotte, c'est là que se cachaient les prêtres lorsqu'ils jugeaient à propos de faire rendre des oracles à la divinité. Il était défendu aux dévots d'approcher de ce sanctuaire, ils devaient se tenir à distance; ces prêtres imaginaient mille moyens d'en imposer au peuple et de vivre à ses dépens; ils ne ressemblaient pas, comme on voit, aux nôtres.

Parmi les raretés qu'on a découvertes, on

estime les plus curieuses, *les tables* d'Isis qui sont au musée; on a aussi détaché de belles peintures des parois de murs : une Isis avec un sistre à la main, une Anubis avec sa tête de chien. On a trouvé sur un pilastre les statues de marbre de Vénus, d'Isis, de Bacchus, et de Priape; remarquez que le dieu des jardins se trouve dans tous les temples; il est de toutes les parties, et toujours une place d'honneur lui est assignée dans les réunions divines. Il a un talisman devant lequel s'ouvrent les portes les plus inflexibles, et il semble dire : « avec moi on ne peut gâter rien. »

La plus imposante des cérémonies du culte divin était celle des *supplications publiques* : on servait un somptueux repas aux divinités dont le peuple était de droit le pourvoyeur. Les prêtres consommaient les provisions par piété et pour obéir à l'ordre des dieux.

Dans des appartemens situés derrière le sanctuaire du temple, et inaccessible aux regards du profane vulgaire, on a découvert plusieurs squelettes de prêtres : l'un d'eux,

appuyé sur un mur, avait une espèce de hache à la main dont il avait déjà percé deux murailles ; un autre, dans l'attitude d'un homme qui fuit, avait déjà gagné la cour qui est au delà du sanctuaire ; les autres squelettes furent trouvés ayant devant eux des os de victimes immolées à leur divinité, des vases d'argile et des œufs. J'ai vu ces œufs au musée ; il y en a une douzaine, et ils sont encore tellement frais qu'on croirait qu'ils viennent d'être pondus. Il paraît que ces hommes sacrés, au moment le plus violent de l'éruption volcanique, prêtaient humblement leur estomac à leurs dieux pour faire honneur au repas servi par les bons habitans de Pompéi ; ils riaient de la crédulité du peuple, et buvaient à sa santé. Le Vésuve répondit à leur toast, les uns alors désertèrent la table, les autres restèrent à leur poste avec une vorace intrépidité et moururent, au milieu des fumées du vin et du Vésuve. Avec des instrumens de sacrifice aussi curieux par leur variété que par leur nombre, on a recueilli

dans le temple d'Isis deux idoles égyptiennes, qui soutiennent de leurs mains une grande coupe.

Les relations commerciales qu'entretenaient les habitans de Pompéi avec ceux d'Alexandrie, alors en possession de tout le commerce des grandes Indes, introduisirent peu à peu dans la Campanie le culte d'Isis; Pompéi, Naples et Pouzzole l'attestent par plusieurs monumens : tout ce qui regardait l'Égypte, les sacrifices, les rits sacrés, les emblèmes, les paysages était de mode à Pompéi. Les dames avaient des coiffures ornées de feuilles de lotus, et les hommes, des chapeaux au bœuf *Apis*, d'où, par corruption, sont venus nos chapeaux *à cornes*. *Damnosa quid non imminuit dies?*

Les deux théâtres comique et tragique se touchent : cela veut-il dire que des rires aux pleurs il n'y a qu'un pas? ils ont la forme d'une demi-circonférence, et l'espace destiné aux spectateurs est rempli par des gradins en amphithéâtre. Le premier était couvert, le second

ne l'était pas; celui-ci pouvait contenir dix mille personnes, celui-là environ le tiers. Les représentations n'avaient lieu que de jour, car les anciens ignoraient l'art d'embellir leurs acteurs par le reflet des lustres et des lampes.

Aucune inscription, aucun papyrus ne font connaître si les porte-faix de Pompéi étaient chargés de faire réussir les pièces des jeunes auteurs, qui mettaient sur la scène les saints du paganisme; il est à croire que les anciens ignoraient cette subtile et noble invention. Néron seul, en sa qualité de souverain, arrachait des applaudissemens à coups de sabre; c'est de meilleur goût que des coups de poing.

Ainsi qu'à Athènes, les personnages les plus distingués occupaient les gradins inférieurs; l'empereur était placé au côté droit, les vestales à gauche : ces pauvres vestales venaient là attiser des passions qu'il leur était défendu de satisfaire.

En Italie les prêtres assistent au spectacle ; j'en ai vu au théâtre St-Charles, mais je n'ai pas vu de religieuses.

Mon imagination me fait assister à l'*Hyppolite* de Sénèque ou aux comédies de Plaute et de Térence : j'entends l'ivresse de la joie, l'enthousiasme et l'explosion de milliers de spectateurs qui semblent animés d'une seule âme. C'est ici que Phèdre a prononcé : *c'est toi qui l'as nommé.*

AMPHITHÉATRE.

Cet édifice est le plus vaste de tous les monumens publics de Pompéi ; il est entièrement isolé de la partie de la ville qu'on a découverte. Après avoir traversé des champs spacieux, en se dirigeant à l'orient, on trouve tout près des murs cet amphithéâtre, le mieux conservé de tous ceux élevés en Italie. Sa forme est elliptique, selon l'usage ; il peut contenir environ quarante mille spectateurs. C'est là qu'eut lieu la sanglante querelle entre les habitans de Pompéi et ceux

de Nocéra, dont Tacite fait mention au XIV[e] livre de ses annales. A cette occasion, le sénat romain exila le proconsul Régulus et interdit ce genre de spectacle pendant dix ans; il eût agi plus sagement en ne limitant pas cette interdiction, car on ne peut imaginer rien de plus révoltant et de plus barbare : non-seulement la multitude repaissait ses regards de malheureux gladiateurs déchirés par des bêtes féroces, mais elle exigeait qu'ils mourussent avec gaîté et même avec grâce. Sénèque, dans sa septième épître, répète les cris féroces du peuple, alors qu'il s'apercevait du peu d'empressement des gladiateurs à courir au devant de la mort :

Occide, ure, verbera, quare tum timide incurrit in ferrum, quare parum audacter occidit, quare parum libenter moritur?

Voilà les loges des lions, des tigres et d'autres bêtes féroces; c'est par cette porte qu'on emportait les gladiateurs morts ou expirans; c'est ici.... Mais hâtons-nous de sortir de ce

lieu : quand on éprouve le besoin d'estimer l'espèce humaine, il ne faut pas s'y arrêter.

Depuis quelques mois on a déterré le monument le plus intéressant, eu égard au travail et à la matière. C'est un grand bassin de marbre blanc de cinquante pas quarrés, soutenu par beaucoup de colonnes de marbre de la plus grande beauté et d'une blancheur éclatante; ces colonnes sont cannelées et massives. On a aussi découvert la statue de marbre d'Emnachia, qui fit construire à ses frais cet édifice, qu'on présume avoir été destiné à servir de lavoir; voici l'inscription :

Emnachia. L. F. sacerd. public. nomine. suo. et
M. Numisiri. frontonis. fili. Chalcidigum.
Cryptam. porticus. concordiæ. augustæ. pietatis.
Sua. pecunia. fecit. eamdemque. dedicavit.

Tel était, il y a six ans, l'aspect de Pompéi. J'y retournerai bientôt, si Dieu me prête vie; lorsqu'une fois on a vu ces lieux on est tourmenté du besoin de les revoir.

FIN.

PESTUM.

La fondation de cette ville et de la plupart de celles de la Grande Grèce se perd dans les ténèbres des temps les plus reculés. Tous les antiquaires s'accordent à attribuer la fondation de Pestum aux Doriens, mais les uns prétendent que ces Doriens sont issus de Doria, ville de la Phénicie ; d'autres affirment que ce sont les Doriens de la Grèce.

Je me suis rangé à l'opinion de *Pascale Magnoni*, né à *Rotino*, lieu peu distant des ruines de Pestum. Voici les principales raisons qu'il donne à l'appui de sa décision, extraites de son ouvrage intitulé *De veris Posidoniæ et Pæsti originibus*.

1°. Sur les médailles de Pestum qui datent presque de sa fondation, on trouve la dé-

nomination grecque dorique *Posidonie*, et celles au contraire qui portent le nom de Pestum ne se rapportent qu'à des temps très-postérieurs et particulièrement à l'époque où les Lucaniens soumirent les Posidoniens.

2°. Soutenu par l'autorité des auteurs classiques, il prouve que le nom de Posidonie est antérieur à celui de Pestum. Hérodote dit que les Phocéens voulant fonder la ville de *Velia*, se prévalurent du conseil d'un Posidonien; ce fait raconté par les plus anciens écrivains de la Grèce prouve évidemment que les habitans de Pestum avaient le nom de Posidoniens avant que les Sybarites se fussent établis dans leur ville. Strabon dit clairement que de son temps le golfe de Posidonie s'appelait Pestum et que les Sybarites, chassés par les habitans de Crotone, élevèrent les murailles de cette ville près des bords de la mer; que les premiers habitans en furent chassés; que les Lucaniens succédèrent aux Sybarites, et que les Romains

enlevèrent aux Lucaniens cette ville qui devint ensuite malsaine par le voisinage de vastes marais.

Les Doriens, selon l'usage de leur nation donnèrent à cette ville le nom de la divinité à laquelle ils la dédiaient, et ce nom fut *Posidania*.

Les Sybarites (Grecs aussi) l'appelèrent selon le dialecte attique *Posidonia*; les Lucaniens s'en étant rendus maîtres changèrent le nom de Posidonia en celui de *Pestan* dont l'intonation avait plus d'analogie avec leur langage barbare; enfin lorsque les Romains y eurent envoyé une colonie, ils latinisèrent Pestan et en firent *Pæstum*. Velleius Paterculus donne à cette ville la dénomination toute latine de *Neptunia*.

L'émigration des Sybarites, chassés de leur ville par les Crotoniates, arriva à l'époque où Pythagore vint s'établir en Italie, lorsque Servius Tullius régnait à Rome.

De l'assertion de Strabon qui prétend que



les Sybarites si célèbres par leur luxe et leur vie efféminée poussèrent la construction de leurs murailles jusques sur la rive de la mer, on peut conjecturer que ces monumens restés debout au milieu des ruines de Pestum datent d'une époque peu postérieure à leur établissement dans cette ville; c'est-à-dire à l'an de Rome 220, vers le règne de Tarquin le Superbe.

La preuve que ces édifices sont l'ouvrage des Grecs, se tire du style même de l'architecture où l'ordre dorique est scrupuleusement observé, et des remarques des célèbres Roi et Stuart sur les monumens de la Grèce, lesquels sont du même âge que les temples de Pestum. Ils ont remarqué dans ces monumens, et surtout dans le temple de Thésée, les mêmes distributions et le même goût que dans ceux de Pestum. En outre le Parthénon ou temple de Minerve, élevé à Athènes dans le siècle de Périclès, présente à l'extérieur, les mêmes proportions et les

mêmes emblèmes religieux que ceux observés aujourd'hui dans le grand temple de Pestum ; il suffit pour s'en convaincre de comparer le plan du grand temple de Pestum publié par Delagardette, et celui du temple de Minerve du *Voyage d'Anacharsis* du savant *Barthélemy*. Le marquis Galliani dans son célèbre commentaire sur Vitruve, et le docte abbé Winkelmann n'ont pas hésité à déclarer que ces monumens sont grecs : on pourrait ajouter d'autres preuves de cette vérité, mais qui seraient surabondantes. Et comment méconnaître la main des Grecs à l'aspect de cette noble architecture dont toutes les parties aussi simples qu'élégantes concourent à l'harmonie des masses et forment un tout imposant que n'ont pu détruire ni le choc de vingt-trois siècles, ni les secousses d'un sol toujours agité par les volcans !

Les Sybarites devenus Posidoniens après avoir joui, pendant deux cents ans, comme

les villes grecques du midi de l'Italie, d'un état florissant qu'on peut appeler l'âge d'or de la Grande Grèce, alors gouvernée par les sages lois de Pythagore, les Sybarites virent leur félicité troublée par Denis, tyran de Syracuse: ce prince s'étant ligué avec les Lucaniens et les *Brutiens*, assiégea les villes de la Grande Grèce. Posidonia devint la proie des Lucaniens descendus des Samnites dont les femmes avaient une grande fécondité. Plusieurs Sybarites eurent la permission de rester dans leur ville, où, dans des assemblées annuelles, ils gémissaient, réunis, sur la perte de leur indépendance, de leur langage, de leurs institutions et de cette antique culture des beaux-arts que profanait la barbare ignorance de leurs oppresseurs.

Posidonie se glorifiait d'avoir donné naissance à plusieurs philosophes célèbres de l'école de Pythagore, parmi lesquels on distingue Parménide.

Rome, préludant par l'envahissement de toute l'Italie à la domination de l'Univers, soumit à son joug les Lucaniens, et envoya, l'an 480, une colonie à Pestum, sous le consulat de Fabius et Claudius Canina (Paterculus). Pestum témoigna un tel attachement à ces nouveaux maîtres qu'après les victoires d'Annibal, époque des plus grands désastres de la république, elle envoya à Rome des candélabres d'or et des vases précieux, pour servir de subsides. A partir de l'époque où Pestum devint colonie Romaine il n'en est plus fait mention, ni sous la république, ni sous l'empire, pendant le cours de plus de 7 siècles. On ne retrouve le nom de Pestum que dans les fastes de la hiérarchie ecclésiastique. Après la chûte de l'empire Romain, lorsque les Lombards du duché de Bénévent et les Grecs de l'empire d'Orient se disputaient les dépouilles de la Grande Grèce et s'acharnaient sur ses débris, nul doute que Pestum ne dût souffrir de grandes calamités;

elles s'aggravèrent encore au temps où les Sarrasins, après s'être emparés de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, s'établirent à Acropolis vers l'an 850. Cette ville était située sur un rocher dans le golfe de Pestum; il est à présumer que c'est alors qu'eut lieu la première émigration des habitans de Pestum, qui voulurent se soustraire au funeste voisinage d'une nation cruelle et féroce, toujours prête à susciter de fâcheux débats.

Au commencement du 10e siècle, les Sarrasins, pressés de toutes parts par les armées confédérées des ducs de Naples et de Gaëte, du pape et des Grecs, furent taillés en pièces et forcés d'abandonner Acropolis. Mais avant de partir, ils firent leurs adieux homicides à la malheureuse ville de Pestum. En une seule nuit, elle fut surprise, saccagée, incendiée et presqu'entièrement détruite. Les habitans frappés de terreur, s'enfuirent tous de leur ville, cherchèrent dans les montagnes un asyle contre la cruauté des Sar-

rasins, et ils ne voulurent plus retourner dans un lieu que la superstition leur fit peut-être regarder comme dévoué au courroux céleste. Ainsi à ce grand mouvement, à ces occupations bruyantes d'une ville populeuse, succédèrent tout-à-coup l'immobilité, le silence et la solitude. En vain les temples attendirent la foule qui inondait leurs péristyles; en vain le couteau sacré réclama la victime : au lieu des acclamations des spectateurs et des soupirs harmonieux de la lyre grecque, les théâtres n'entendront plus que le murmure des vents des îles des Syrènes Éoliennes. Ces quartiers où s'exerçaient de laborieux Vulcains, s'étonnent du long sommeil du marteau et de la lime. La sourde lime du Temps travaille seule sans relâche. Déjà l'herbe croît dans les rues où retentissaient les chars de l'opulence; déjà le lierre insulte aux chapiteaux des colonnes doriques du temple de Neptune; le trident même du dieu ne peut le défendre contre

la trame impure de l'insecte aux cent bras ; et les oiseaux nocturnes s'emparent des maisons qu'habitèrent les voluptueux Sybarites.

La Désolation, assise sur des ruines, triomphe et cherche vainement un seul être humain pour le persécuter. Plus d'habitans que ceux des tombeaux, jusqu'au jour où les morts seront aussi chassés de leurs asiles par la profane curiosité du voyageur, qui faisant pénétrer le jour dans leurs demeures ténébreuses, en interrogera les meubles funèbres et ravira au guerrier l'armure avec laquelle il défendit et peut-être sauva sa patrie. Telle fut la fin de Pestum, dont les poètes, entr'autres Properce, Ovide et Virgile ont célébré les fleurs et surtout les rosiers qui se couronnaient, deux fois l'an, de roses renommées par leur parfum. Au livre 4 des Géorgiques, on lit *Biferique rosaria Pæsti;* dans les Élégies d'Ovide, liv. II, élég. IV,

Cathaque Pæstanas vincit odore rosas.

En 1080, un Normand d'un zèle aveugle et d'une sotte piété, détruisit entièrement ce qui ne l'avait été qu'à moitié par les Barbares; il fit faire des fouilles à Pestum, et transporter à Salerne plusieurs colonnes de vert antique, et beaucoup d'autres objets précieux dont il orna l'église de saint Matteo. Dans le portique on voit une coupe d'une immense grosseur, d'un seul bloc de granit, dont la circonférence est de 66 palmes, et dans le fond de sa concavité est une tête de Méduse très-bien sculptée.

Après plusieurs siècles d'oubli des ruines de Pestum, le savant Cluverio les visita et en rendit un compte incomplet. Le baron Antonini, vers l'an 1745, dans son ouvrage sur la Lucanie, en fit une description distinguée. Mr Soufflot, architecte du Panthéon de Paris, fut le premier qui, en 1750, dessina les ruines de Pestum. En 1755, plusieurs érudits Anglais dessinèrent et publièrent les dessins des

trois temples. Enfin ces monumens devinrent si célèbres et recherchés si universellement que le peintre Jolli en fit de superbes tableaux, destinés à orner le palais royal de Portici. En 1794, Mr. Delagardette, architecte français, se rendit à Pestum dont il dessina et mesura les ruines avec la plus grande exactitude, et il publia, en 1799, son excellent ouvrage intitulé : *Les ruines de Pestum ou Posidonia*. Ces ruines sont dans la province appelée *Principauté Citérieure*. On y entre vers le nord par une ouverture qui est celle d'une de ses anciennes portes. En examinant avec attention le plan de la ville, lorsqu'on est au milieu, on s'aperçoit facilement que sa plus grande étendue est d'orient en occident; sa figure est celle d'un polygone irrégulier. On peut dire, en général, que le contour de ses murs est assez bien conservé, excepté la partie occidentale vers la mer, qui est presqu'entièrement détruite; la partie septentrionale a beaucoup

souffert; la méridionale est mieux conservée : mais la partie orientale est celle qui a le mieux résisté aux injures du temps et des hommes. Là, les murs sont presqu'entièrement conservés et flanqués de tours carrées; au milieu, la porte orientale est entièrement conservée : sur la clef de la voûte on distingue un ouvrage de sculpture représentant la figure d'une Syrène; tout près de là on voit les ruines de l'aqueduc qui servait à conduire à Pestum les excellentes eaux d'un site appelé *Capo d'acqua*, qui se trouve vers la cime élevée du mont *Capaccio*. En s'avancant vers ce mont, on découvre encore d'autres ruines considérables de cet aqueduc, auquel la grande coupe qui se voit à Salerne, servait de bassin. Les murs sont fait de gros quartiers de pierres sans ciment, leur contour est de deux milles et demi. Pestum est situé aujourd'hui à un mille de la mer.

Au milieu de la ville, entre l'orient et

l'occident, se trouvent trois grands édifices. En entrant par la porte du nord, le premier qu'on rencontre à sa droite, est celui appelé le petit Temple; il pose sur une base à laquelle on monte par trois degrés; il est environné de toutes parts par trente-quatre colonnes isolées : six à chacune des façades et onze à chaque côté.

La largeur du temple, à partir d'une colonne angulaire à l'autre, est de 14 mètres, 292.

La longueur est de 32 m., 490.

Diamètre des colonnes extérieures: 1 mètre, 292.

Hauteur intérieure des colonnes avec le chapiteau : 5 m., 400.

Cannelures des colonnes : 0, 20.

Hauteur totale du temple, du sol au fronton : 11 m., 250.

La cellule située au milieu de la partie intérieure est presqu'entièrement détruite; on en découvre à peine quelques restes.

A peu de distance de ce monument, se trouve le grand temple, qui non seulement est l'édifice le plus vaste, mais encore le mieux conservé des deux autres; il est également périptère et a trente-six colonnes sur son péristyle: six aux deux faces et douze à chacun des côtés; il pose sur une base formée de trois plans placés l'un sur l'autre de manière à former des degrés élevés. Toutes les colonnes sont de figure conique, sans autre base que le dernier plan; elles ont vingt-quatre cannelures et soutiennent un ornement dont l'architrave est composé de cinq pièces.

La largeur du temple, d'une colonne angulaire à l'autre, est de 24 m., 128 m.

Sa longueur....... 58, 553.

La hauteur des colonnes, y compris le chapiteau: 8 m., 732.

Hauteur totale du temple: 17 m., 249.

Au milieu du péristyle s'élève une autre base sur laquelle posait la cellule dont les

murs sont presqu'entièrement détruits ; avant d'y entrer, on remarque deux grandes colonnes flanquées de deux pilastres qui forment la façade du vestibule. La cellule est divisée en trois parties par deux rangs de sept colonnes, sur lesquelles s'étend un architrave qui soutient un pareil nombre de colonnes plus petites qui supportaient la toiture. Il ne reste aujourd'hui que huit de ces petites colonnes, trois au nord et cinq au midi de la cellule. La façade occidentale de la cellule est également décorée de deux grandes colonnes égales à celles du vestibule, flanquées également de deux pilastres.

Le spectateur placé au milieu de la cellule jouit du singulier spectacle de voir l'horison divisé en autant de parties qu'il y a de jours entre les colonnes de la cellule et du péristyle du temple. Cet horison est borné au loin par une chaîne de montagnes qui se courbe du nord à l'orient et au sud, de manière que la partie terrestre occidentale est baignée

par la mer qui s'étend d'une part jusqu'à Caprée, de l'autre, par la petite île qui porta jadis le nom de la syrène Leucosia, et qui s'appelle aujourd'hui Licosa.

L'architrave qui règne sur les quatre côtés du péristyle forme quatre profils de quatre lignes droites, qui n'étant point interrompues par des saillies, selon le mauvais goût de plusieurs édifices modernes, donne à l'œil, qui parcourt sans obstable toute cette longueur, une agréable sensation. Les entablemens des chapiteaux ressortent à la partie intérieure et extérieure du péristyle. Toutes les parties de la construction, unies entr'elles sans aucune apparence de ciment, sont revêtues d'un léger enduit.

Le nombre des colonnes, grandes et petites, de ce temple, s'élève à soixante-deux. Les pierres de ces colonnes sont de couleur rougeâtre, et de couleur cendrée.

En sortant du temple de Neptune, on

passe à un troisième édifice qui a conservé intact son péristyle de cinquante colonnes; neuf sont à la face orientale, neuf à l'occidentale et seize à chacun des côtés; la colonne du milieu de chacune des faces est plus ornée vers son collier que les autres. En entrant par la face orientale, après un petit espace, on rencontre une façade de trois colonnes, flanquées de deux pilastres; celle du milieu est suivie en ligne droite d'une file de trois autres colonnes; file qui devait s'étendre, sans doute, jusqu'à la face occidentale. Cette disposition a fait présumer que cet édifice n'était pas un temple, mais bien une basilique, c'est-à-dire un lieu destiné à la réunion des magistrats.

La larg. de ce monument est de 24 m., 29.
Sa longueur de........... 52, 329.
La hauteur des colonnes, y compris le chapiteau............. 6, 113.

Au midi de cette basilique on découvre, à l'extérieur des murs de la ville, un ruis-

seau dont les eaux ont une vertu pétrifiante. Ce ruisseau s'appelait jadis *Salso*, mais les habitans lui donnent aujourd'hui le nom de *Capo di fiume*.

En se plaçant à quelque distance, l'observateur dirigeant ses regards vers le milieu du côté méridional de la basilique, découvrira une forêt de colonnes au nombre de cent cinquante-deux, et six pilastres : entre le grand temple et le petit, on trouve un espace elliptique formé par quelques ruines qu'on suppose être celles de l'amphithéâtre de Pestum ; mais je n'insiste pas sur cette conjecture, il existe dans plusieurs villes des édifices romains de ce genre.

La foudre, comme si elle eût voulu seconder les efforts du temps, frappa la face occidentale du grand temple : elle y fit une grande ouverture, brisa la corniche, la frise, l'architrave, et endommagea une colonne qui ne fut plus qu'un débile soutien de l'entablement qu'elle portait. Le surintendant des

antiquités du royaume fit réparer ce dommage en 1804, et nettoyer ce bâtiment de toutes les plantes parasites qui le rendaient inabordable aux curieux. Il fut récompensé de ses peines par une découverte intéressante: lorsqu'il faisait travailler au déblaiement du petit temple, le retentissement d'une pierre lui fit juger qu'elle couvrait quelque cavité; il la fit lever, et il découvrit un sépulcre où gisait un squelette humain entouré d'une grande quantité de vases de terre sans figures, et qui par leur forme remontent à une haute antiquité. On doit penser que le personnage inhumé dans ce lieu était de la plus grande distinction, car Plutarque, dans la vie de Thémistocle, d'accord avec les écrivains les plus renommés des temps antiques, atteste que la loi qui défendait d'inhumer dans les villes n'était transgressée qu'en faveur des hommes illustres.

VOYAGE A PESTUM,

DANS LA GRANDE GRÈCE.

Reverere gloriam veterem, et hanc ipsam senectutem quæ in homine venerabilis, in urbibus sacra est; sit apud te honor antiquitatis, sit ingentibus factis, sit fabulis quoque. PLINE.

POUR me mettre en route, j'attendais avec impatience ma compagne de voyage dont le visage tendre et mélancolique ouvre l'ame aux voluptueuses méditations et jette une pudique clarté sur les charmes de la nature : j'attendais la pleine lune. Enfin elle leva dans tout le calme de sa majesté son front pâle que rougissait la turbulente flamme du Vésuve : tous mes préparatifs étaient faits : le président du parlement de Naples, M. le chevalier Galdi, aussi distingué par la noblesse de son caractère, que par la variété

de ses connaissances, m'avait donné une lettre d'introduction auprès de son ami M. Belelli, habitant une maison de campagne à quelques milles de Pestum; j'avais mis cette lettre dans mon porte-feuille en la regardant du même œil qu'un iconoclaste ou un protestant regarde une image de la vierge : — Partons, dis-je à un anglais, grand amateur des beaux-arts et de ses aises, partons pour la Grande Grèce; allons passer quelques jours à considérer les seuls monumens grecs existant en Italie! — Y pensez-vous, me répondit-il, ne savez-vous pas qu'on ne trouve à Pestum aucune habitation qui puisse nous offrir les ressources nécessaires à des voyageurs. Point de lit! — Nous dormirons enveloppés de nos manteaux, dans le grand temple de Neptune. — Point de souper! — Nous mangerons du pain noir dans le temple de Cérès. — A ces mots, je le pousse dans la voiture, et nous voilà partis.

Est-il bien certain que nous soyons à la fin de novembre? Comme le temps est magni-

fique! quelle chaleur vivifiante, répandue dans l'atmosphère, nous pénètre tout entiers du plaisir de l'existence! Il semble que le soleil se plaise à caresser de ses plus doux rayons l'automne expirante! Tous nos discours étaient des exclamations. Nos yeux ne pouvaient suffire à admirer les beautés répandues par une main prodigue sur cette terre de prédilection. Jamais spectacle plus imposant et plus gracieux! à notre droite la mer comme enveloppée d'une gaze lumineuse scintillait agitée d'une brise légère : à notre gauche, le Vésuve nous découvrait l'extrémité conique de son front qui ne se dévoile entièrement que dans les jours où l'air est pur comme la rosée dans le calice des fleurs. Cette montagne majestueuse exhalant paisiblement dans le calme des cieux une colonne enflammée pâlissante devant l'éclat du soleil, figurait à ma pensée un autel élevé par la nature à son créateur, et brûlant en son honneur un éternel encens.

En arrivant à Portici et à Résina qui n'en est que la prolongation, on voit avec surprise que ces prétendus villages, par leur étendue, la beauté des maisons, la magnificence des palais, peuvent être considérés comme le Versailles du Royaume de Naples : la situation de Résina sur le golfe offre la perspective la plus enchantée.

Des jardins appartenant au roi et à des particuliers, décorés de belles statues et peuplés d'arbres verts, produisaient une illusion printanière : déjà nous voyions derrière nous Torre-del-Greco, jolie ville ensevelie en 1794, sous les laves volcaniques et exhumée par ses habitans, Torre-della-Nunziata et Pompei ; nous avions parcouru un espace de plus de douze milles, et le gigantesque Vésuve paraissait toujours nous toucher, et souffler ses torrens de flammes sur nos têtes, tandis qu'à nos pieds étaient répandus, çà et là, des blocs informes de lave, véritables échantillons du chaos. En avançant, on commence à

se débarrasser de la multitude de maisons qui, groupées en villages, ou déployées en lignes, bordent le chemin de longs murs, et vous font respirer, malgré vos désirs, un air citadin; enfin, la route devient plus agreste; les regards sont, pour ainsi dire, rafraîchis par l'aspect de la campagne couverte de cotoniers qui en forment le principal revenu; de citronniers, d'orangers grands comme des chênes, tout chargés de fleurs et de fruits dont une partie est mûre, l'autre va mûrir, et l'autre est encore verte.

Sur la route s'étend un double rideau de hauts peupliers que des vignes enlacent de mille manières, en serpentant autour de leurs troncs et en balançant à leurs rameaux les plus élevés des raisins qui font dire souvent aux voyageurs, *ils sont trop verts!* Parmi cette multitude variée d'arbres qui ont le privilége d'une éternelle jeunesse, quelques-uns, asservis à la commune loi, laissaient tomber à nos pieds leurs feuilles jau-

nissantes qui semblaient des missives de l'hiver pour nous signifier son approche; en nous moquant de sa vaine menace, nous laissions errer nos regards sur les frais tableaux de la campagne. Pourquoi faut-il que l'air mélancolique, la physionomie sombre des paysans fassent un triste contraste avec l'aspect si riant, si libéral de la terre et du ciel? Il y a de l'ingratitude dans leurs procédés envers la nature : est-il donc de l'essence humaine, de se fatiguer de son bien-être? ou se persuade-t-elle que les élémens ne sauraient lui prodiguer assez de bienfaits? Assis sur la croupe de leurs ânes, ces hommes chantent des airs monotones sur deux notes, à la manière des nègres; cette musique est sauvage.

Ici le laboureur n'est pas péniblement courbé sur la charrue, il n'inonde pas la terre de ses sueurs; la main posée légèrement sur un simulacre d'instrument aratoire, il se promène dans ses guérets qui, pour

produire, ne demandent qu'à être effleurés. Nous vîmes, à trois milles de Pompéi, deux femmes labourer un champ, d'une manière qui surprendra les élégantes Parisiennes; l'une conduisait, l'autre traînait la charrue; je riais de ce singulier attelage, quand un autre, plus bizarre encore, frappa mes regards. Un homme, dans la force de l'âge, dirigeait un soc auquel était attelée une vigoureuse jeune femme qui paraissait très-essouflée. Le conducteur la stimulait, sans paraître s'apercevoir de sa fatigue. Je fus choqué de ce despotisme en action; je m'approchai du laboureur, pour l'engager à mettre, sinon de la galanterie, du moins plus d'humanité dans sa conduite. Le discourtois Triptolème crut que je lui parlais hébreu, tant il lui semblait naturel de traiter ainsi cette pauvre femme; je compris alors qu'il en était le mari.

Après avoir passé la ville de Nocera (appelée Nocera *di Pagani,* parce que l'empe-

reur Frédéric II, roi de Naples, y avait établi une colonie de Sarrasins vaincus par lui en Sicile), la courbure des montagnes au pied desquelles circulait le chemin, nous déroba la vue du Vésuve; à mesure que nous avancions, le paysage se diversifiait: les Apennins se découpaient dans l'azur du ciel, en profils bizarres et pittoresques; une infinité d'habitations champêtres étaient disséminées çà et là, et des tours fort élevées et en grand nombre, alignées sur les collines, ressemblaient aux jeux de quilles des Titans. On construit ces tours pour faire la chasse aux pigeons sauvages qui, au mois de septembre, viennent en peuplades innombrables visiter ces campagnes; des filets immenses sont tendus et attachés à ces tours, de manière à faire la bascule.

Les chasseurs se servent d'un singulier appât pour attirer leur proie dans le piége. Ils jettent en l'air des pierres blanchies avec de la chaux, dont les pigeons suivent la direc-

tion jusqu'à ce qu'ils soient arrivés près des filets qui les enveloppent. Prennent-ils ces pierres pour quelques-uns d'entre eux, ou pour d'autres oiseaux? c'est ce qu'on n'a pas su me dire : quoiqu'il en soit, ils ressemblent, sous ce rapport, aux pauvres humains qui sont la dupe de ruses tout aussi grossières, surtout quand elles sont religieuses.

En arrivant à la ville de *Cava,* on nous fit remarquer les restes de quel ques fortifica tions construites par le consul Metellus, lorsqu'il y vint asseoir son camp.

Ce lieu, honoré par la présence d'un des plus grands capitaines et des plus hommes de bien de la république romaine, me pénétra d'une sorte de respect, et j'interrogeais mon ingrate mémoire sur la vie de ce héros, quand un voyageur appela mon attention sur un couvent qui récèle un immense dépôt historique; ce sont les archives des Lombards, relatives à leur séjour en Italie.

La ville de Cava a une population d'en-

viron vingt mille individus; elle est située sur une élévation d'où l'on découvre la multitude des villages qui l'entourent, et dont le nombre égale celui des jours de l'année.

Le soleil nous avait dit un adieu momentané, mais, ayant dépassé la chaîne des montagnes qui nous l'avaient dérobé, nous retrouvâmes son disque radieux près de se coucher dans le golfe de Salerne. Cette antique capitale des Pisentins s'étend avec grâce, et se courbe en arc sur la rive de la mer tyrrhénienne. De la cime des Apennins, nous ne pouvions nous lasser de contempler la perspective d'optique que présente cette ville et les environs; pour prolonger notre plaisir, nous y descendîmes avec lenteur, par une pente insensible. A peine arrivés, nous allâmes à la cathédrale voir des chefs-d'œuvre d'architecture que la sotte piété d'un riche particulier de Salerne a ravis aux ruines de Pestum. Ces belles colonnes grecques qui ont supporté peut-être le sanctuaire

du temple de Vénus, semblent tout étonnées d'être transplantées dans l'église de saint *Matteo*. Un immense bassin formé d'un seul bloc de granit, et qui servait de réservoir aux eaux que de superbes aqueducs conduisaient à Pestum, orne la cour de cette église; s'il avait pu entrer dans l'intérieur, on en aurait fait un bénitier. L'antique tête de Méduse, sculptée au centre du bassin, a l'air de menacer les têtes modernes de sainte Suzanne et de sainte Magdelaine : je sortis tout scandalisé de ce mélange adultère d'objets chrétiens et payens; je hâtai mes pas vers notre souper, l'indignation ajouta à mon appétit; bientôt un profond sommeil calma mes sens; je me levai avec le soleil, et après un léger déjeûner nous nous remîmes en route.

En quittant Salerne, pour se diriger vers Éboli, petite ville qui en est distante de 16 milles, l'horison a une nouvelle face; ce ne sont plus de gigantesques montagnes escala-

dant les cieux, hérissées de rochers noirâtres, bizarrement amoncelés; mais de petites collines de formes régulières, et délicates comme le sein d'une jeune vierge; elles sont couvertes d'oliviers dont la verdure pâlissante donne à la nature une physionomie plus douce, plus mélancolique et plus recueillie.

Au-dessus de ces arbustes s'élevait avec grâce et légèreté un beau palmier. Le vent balançait mollement sa tige aérienne et faisait résonner les longues flêches de ses rameaux; vainement je cherchai des yeux son amante; est-il condamné au célibat, ou, à de grandes distances, sa compagne lui envoie-t-elle par les zéphirs ses parfums amoureux? Toutefois dans le règne des végétaux, l'isolement n'est pas triste comme dans le règne animal; un bel arbre seul, sur les bords d'un abime, ou sur le penchant d'une cataracte, a quelque chose de solennel et de religieux; l'imagination s'en empare. Telle au milieu du tumulte et des dangers de la vie, une pensée consolatrice s'élance vers les cieux.

Mais déjà nous sommes près d'Éboli, jolie ville assise, d'une manière pittoresque, aux pieds des Apennins. En la laissant à notre gauche, nous prenons un nouveau chemin qui tourne vers le sud, et après avoir cotoyé un champ rempli d'orangers, nous entrons dans une forêt de vieux chênes immenses, mais d'une verte et vigoureuse vieillesse.

Quel est ce château colossal que j'aperçois au loin, et qui couvre tant d'arpens? Est-ce la demeure de quelque Gargantua, de quelque Ogre d'une stature démesurée? — C'est un château royal: me répondit le cocher. — Allons, tout va bien; jamais ici les rois, les saints et les moines ne seront exposés aux injures de l'air. La terre est surchargée de palais royaux, d'églises et de couvens; il est bien consolant pour les peuples de penser que leurs pasteurs savent où mettre à couvert leurs toisons!!! Heureusement le murmure d'une masse d'eau courante vient mettre fin à mes

intempestives réflexions. Nous apercevons le fleuve Silarus, si renommé chez les historiens de l'antiquité, pour opérer la pétrification des substances ligneuses. Je le saluai par ces vers du Tasse, dans la Jérusalem conquise :

Quindi insieme venia la gente esperta
Dal suol che abbonda di vermiglie rose,
La ve (comme si narra) e rami e fronde
Silaro impietra con mirabil onde.

Ce fleuve descend avec fracas des Apennins, où il cache sa source. Il s'avance en conquérant au milieu de la forêt de Diane ; engloutit le tribut argenté de ses vassaux, le Tanager et le Calor ; dessine les limites de la Lucanie, baigne le temple de Junon Argienne, construit par Jason, et vient en amant fougueux se jeter au port alburnien dans le sein des nymphes du golfe de Pestum. Parmi les arbres qui bordent les rives du Silarus, une multitude d'oiseaux qui se sont donné rendez-vous dans ces beaux lieux,

font entendre leurs chants divers; des colonies d'hirondelles, parties peut-être de la France et dont quelques-unes ont peut-être suspendu leurs nids à mon toit paternel, entrelacent de mille manières dans l'air, parmi les arbres, leur vol ennemi du repos, ou effleurent du bout de l'aile la surface des ondes.

Tandis que des buffles noirs paissent çà et là en promenant lentement et à regret leurs masses informes; non loin, et plus immobile encore paraissait, insouciant de l'avenir, le Tircis de ces troupeaux; sa vue seule serait capable de mettre en fuite les plus intrépides faiseurs d'idylles; ce qui ne serait pas un grand mal. Sa tête dont les cheveux ressemblent à un buisson de ronces, est couverte d'un chapeau de la hauteur et de la forme d'un pain de sucre. Le reste de son corps jusqu'aux genoux, s'enveloppe d'une peau de bouc avec tous ses longs poils, et ses bas sont faits de la dépouille d'un mouton : au

premier coup-d'œil, un naturaliste eut été fort embarrassé de préciser à quelle espèce il appartenait, s'il n'avait vu auprès de lui les insignes de sa puissance, sa houlette et sa cornemuse.

En suivant au milieu des champs de myrtes le cours du Silarus, nous le traversâmes bientôt sur un pont aussi long que celui d'Iéna, à Paris. Il me sembla que j'avais passé le Rubicon de la Mythologie. Si l'Égypte fut le premier asile des dieux d'Homère, la plaine de Pestum en est le second; partout on a détruit leurs temples, ou on les a convertis en édifices rivaux; partout on a débaptisé les lieux qui portaient leur nom. A Athènes, le Parthénon tombe en ruines sous la main oppressive des enfans de Mahomet; Thésée ne reconnaît plus son temple, et Cythère s'indigne du nom de Cérigo.

Mais la plaine immense où domina jadis la ville de Neptune, la belle Posidonie, est remplie de la majesté des dieux qu'a dé-

trônés l'inconstance humaine. Au milieu de ces fleurs dont Cybèle orne son sein, parmi ces bosquets de myrtes et de rosiers, on croit respirer un parfum d'antiquité. Les divinités du vieil Olympe, Diane, Junon, Minerve aux yeux bleus, le Dieu du Trident et les nymphes maritimes se sont comme retranchés dans cette partie de la Grande-Grèce ; ils défendent sur cette terre poétique leur poétique existence, et la main du pontife romain n'a pu effacer leurs noms des arbres de ces forêts, des rochers de ces îles, et du front de ces promontoires.

Quelque dévôt que l'on soit, il est difficile, après avoir passé le Silarus, de ne pas prendre des sentimens un peu payens. J'étais tout surpris de trouver attiédie mon admiration pour Saint-Janvier. Je demandai à mon Anglais s'il avait un calendrier, pour me remémorer les saints du Paradis; il me rit au nez, d'un air hérétique; il semblait qu'il fût possédé de toutes les divinités du

paganisme, ce qui est avoir le diable au corps, car c'est le seul emploi que les poètes chrétiens daignent donner aux habitans de l'Olympe. Les dieux et les rois détrônés ne sont pas bons à grand chose, et peu de ces derniers pourraient être maîtres d'école comme Denis qui donnait des férules à Corinthe, pour n'en pas perdre l'habitude. J'étais loin de porter envie aux têtes couronnées, tant les beautés de ces lieux me donnaient de jouissances; tant je sentais, aux doux rayons d'un soleil vivifiant, éclore dans mon ame d'idées et d'émotions nouvelles!

Mais voilà qu'au loin des masses monumentales se présentent à nos regards, imposantes comme les pyramides égyptiennes. Nous découvrons nos têtes, et nous saluons trente siècles supportés par le temple de Neptune resté intact et dans sa beauté primitive au milieu des ruines de Pestum.

Le voile du lointain se levant par degrés au-dessus du temple de Cérès et d'un autre

noble édifice, nous découvre une forêt de colonnes qui dans la vaste solitude de cette plaine présente un tableau d'une ordonnance tellement magique que l'imagination croit éprouver une vision fabuleuse. — N'allons pas plus avant, s'écria l'habitant des rives de la Tamise, j'entends crier mes entrailles à jeun, il faut les apaiser avant de nous approcher de ces beaux monumens, pour que rien ne trouble notre extase. — Peut-on s'occuper de semblables besoins sur la terre classique de la poésie? — On le peut; je prouve, Homère à la main, que les repas sont poétiques. Ulysse se met à table dans presque tous les chants de l'Odyssée, il déjeûne légèrement chez Éole, s'enivre dans le palais de Circé, dîne chez les Phéaciens et soupe chez Eumée.

Il n'y avait rien à répliquer; nous prenons des informations, on nous indique la seule auberge de ces vallons enchantés. C'est une hutte de bois et de terre glaise. Là on nous

offre pour nous restaurer, une galette noire et lourde comme du plomb. L'Anglais y porte ses dents affamées, sans pouvoir l'entamer. C'est le serpent et la lime. Voyant son air désappointé, recourons, lui dis-je, à la providence que j'ai dans ma poche.

— Quelle providence?

— La lettre de recommandation de M. Galdi, pour son ami M. Belelli.

N'oublions pas que nous sommes ici dans la Grande-Grèce, où jadis l'hospitalité n'était pas une vertu, mais un devoir. Nous nous dirigeons alors vers le château de M. Belelli, distant d'une demi lieue. Nouvelle déconvenue! personne au logis, hormis une vieille femme qui, d'une voix cassée, nous apprend que son maître est malade à Capaccio, village situé, comme le nid d'un aigle, sur une montagne qui borde l'horison. Que faire, m'écriai-je, de la lettre que M. Galdi, président du parlement, a écrite à M. Belelli?

— Je vais la porter à son adresse, dit un

homme grand, sec, d'un aspect farouche, qui s'avance vers nous, le bonnet à la main.

— Et qui êtes-vous ?

— Carbonaro.

— Que demandez-vous pour votre peine?

— L'honneur de servir le très-illustre président Galdi.

Il prend la lettre et part comme un éclair. L'Anglais et moi pétrifiés d'étonnement, admirons la puissance qu'exerce dans cette contrée déserte, le nom d'un homme vertueux et patriote. Cette puissance agissant sur nous-mêmes, impose silence aux cris de nos entrailles à jeun. Après trois heures d'attente, des torches allumées sillonnant les ténèbres dans notre direction, annoncent le résultat de notre message. Bientôt arrivent, chargés de vivres, trois mulets conduits par trois domestiques; l'un d'eux me remet une lettre de son maître, lettre vraiment digne des anciens Grecs, bienfaiteurs de cette contrée, par leurs lumières et leur philanthropie.

M. Belelli regrettait, disait-il, que le mauvais état de sa santé le privât de l'avantage de me faire lui-même les honneurs de sa maison ; il me priait d'en user comme de la mienne, souhaitant qne je la trouvasse assez agréable, pour y demeurer le plus long-temps possible. En un mot, cette lettre, toute empreinte de cordialité et de franchise, était de nature à mettre à l'aise les commensaux les plus scrupuleux.

En un instant nous voilà installés dans une maison, belle, vaste, décorée avec autant de goût que de magnificence, et si fraîchement construite, qu'elle semblait élevée au milieu de cette contrée déserte, par la baguette d'une fée. Bientôt les exhalaisons aromatiques des fourneaux culinaires chatouillent notre odorat et nous annoncent un excellent souper. Nous nous asseyons à une table servie d'une manière délicate et copieuse. Jamais gastronomes ne firent disparaître leurs mets avec plus de rapidité et

dans un plus religieux silence : aussi, confondions-nous les trois repas en un seul.

Dès que l'Anglais eut modéré la première fougue de son intrépide appétit : Que signifie, dit-il, cette étrange aventure? Plongés, il y a une heure, dans les ténèbres, sans abri, sans pain, nous faisons maintenant un repas *comfortable* dans une maison de plaisance bien chauffée et bien éclairée. Quelle brusque péripétie! Puis, me regardant d'un œil explorateur : Ne seriez-vous point, ajouta-t-il, le duc d'Angoulême voyageant incognito?

— Il n'y a rien de Bourbon en moi, lui répondis-je, avec une explosion d'hilarité. Buvons à la santé de M. Galdi; lui seul nous vaut l'accueil que nous recevons ici. Puis, ne faisant qu'un pas de la table au lit, je m'endormis sur cette terre classique de l'indépendance, bercé par des rêves de liberté.

26 novembre 1820.

Je suis arrivé hier à Pestum : je n'ai pu

dormir qu'une partie de la nuit; je me suis levé plusieurs fois pour contempler la magnifique plaine de Pestum, sur laquelle la lune étendait sa molle clarté. Je prêtais avec ravissement mon oreille au léger bruit de la mer tyrrhénienne. Aujourd'hui je suis assis sur les murs de la ville antique qu'habitèrent les Sybarites. Un soleil printannier colore de ses vivifians rayons l'imposant tableau qui se déroule autour de moi. Je suis le centre de l'horison le plus poétique de l'univers; il me semble que le vent qui agite mon papier et qui vient des îles éoliennes, m'apporte les sons des lyres d'Homère, de Virgile et du Tasse : Sorrente, sa patrie, est derrière ce cap. Ici se confondent l'Énéide et l'Odyssée. Voici la patrie d'Éole. Plus loin les îles des syrènes, plus loin sont les Champs-Élysées. Oh! que ne puis-je associer aux sensations dont je suis pénétré, les êtres qui me sont chers! que ne puis-je leur communiquer les tendres émotions et l'extase de mon ame! Je le sens,

j'aurais besoin d'un ami qui m'aidât à supporter le poids de mon ravissement.

Le mouvement actuel de mon existence ressemble tantôt à la douce agitation d'un ruisseau limpide, glissant parmi des fleurs; et tantôt au tourbillon des flots de la mer entassant montagnes sur montagnes, pour s'élever au ciel. Ici mon esprit épuré de toutes les fumées d'orgueil, de vanité et d'ambition, s'épanouit et se prosterne en présence de la nature et de la vénérable antiquité.

Non, je ne suis point la dupe d'un enthousiasme éphémère; quand je vivrais mille ans, mille ans je me souviendrais des sentimens qui m'animent, et de cette surabondance de vie morale qui remplit, pour ainsi dire, toutes les puissances de mon ame. Je l'ai dit, je suis dans le lieu le plus poétique de l'univers : ici sont mariées la Grèce et l'Italie, leurs beaux-arts, leurs grands hommes, leurs fictions, leurs merveilles et les merveilles de la nature; ici

je vois la poésie sous tous ses aspects : poésie de souvenirs, poésie vivante dans les lieux et dans les monumens.

C'est ici la Grande-Grèce qui fut gouvernée pendant trois siècles par les sages lois de Pythagore.

De hautes montagnes bizarrement amoncelées comme les vagues en courroux, formées par des chaînons détachés de la grande chaîne des Apennins, embrassent plus des trois quarts de la plaine immense où est situé Pestum. Le reste de la vallée est baigné par la mer tyrrhénienne, sur laquelle s'élèvent au loin l'île de Caprée et vis-à-vis une petite île à laquelle la syrène Leucosia donna son nom; ainsi la tyrannie, et la séduction qui est aussi une tyrannie sont, pour ainsi dire en regard. Le golfe de Pestum est formé par les promontoires de Minerve et d'Énipée, et derrière Énipée est le *Cap Palinure*.

27 novembre 1820.

Aujourd'hui, 27 novembre, j'ai fait une

nouvelle excursion à Pestum. Je suis parti à dix heures du matin de la maison de campagne de M. Belelli ; après avoir achevé de faire le tour des murailles de la ville, je suis venu me reposer dans le petit temple qui est à trois cents pas de la porte septentrionale. A quel Dieu ou à quelle déesse était dédié ce monument? Les érudits ont beaucoup controversé cette question. Généralement, on le croit élevé en l'honneur de Cérès. Pour moi, qui ne suis pas un érudit, je présume qu'il dut être sous l'invocation de Vénus. Le principal motif de ma croyance est, qu'il serait inoui qu'une ville qui a été plus de deux siècles la résidence des Sybarites, de ces peuples dont la volupté était la principale étude, n'eût pas un temple dédié à la mère des Amours, et quel lieu pouvait plaire davantage à la fille de l'onde? les myrtes couvrent la terre de toutes parts ; la rose, sa fleur favorite, s'épanouissait deux fois l'an dans la riante plaine de Posidonie où regne un éter-

nel printemps ; la mer qui fut son berceau rivalise d'azur avec le ciel, et baigne de ses flots amoureux cette terre féconde ; enfin son cher Énée vogua sur cette mer, lorsqu'il vint aborder en Italie. Je ne me trompe pas, deux moineaux que j'aperçois sur le chapiteau de cette colonne, me confirment dans mon opinion, et je m'en tiens à ce présage. Combien de jeunes beautés grecques *sont venues faire leurs offrandes à la déesse!*

Avant le coucher du soleil je me hâte de gagner le grand temple : m'y voici. Comme le cœur bat en entrant sous ces portiques ! les ombres des colonnes se prolongent, les unes dans l'intérieur du temple, les autres dans la plaine. Un vent frais agite les herbes sauvages, et des milliers de petites fleurs odoriférantes qui croissent dans l'intérieur de l'édifice. Quels habiles architectes ont donné à ces masses colossales une expression d'élégance et de légèreté ? Bien loin d'affaisser la terre, il semble qu'elles vont s'en détacher.

Que d'harmonie dans toutes les parties de ce monument! quel sentiment des beaux-arts a présidé à cette exécution! la simplicité qui règne dans les ouvrages de la nature a dessiné tous ces profils, tous ces contours; aussi, plus l'œil les considère, plus il est avide de les considérer. C'est la vue intérieure. c'est la vue de l'ame qui ne peut se rassasier de ce divin aspect. Ce temple a une physionomie religieuse qui agrandit la pensée. On dépouille toutes les petites passions au seuil du péristyle; on n'aperçoit plus que comme des infiniment petits toutes les jouissances des grandes villes. Qu'est-ce qu'un ministre d'état vu de l'intérieur du grand temple de Pestum?... Ici je sens tout mon être attiré par les charmes de la nature. Ces montagnes, cette mer, ce beau ciel, ce soleil qui achève sa lumineuse carrière, il semble que toutes ces merveilles entrent dans ce temple, tant il est vaste, tant sa situation est magique. Quel contraste avec nos églises, où l'on craint de laisser pénétrer l'air!

Que j'aime à entendre retentir mes pas sur ces larges pavés où ont tant de fois retenti les pas des Grecs. J'ai beau hâter ma marche, mon imagination bondit au loin devant moi; ici elle rencontre de graves philosophes de l'école de Pythagore, développant son ingénieux système de la métempsycose, tandis que des beautés Sybarites cherchent à les distraire en attachant sur eux des regards où brillent tous les charmes, excepté ceux de l'innocence. Mais voici le grand prêtre; le silence remplit le temple; un taureau couronné de fleurs le suit, le front tourné vers la mer; il est immolé à Neptune. Il y a vingt-cinq siècles que ces choses se sont passées dans cet édifice encore aujourd'hui presqu'intact; chacune de ces colonnes supporte un siècle. Que de révolutions ont changé la face du monde depuis la fondation de ce temple! lui seul n'a point changé; il a résisté aux secousses d'une terre toujours en convulsions, aux efforts conjurés du vent, de la foudre et du

temps : c'est ainsi qu'une ame forte reste inébranlable au choc des adversités.

Le soleil vient de disparaître derrière les îles des Syrènes ; le crépuscule enveloppe d'un crêpe de pourpre le temple de Neptune ; et moi j'étais plongé dans un abime de méditations : soudain je crus voir se soulever sur une des pierres voisines de l'autel, le fantôme de l'antiquité.

Une chose étonnante et qui excite une surprise toujours nouvelle, c'est que le temple s'agrandit lorsqu'on s'en éloigne; il prend même une physionomie plus imposante et on ne perd rien de la correction du dessin. Je me suis convaincu que la plus grande difficulté, pour un architecte, est de choisir le site de son édifice afin de ménager cette perspective aërienne qui donne à la structure du monument les proportions les plus imposantes et les plus poétiques, et fait jouir des détails et de l'ensemble. Le temple de Neptune semble avoir été créé par le dieu du goût.

Ce temple a survécu au dieu auquel il fut élevé. Le paganisme a des temples et n'a plus de dieux. En dira-t-on bientôt autant des temples modernes?

Aujourd'hui, 28 novembre, je me suis promené sur les remparts de Pestum et j'en ai achevé le contour, qui forme un hexagone irrégulier dont les côtés ont environ deux milles et demi d'étendue. Les murs de la partie orientale de la ville existent plus d'à moitié, et en plusieurs endroits ils ont environ 30 pieds d'élévation. La partie orientale, haute de 45 pieds, est intacte et présente plusieurs sculptures presqu'effacées par le temps: l'une ressemble à un dauphin, l'autre à une syrène, emblèmes du commerce et de la navigation. Six tours plus ou moins en ruines, placées sur chacun des côtés de l'hexagone des murailles, paraissent d'une structure moins robuste que les murs qu'elles sont destinées à protéger, elles sont probablement d'une date moins ancienne; la tour

méridionale est la mieux conservée : j'y ai trouvé un petit outil en bronze ressemblant aux petites cuillers dont nous nous servons pour prendre le sel. Ma présence a mis en fuite un rouge-gorge; cet oiseau paraît affectionner les ruines; j'en ai vu un assez grand nombre à Pestum, ainsi que des éperviers et un aigle de petite espèce. Tout le contour des murs extérieurs est bordé de plantes parasites, de ronces et de beaucoup d'arbustes sauvages; à l'exemple des Sarrasins, ils semblent vouloir assiéger et détruire ce qui reste de ces murailles grecques. C'est une chose remarquable que cette ligue des plantes de toutes espèces contre les ouvrages des hommes.

Je suis dans ce moment placé sur l'extrémité du mur oriental de Pestum; c'est le point le plus pittoresque pour comtempler les restes de cette cité qui offre les monumens grecs les mieux conservés de l'univers. A mes pieds, je vois le laboureur Lucanien prome-

ner la herse dans un vaste champ où jadis étaient alignées de belles rues; là se croisait la foule agitée par mille intérêts divers; ces bufles sauvages mugissent peut-être dans la place où tonna l'orateur patriote appelant ses concitoyens au secours de leurs foyers; des charlatans de toutes couleurs amusaient le peuple dans cette prairie où le pâtre conduit ses tranquilles brebis.

Quatre maisons, quelques cabanes, sont disséminées dans l'enceinte de Pestum; on aimerait mieux que le sol de cette ville grecque fût vierge de ces modernes constructions, ils font une fausse note dans l'harmonie antique qui me frappe de toutes parts; toutefois ces maisons et ces huttes se sont écartées avec respect du temple de Neptune, de Vénus et de la basilique, la terre même est inculte à l'entour de ces monumens, et présente toutes les livrées de l'état sauvage.

Ces chefs-d'œuvre des beaux-arts de l'antiquité ressortent davantage au milieu de

l'aridité qui règne dans une grande étendue. Comme aucune trace d'êtres vivans ne paraît près de ces nobles édifices, il semble qu'ils viennent, pour ainsi dire, de sortir tout pompeux, tout imposans de noblesse et de grâce du sein même de la terre, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Le grand temple de Neptune est situé vers le milieu de l'enceinte de la ville, il touche à la basilique ; ces demeures des dieux sont restées debout, quand les maisons des hommes ont disparu sous l'herbe : c'est ainsi que de valeureux guerriers sont debout au milieu de la foule étendue morte autour d'eux. A travers cette foule de colonnes qui soutiennent ces grands chefs-d'œuvre d'architecture, je vois briller la mer de toute la splendeur d'un beau soleil qui descend majestueusement dans ses flots. Mon œil embrasse toutes les parties de ce majestueux tableau, et après avoir laissé errer longtemps mes regards sur les décorations for-

mées par les mains de la nature, je les attache sur les ouvrages des hommes. De la circonférence de cette scène imposante je ramène mon attention vers le centre : j'ai quitté Paris pour venir visiter la Grande Grèce et les ruines de Pestum, je suis assis sur les hautes murailles de cette antique cité, j'aime à reposer ma fragilité sur ces énormes quartiers de pierre qui ont été placés sans ciment les uns sur les autres avant la fondation de Rome ; un épais gazon croît sur ces murs qui ont résisté à tant d'assauts. Ce gazon est émaillé de marguerites et de petites fleurs blanches qui exhalent leur parfum sous les pieds du curieux qui est ainsi distrait de sa méditation. C'est ainsi que la vertu foulée aux pieds répond souvent par des bienfaits aux outrages de ses oppresseurs.

Les murs de Pestum sont d'une grande largeur, deux voitures pourraient y passer de front ; ils sont presqu'intacts à l'orient.

J'ai cherché vainement, je l'avoue, les



roses si célébrées par Virgile, Properce, et qui donnaient deux moissons par an; je n'en ai point trouvé, mais j'ai vu les campagnes couvertes de beaucoup de fleurs des champs, et rien ne serait si facile que d'avoir des roses, pour peu qu'on plantât des rosiers.

La mer qui battait les murs de la ville, du temps des Sybarites, s'est retirée à 600 toises, il semble que Neptune qui envahit des contrées entières ait voulu respecter la ville où domine encore si majestueusement le temple élevé en son honneur. Le soleil va disparaître derrière l'ile de Leucosia, ses rayons vont mourir sur le double océan de la mer et de la plaine de Pestum dont les montagnes ressemblent à des vagues que la terre dans ses grandes secousses a fait sortir de son sein. Je vais quitter ces beaux lieux pour y revenir demain.

29 novembre.

J'ai parcouru aujourd'hui le mont Capaccio, où se retirèrent les Sybarites; il borde

la plaine de Pestum et il est en face de la ville grecque. J'écris maintenant appuyé sur les débris de l'autel du grand temple.

Adieu! ville des Doriens, des Sybarites, des Lucaniens et des Romains! vous avez laissé dans mon ame des traces ineffaçables. Adieu! temple de Neptune dans lequel je viens méditer pour la dernière fois! puisses-tu compter encore autant de siècles d'existence qu'il s'en est écoulé depuis ta fondation. Salut, pompeuse colonnade que la terre et le ciel ont respectée! Salut!

FIN.

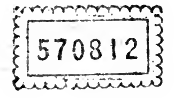


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

